La nuit toutes les ombres ne sont pas grises

La nuit toutes les ombres ne sont pas grises.....	1
Potard niveau 1.....	3
Potard niveau 2.....	6
Potard niveau 3.....	8
Potard niveau 4.....	11
Potard niveau 5.....	13
Potard niveau 6.....	16
Potard niveau 7.....	18
Potard niveau 8.....	20
Potard niveau 9.....	22
Potard niveau 10.....	24
Potard niveau 11.....	26
Potard niveau 12.....	28
Potard niveau 13.....	30
Potard niveau 14.....	32
Potard niveau 15.....	35
Potard niveau 16.....	38
Potard niveau 17.....	40
Potard niveau 18.....	42
Potard niveau 19.....	44
Potard avec Delay à 1.....	47
Potard avec Delay à 2.....	49
Potard avec Delay à 3.....	51
Potard avec Delay à 4.....	54
Potard avec Delay à 5.....	57
Potard avec Delay à 6.....	59
Potard avec Delay à 7.....	61
Potard avec Delay à 8.....	64
Potard avec Delay à 9.....	67
Potard avec Delay à 10.....	70
Potard plus distorsion à 1.....	72
Potard plus distorsion à 2.....	74
Potard plus distorsion à 3.....	77
Potard plus distorsion à 4.....	79
Potard plus distorsion à 5.....	82
Potard plus distorsion à 6.....	85
Potard plus distorsion à 7.....	87
Potard plus distorsion à 8.....	90
Potard plus distorsion à 9.....	93
Potard plus distorsion à 10.....	96
Potard et ajout d'un overdrive à 1.....	99
Potard et ajout d'un overdrive à 2.....	102
Potard et ajout d'un overdrive à 3.....	105
Potard et ajout d'un overdrive à 4.....	108
Potard et ajout d'un overdrive à 5.....	111
Potard et ajout d'un overdrive à 6.....	114

Potard et ajout d'un overdrive à 7.....	117
Potard et ajout d'un overdrive à 8.....	120
Potard et ajout d'un overdrive à 9.....	123
Potard et ajout d'un overdrive à 10.....	126
Potard et ajout d'un overdrive à 11.....	129
Potard et ajout d'un overdrive à 12.....	132
Potard et ajout d'un overdrive à 13.....	135
Potard et ajout d'un overdrive à 14.....	139
Potard et ajout d'un overdrive à 15.....	142
Potard et ajout d'un overdrive à 16.....	146
Potard et ajout d'un overdrive à 17.....	149
Potard et saturation à 1.....	152
Potard et saturation à 2.....	155
Potard et saturation à 3.....	158
Potard et saturation à 4.....	161
Potard et saturation à 5.....	167
Potard et saturation à 6.....	170
Potard hors contrôle 1.....	173
Potard hors contrôle 2.....	175

Potard niveau 1

Mouta était assise à son bureau. Le nez en l'air, elle attendait que le temps passe. Le nouveau commandant avait prévenu, il ne serait pas là avant 10 heures. Quand Lucie pointa le bout du nez pour dire bonjour, Mouta se redressa, salua la secrétaire.

- Toujours pas de nouvelle ?
- Non.
- Veux-tu un expresso, je passe par la machine ?
- Merci, je viens de prendre un chocolat.
- Tu stoppes les excitants ?
- On peut dire ça et puis le café me donne de la tachycardie.

La secrétaire eut un petit sourire, imaginer Mouta énervée et s'agitant dans tous les sens était aussi incongru qu'espérer voir un panda courir après une panthère. La capitaine dut se rendre compte de la réaction de Lucie, mais elle ne fit aucun commentaire. La précipitation était un vice au même titre que les sept péchés capitaux. Elle conduisait immanquablement à l'erreur judiciaire.

- Où en est-on avec la mort de notre collègue Marcel ?
- Toujours au même point, l'impasse.
- On reste sur l'idée d'un accident ?
- L'impasse donc.

Lucie savait que Mouta n'en dirait pas plus, même si la capitaine ne se satisfaisait pas de ces conclusions. Pourtant, elle n'en avait pas d'autres à proposer.

- Où sont les collègues, demanda Lucie.
- Une équipe est partie sur la route du col, deux crétins se sont foutus dans le fossé. Marthe et le petit nouveau sont allés en ville, une bagarre de beuverie.
- A dix heures du matin, ils commencent tôt ! ajouta Lucie avant de rejoindre la salle commune.

Mouta décrocha le combiné et appela ses équipes pour faire le point. Cela ne servait à rien, mais il fallait qu'elle s'occupe.

- Allô Matéo, comment ça se passe là-haut ?

« Deux types qui ont voulu faire les malins avec leur nouveau SUV. Pas de blessés, le véhicule a fini sa course dans la pâture Vesnard. Il faut faire venir la dépanneuse. On redescend les types pour les laisser à leur hôtel, on sera de retour dans une bonne heure. »

- Ne traînez pas, le commandant souhaitera certainement vous rencontrer.

Mouta composa le numéro de Marthe et attendit qu'elle décroche.

- Pas trop de soucis avec les alcools ?

« Préparez la cellule de dégrisement, ils sont dans un état ! Ils tiennent à peine debout. Le petit nouveau a pris un pain, il est furax. »

- Faites attention qu'ils ne vomissent pas dans le véhicule ! C'est qui les saoulards ?

« Le fils du maire et son copain. »

- Ça promet des ennuis !

« Tu veux qu'on les ramène chez papa et maman ? »

- Non, cellule de dégrisement, comme tout le monde !

C'est à ce moment que le commandant, accompagné de la maire, choisit de faire son entrée.

- Bon, je vous laisse !

Mouta raccrocha sans même prendre le temps d'écouter la réponse de sa collègue. Elle se leva, salua du salut réglementaire, mais resta derrière son bureau.

- Un souci sur le terrain ? demanda le commandant.

- Pas le moins du monde, des jeunes qui ont bu un coup de trop et qui ont provoqué une bagarre.

- Soyez intraitable, je ne saurais tolérer ce genre de comportement, n'est-ce pas madame le Maire ?

- En effet, nos concitoyens attendent une police exemplaire et un maintien de l'ordre non moins exemplaire.

- Autre chose ?

- Un accident sur le sentier de montagne, un SUV dans le fossé, mais aucun blessé, de la casse, uniquement matériel. Peut-être faudrait-il, comme je vous l'avais suggéré, fermer l'accès de ce sentier, ça éviterait de tenter tous les crétins qui se prennent pour des pilotes de rallye.

- Nous étudierons cette éventualité au prochain conseil municipal.

Mouta ne se faisait pas d'illusion, la moitié des électeurs qui soutenait la maire possédaient un Quad et empruntait ce chemin pour une bonne session de sensations fortes. Et le malheur des bêtes sauvages qui n'avaient pas encore intégré l'irruption de ces Fangio dans la nature.

- Avec madame le Maire nous allons définir les priorités du moment, nous serons dans mon bureau. Voulez-vous m'indiquer où il se trouve ?

- Lucie, accompagne le commandant à son bureau. Celui du fond. C'est le plus grand que nous ayons, ajouta Mouta en direction de son commandant.

Ils quittèrent Mouta. A peine la porte refermée, le fils de la maire et son acolyte firent leur entrée, menottés, sous la conduite de Marthe et de son collègue Eric. Il ne fallut pas longtemps pour voir revenir le commandant, contrarié.

- C'est quoi cette plaisanterie, on vient de me dire qu'il s'agissait du fils de madame le Maire, j'ai l'air de quoi maintenant !

- De quelqu'un qui applique le règlement de façon impartiale.

- Je me passerai de vos commentaires à l'avenir. Dans deux heures, je veux voir ces lascars chez eux.

Mouta attendit que le commandant ait quitté les lieux pour afficher un petit sourire en coin, satisfaite de son effet. Elle réalisa qu'elle n'avait pas le nom du nouveau commandant en tête, elle fouilla dans son tiroir pour en extraire l'ordre de mission. Mathurin De Clair. Ce nom lui disait quelque chose, mais elle ne voyait pas quoi. Il lui fallut un peu de temps pour relier cette information à son passé d'étudiante révoltée. L'anarchiste. Une discussion politique houleuse avec son petit ami du moment, sortie théâtrale, « Tu devrais plutôt lire Voltairine, ça t'instruirait, elle défendait les minorités dans ton genre ! » avait-il hurlé en claquant la porte de la salle de réunion. Sa copine avait ajouté « Il a pas tort Romain ! » avec son air tranquille. D'habitude, il fallait que la terre entière se scinde en deux pour qu'elle réagisse, mais là, on lui demandait rien. Plus tard, elle avait compris que sa copine avait des vues sur le fameux Romain. Voilà où en était Mouta dans ses pensées. Elle compléta pour elle-même « Ça m'étonnerait qu'il soit de la même famille ! »

- Qui est de la même famille ?

Mouta leva le nez de sa paperasse pour découvrir Marthe qui revenait de la cellule en compagnie d'Eric.

- Rien, je pensais à haute voix. Vous avez entendu notre cher commandant ?

- Dans deux heures dehors.

- Désolé de t'avoir mis dans l'embarras, ajouta Eric.

- Au contraire, depuis le temps qu'elle se fout de nous, je suis bien content de lui renvoyer l'ascenseur.

- Que fait-on, intervint Marthe.

- Bah on laisse de côté pour le moment, comme on n'a rien de nouveau.

- Je voulais dire pour l'enterrement du Marcel. On fait envoyer des fleurs ?

- Oui, oui, évidemment. Tenez, voilà cinquante euros, vous pensez que ça suffit ?
- Heu...
- Pas de problème

Eric se pencha vers Marthe pour la rassurer. Il savait qu'avec deux ados à la maison à élever seule, elle avait du mal à joindre les deux bouts.

- Je rajoute cent pour nous deux, Marthe tu me rembourseras plus tard.

Elle tenta de protester, mais ni Eric, ni Mouta ne lui en laissèrent le temps. Mouta rajouta discrètement un billet de vingt assorti d'un clin d'œil à Eric pendant que Marthe quittait la pièce, légèrement mal à l'aise.

- S'il reste des sous, faites un cadeau pour le petit-fils.

Potard niveau 2

Les frères Bacagne remontaient le chemin de Julien qui serpentait dans les escarpements de la Dent. Paul, le plus âgé, avançait, légèrement en tête. Fabrice suivait à un pas et tous deux avaient leur fusil plié mais avec une cartouche engagée. Ils chassaient le cerf mais aussi le loup. Pour ce dernier il risquait une contravention car il s'agissait d'une espèce protégée. Mais la sale bête égorgeait les veaux plus rarement s'attaquait aux vaches. Les pins formaient un couvert épais qui laissait passer difficilement la lumière. Pourtant la matinée était bien entamée. Ils avaient marché plusieurs heures pour arriver à la clairière. Ils étaient pratiquement sur site, Paul avait déjà retiré la lanière de sa sacoche afin d'en extraire la gourde de rosé. Il s'approcha du ruisseau, là où le contre-courant créait une poche d'eau peu profonde, mais suffisante pour y plonger la gourde. Fabrice avait trop soif, il but une bonne rasade au lieu de faire comme son frère.

- Il est tiède non ?
- Oui, mais j'ai la pépie.
- Ça t'apprendra à picoler.

La veille, aux alentours de 10 heures, Fabrice avait rejoint le petit groupe d'habitues qu'il fréquentait. Il avait quitté le bar vers minuit, légèrement éméché, mais suffisamment pour aller pisser dans le cimetière de l'église. Gilles avait lancé la discussion. Il racontait qu'il avait croisé un loup aussi grand que lui, une fois dressé sur les pattes arrière. Hugo, le barman avait poussé un oh admiratif avant de resservir une tournée. « Tu racontes n'importe quoi, tu l'as rêvé ton loup ! » ironisa Mireille en passant à hauteur du petit groupe. Elle était la femme du patron, elle montait se coucher. « Essayez de ne pas gueuler comme la fois dernière ! » Gilles, vexé, avait juré sur la Sainte Vierge que ce qu'il racontait n'était que vérité. Le vieux Kleber y était allé de son histoire, que lui aussi avait vu la bête. Il ajouta qu'il avait un truc énorme dans la gueule, qu'il faisait trop sombre pour voir ce dont il s'agissait, mais que ça aurait très bien pu être un cadavre d'homme. Comme par hasard, précisa-t-il en finissant sa chope d'un trait, un touriste avait disparu la veille. On avait toujours un peu de mal à deviner si le vieux se foutait du monde ou bien s'il était sérieux. « Tu parles de l'affaire Cooper ? » Le vieux opina. « Il a été retrouvé dans le torrent et les flics ont conclu à un accident ! » « Crois ce que tu veux » avait-il ajouté en faisant signe au serveur. Puis chacun, alcool aidant, y était allé de sa petite histoire.

- On a picolé à peine, répondit Fabrice à son frère.
- C'est pas ce que dit ta femme, elle t'a même vu en train d'uriner sur les rosiers de ton voisin ! Laisse les gourdes, on reviendra les chercher quand elles auront rafraîchi.

Ils gagnèrent la petite clairière, s'installèrent sur une souche et sortirent les casse-croûtes.

- Jambon emmental, comme d'hab !
- Non, jambon cornichons et tomates.
- Tu deviens végétarien, ironisa Fabrice.
- Ne dit pas de gros mots !

Ils mâchouillèrent en silence. Un léger vent traversait le massif, le soleil donnait sans compter, la clairière était parsemée de bleuets. Seuls quelques oiseaux égayaient l'endroit de leurs piailllements. Paul se leva, rangea le torchon à carreaux dans la musette, secoua les miettes qui encombraient sa veste.

- Je vais à la rivière.

Il quitta la clairière pour entrer dans le bois, le ruisseau était légèrement en contrebas. Les deux gourdes étaient bien fraîches, il se pencha pour les sortir de l'eau mais il n'alla pas jusqu'au bout de son mouvement. Il se redressa d'un coup, dans le taillis il avait surpris un mouvement furtif. Un marccassin ou bien un chevreuil, pensa-t-il. Il s'éclipsa discrètement pour rejoindre son frère, il le trouva sur le chemin, les deux fusils à l'épaule.

- *Toi aussi tu as entendu, dit-il en chuchotant.*

- *Ça vient d'où ?*

Paul tendit le bras pour indiquer l'origine du bruit. Ils vérifièrent la direction du vent. Fabrice fit un petit signe pour diriger l'approche et éviter de se faire trahir par leur odeur. Un nouveau craquement les fit réagir. Le gibier cherchait un point d'eau. Tous deux stoppèrent leur progression, s'accroupirent et patientèrent. Le pelage de l'animal apparut entre les troncs. Un chamois, conclut pour lui-même Paul. Fabrice eut la même idée quelques secondes plus tard. Paul épaula, Fabrice ne fit rien, il savait que des deux, son frère était le plus précis. Le coup partit, sec, résonnant jusque dans les parois de la montagne. Une poignée de feuilles retomba en pluie. Le pelage fauve se glissa entre les troncs avant de disparaître.

- *Tu l'as manqué ?*

- *Non, il doit être blessé, grimpons jusqu'au chêne et retrouvons les traces de sang. Il n'a pas dû aller bien loin.*

- *C'était quoi ?*

- *Du gros gibier, un sanglier je dirais.*

Les deux frères crapahutèrent pour atteindre l'emplacement désigné par Paul. Ils durent batailler contre les fougères qui avaient poussé à hauteur d'homme. Un bruit soudain alerta Paul qui se figea, retenant son frère du bras. Ils armèrent leurs fusils.

- *Là !*

- *Ils sont plusieurs, non ?*

- *Ou alors la bestiole n'est que légèrement blessée. Pourtant j'aurais cru que.*

- *Il se déplace sur la gauche, il va vite pour un animal estropié !*

Une fois près du chêne, un arbre majestueux d'une bonne hauteur, ils se figèrent à nouveau.

- *Nom d'une pipe en bois ! s'étonna Fabrice.*

- *Alors, tu vois !*

- *Je n'en ai pas douté, c'est toi qui as dit.*

Devant eux, une longue tâche de sang déjà absorbée par l'humus.

- *Comment est-ce possible ?*

Paul ne prit pas la peine de répondre. Maintenant il était sur ses gardes. La situation leur échappait, il n'aimait pas ça. Il fit signe à son frère de se placer à sa gauche et d'ouvrir l'œil. Fabrice désigna un promontoire né d'une avancée rocheuse. Il s'y rendit pendant que son frère continuait à progresser. Il avait en mémoire le pauvre gars du village qui s'était fait embrocher par un sanglier, depuis, il se promenait en fauteuil roulant. La moelle épinière avait été touchée, paralysie des deux jambes et bras atrophié à cause de la deuxième charge.

Olivier relut sa page. Satisfait, il s'octroya le droit à une cigarette tirée du paquet qu'il planquait dans le tiroir. Tiroir fermé à clef afin d'être certain que Katarine ne tombe pas dessus. Depuis cinq mois qu'il avait arrêté de fumer, montrer son échec récent n'était pas au programme. Il ouvrit la porte fenêtre du petit balcon côté rez-de-chaussée, alluma sa cigarette, inspira une longue bouffée qu'il recracha au loin. Une demi cigarette pas plus, se promit-il. Mais comme d'habitude, il ne tint pas sa promesse, il s'en fallut même de peu qu'il n'en grille une deuxième.

Potard niveau 3

Chiara avait rendez-vous chez le docteur Saint-Pierre, pour la énième fois. Elle remonta en direction du petit centre ville agrémenté de quelques commerces de bouche et d'un magasin de sport spécialisé dans la location de matériels de montagne. Le cabinet du docteur se trouvait sous les arcades à côté du kiné et de l'infirmière. Qu'allait-elle raconter au médecin, qu'elle ne supportait plus la nourriture, que ça lui donnait des gaz, qu'elle avait des renvois et des aigreurs d'estomac. Tout ça, il le savait déjà. Allait-il lui prescrire encore un examen pour tenter de percer à jour les troubles gastriques qui lui pourrissaient la vie ? Elle avait même consulté un rebouteux. Il lui avait concocté une décoction à base de fleur de gentiane agrémentée d'une purée d'ortie. Il avait aussi ajouté un ingrédient secret dont lui seul avait la connaissance, moralité, vomissements toute la nuit, température et la suite dans la cuvette des toilettes.

Elle s'installa sur l'une des chaises pliantes disponibles, sortit son livre. Elle eut juste le temps de lire un paragraphe, que le docteur pointait déjà le bout du nez à la porte.

- Bonjours Mademoiselle Scoldi, c'est à vous.

Avec Saint-Pierre on n'attendait pas, il prenait à l'heure. Saint-Pierre prend à l'heure, cette pensée la fit sourire. Les « c'est à vous » aussi, puisqu'il n'y avait qu'elle dans la petite salle d'attente. Table basse, revues usées par le temps et datant d'au moins un mois pour les plus récentes. Quatre chaises en ligne, blanc crème, elles aussi, usées par le temps, attendaient le client. Seuls les murs venaient d'être refaits et le plancher en bois avait été poncé.

- Qu'est-ce qui t'amène ?

Elle aurait volontiers répondu, je passais par là et je me suis dit, tiens je vais prendre des nouvelles de mon docteur préféré. Ce qui l'amenait, toujours la même chose.

- Ça a repris alors...

Elle n'osa pas lui dire que « ça » n'avait surtout jamais cessé. Elle voulait le ménager, comme si les rôles étaient inversés. De lui dire que les douleurs persistaient, c'est comme si elle mettait en cause ses compétences. D'y penser la rendait triste. La science prise en défaut par la trahison de la maladie.

Lui, de son côté, était dépité de la revoir. Il avait évidemment deviné la raison de sa visite. Lorsqu'il découvrait sa patiente toute chétive et malingre qui affichait un sourire triste, sa journée était fichue. Il l'ausculta, prit sa tension, lui fit dire « ah », palpa sous son menton. Elle avait horreur de cette sensation, tout comme lorsqu'il lui trifouillait les entrailles en lui remontant les organes.

- Tu as mal ?

Non, elle n'avait pas mal. Elle aurait bien voulu avoir mal, au moins ils auraient eu un début d'explication, une cause qui aurait amené une suspicion.

- Ah...

Il était dépité, elle le sentait bien. Mais elle sentait aussi qu'il avait une question qui le démangeait, mais il n'osait pas aborder ce délicat sujet.

- Oui docteur, dit-elle pour l'encourager.

Elle voyait qu'elle devait lui venir en aide, sinon elle repartirait sans qu'il ait posé sa question et elle ne ferait plus qu'y penser. Elle avait déjà bien du mal à dormir, ce n'était donc pas la peine de rajouter de l'inquiétude.

- Est-ce que... enfin je te demande ça, mais je ne voudrais pas te mettre dans l'embarras...

- Allez-y docteur, je ne suis plus une enfant.

En effet, elle avait vingt-deux ans elle ne l'était plus. Pourtant, elle ressentait cette étrange impression qu'il la traitait comme si elle avait à nouveau douze ans et qu'elle se rendait dans son cabinet. Elle pensa qu'il n'était peut-être plus objectif depuis le temps, que le lien qui les unissait n'était plus un rapport de patient à médecin, mais de père à enfant. Saint-Pierre

connaissait Chiara depuis toute petite. Famille d'adoption, enfant maltraitée, maltraitance dont elle ne gardait aucun souvenir. La femme de Saint-Pierre l'avait suivie un temps dans son cabinet privé de thérapeute. Et il semblait que tout allait pour le mieux.

- Et bien est-ce que la nourriture te...

Il retint sa question idiote, évidemment que la nourriture lui.... puisqu'elle venait le consulter pour cette raison. Il tenta de poursuivre maladroitement.

- Excuse-moi de penser ce genre de chose, mais ne te fais-tu pas vomir volontairement... afin de rester belle, enfin je veux dire, fine...

Anorexique était le mot qui lui vint à l'esprit. L'était-elle ? Elle avait fait des recherches sur ce sujet et elle était arrivée à la conclusion qu'elle ne l'était pas. Elle ne se faisait pas vomir, elle vomissait, elle ne prenait ni complément alimentaire, ni laxatif. Elle n'avait pas besoin de se priver, la nourriture ne lui faisait pas envie, un point c'était tout !

Le docteur se gratta le menton, remonta ses lunettes, ce qu'elle traduisit par : je ne sais pas quoi vous dire. Depuis le temps, elle avait appris à déchiffrer ses mimiques.

- Es-tu heureuse, as-tu un petit ami ?

Et voilà, il se prenait pour le docteur Freud. Oui elle était heureuse et non elle n'avait pas de petit ami. Elle en avait eu un, l'apprenti boucher. Elle se sentait attirée par lui, mais une fois au lit, elle s'ennuyait fermement. Elle patientait qu'il fasse sa petite affaire et que surtout, il arrête de la secouer dans tous les sens.

- Ton travail peut-être ?

Chiara avait suivi une formation d'architecte, elle avait trouvé une bonne place chez Gutin et elle gagnait bien sa vie. Tout ça, Saint-Pierre le savait parfaitement.

- On est sur la construction de la nouvelle piscine de Malaveille. On avance bien, tout est en bonne voie.

- Comment vont tes parents, je veux dire ta famille d'accueil, excuse-moi ?

- Y a pas de mal. Pour moi ce sont comme mes parents. Je ne les pas vus depuis qu'ils sont partis dans le Sud. Je dois descendre un de ces quatre. J'attends qu'ils soient installés. Sinon dans leur carte postale ils disent que tout va comme sur des roulettes.

- Ecoute, il y a un traitement expérimental qui pourrait te convenir. Mais il y a un protocole scrupuleux à respecter. Tu dois venir en consultation une fois par semaine pendant un mois, puis une fois par mois pendant le reste du traitement. Tu auras une prise de sang à faire une fois tous les quinze jours complétée par des analyses d'urine. Je sais que tu es sérieuse et que tu suis les traitements avec application, voici la raison qui me pousse à t'inclure dans ces essais.

Qu'en penses-tu, aurait dû être la question suivante, mais le médecin ne la posait jamais, il concluait ses entretiens par un silence attendant que le patient prenne la parole. Chiara avait déjà tenté de ne pas parler mais elle n'avait jamais pu aller plus loin qu'une poignée de secondes sans ressentir un profond malaise. Depuis quelques temps, elle ne jouait plus.

- Si cela a une chance de me soulager, je suis partante.

- Très bien, je te sors l'ordonnance. Mais avant de donner ton consentement définitif tu as une semaine pour réfléchir. Voici un petit fascicule qui présente tous les effets indésirables, il est inclus dans le formulaire de consentement. Vois avec Laetitia pour prendre un rendez-vous, explique-lui bien que tu suis le traitement expérimental, ainsi tu es prioritaire.

Chiara déduisit que Laetitia était donc la nouvelle secrétaire médicale remplaçante de la grosse Marjorie. Elle regretta immédiatement cette pensée idiote. Marjorie avait toujours été agréable et arrangeante. Elle était en surpoids, mais est-ce que cela méritait un tel mépris.

Elle quitta le médecin en lui serrant la main, puis fila vers le bureau de la secrétaire. Il fallait ressortir et prendre la porte à droite, car elle travaillait aussi pour l'infirmière et le kiné. Elle poussa la porte et tomba nez à nez avec une jeune fille occupée à la fontaine. Elle se remplissait un gobelet en plastique.

- Il fait une chaleur là-dedans, c'est à croire qu'ils ne payent pas le chauffage !

En effet, ils ne payaient pas le chauffage, la mairie s'en occupait. Cela faisait partie des charges de la municipalité pour attirer le personnel soignant dans les campagnes isolées. Mais Chiara ne pensa pas à fournir l'explication car elle était fascinée par la beauté étrange de cette fille qui lui faisait face.

- Que puis-je pour vous ?

Chiara ne comprit pas la question. Que pouvait bien lui offrir une fille dans une salle d'attente, appuyée sur la fontaine sans craindre de tout renverser. Avait-elle seulement conscience de la fragilité de l'installation branlante. Lorsque la jeune fille passa derrière le bureau, elle comprit sa méprise.

- Excusez-moi, je n'avais pas fait le rapprochement, je dois prendre rendez-vous avec le docteur Saint-Pierre.

- L'espace d'un instant j'ai cru que vous étiez demeurée et j'allais appeler les infirmiers de l'hosto psy...

Devant la mine atterrée de Chiara la secrétaire crut nécessaire d'ajouter un « je plaisantais ! »

- Ah oui. Vous êtes Laetitia la nouvelle secrétaire.

- Les nouvelles vont vite. Alors un rendez-vous, mais pas avant le...

Chiara coupa Laetitia pour expliquer sa situation et elle eut son rendez-vous. Elle était sur le point de sortir lorsque la secrétaire la rattrapa.

- Un verre ça vous dit, pour me faire pardonner.

Chiara étudia cette jeune femme magnifique se demandant ce qui pouvait bien la pousser à perdre son temps avec une fille quelconque.

- Alors ? On peut dire que vous prenez le temps de la réflexion.

- Heu d'accord.

- A quelle heure, moi je finis à 18 heures.

- Ah... très bien... au bar du centre ville ?

- On peut dire ça. A ce soir donc...

Chiara répondit d'un simple hochement de tête. Ce n'est qu'une fois dehors qu'elle réalisa que cette façon de dire pouvait paraître impoli. Puis elle regretta sa décision, qu'allait-elle bien pouvoir raconter à cette fille qui brillait par son intelligence et son regard pétillant. Elle respirait la joie de vivre, contrairement à elle qui vivait cloîtrée dans son appartement trop grand.

Potard niveau 4

Laetitia se dépêcha de clôturer la session des rendez-vous, finalisa les comptes du jour pour ses trois employeurs, coupa l'ordi, mit la veilleuse en fonction. L'idée était de faire croire qu'il y avait toujours quelqu'un dans le cabinet. Elle trouvait le procédé idiot, mais elle s'exécuta. Enfin elle coupa la lumière principale, mit l'alarme « 2648 maison bleue ». Maison bleue pour penser à appuyer sur l'icône avec la petite maison. Maison aucunement bleue, c'était à cause de la chanson « C'est une maison bleue » Et puis le code allait avec, sans raison, comme ça. Il lui fallait un mot déclencheur et ainsi elle mémorisait tout. « 4 5 8 9 dans un panier neuf et 1 203 n'œufs ». Tout aussi idiot, mais le numéro du coffre s'était imprimé dans sa mémoire. Elle ferma la serrure au bas de la porte en verre et actionna le volet métallique à l'aide de la clef toute ronde.

Elle finit d'enfiler son manteau, resserra son foulard sur ses cheveux et prit la direction du bar. Trop facile pensa-t-elle. Cette fille est nunuche, on peut la manipuler aisément. Je parie, se dit-elle, qu'elle n'a pas de petit ami et qu'elle vit seule dans un appartement trop grand. Peut-être même une maison. Non, se ravisa-t-elle, la dernière hypothèse ne collait pas avec le personnage. Elle ouvrit son sac à main, vérifia la présence du Rohypnol et le referma aussitôt. Il faisait frais, bientôt un vent froid allait apporter la neige avec lui. Elle regretta sa jupe légère et ses escarpins. Au moins le manteau rattrapait le reste. Elle traversa la rue, observa par la baie vitrée. Elle était déjà là, elle l'aurait parié. Elle poussa la porte du bar, une vague d'air chaud lui dégringola sur les épaules. Elle s'avança vers la table du fond. Ça aussi, elle l'aurait parié. Avant de s'installer, elle se pencha et fit deux bises sur les joues de Chiara qui devint toute rouge. Laetitia eut un picotement au bout du nez qui la fit éternuer. Elle s'excusa, puis s'installa sur le siège.

- Vous buvez quoi ?

- Un citron pressé.

- Ce n'est pas convenable à une heure pareille. Garçon deux mojitos !

Laetitia s'amusa de la réaction de Chiara.

- Si si, c'est pour me faire plaisir. Alors Denis a réussi à vous refile son traitement, enchaîna-t-elle pour changer de sujet.

Devant l'embarras de Chiara elle ajouta « C'est vrai que vous n'êtes pas bien grosse, un coup de vent et on vous perd ! »

- Je ne sais pas ce que j'ai en ce moment, mais la nourriture ne passe pas. On a longtemps pensé à des reflux gastriques.

- Mais ce n'est pas le cas !

- Et voilà pour les demoiselles, si elles ont besoin d'autre chose, elles me font signe ajouta le serveur avec un clin d'œil appuyé.

- Quel crétin, dit Chiara à voix basse.

Laetitia fut un peu surprise par la répartie de la jeune fille. Elle l'imaginait plus prude.

- Il est beau gosse.

- Ça n'excuse pas l'imbécillité. Si vous le trouvez tant à votre goût, je vous le laisse volontiers !

- Vous préférez les filles ?

- Je ne sais pas, j'ai jamais essayé, mais si elles sont aussi bêtes que celui-ci, ce ne sera pas pour demain.

La conversation avançant, Laetitia était étonnée par cette personne bien plus délurée qu'il n'y paraissait.

- A la vôtre, lança Laetitia.

- Tchou alors !

Laetitia relança la discussion sur le garçon de café qui était derrière son comptoir.

- Regardez, il remet ça !

Chiara observa Laetitia puis finit par se retourner. Laetitia avait cru un instant qu'elle n'en ferait rien et qu'elle devrait utiliser un autre stratagème pour détourner son attention. Discrètement, elle laissa tomber la poudre qu'elle avait disposée dans un petit tube en verre.

- Je ne vois pas ce que vous voulez dire !

- Peu importe, parlons d'autre chose. Tiens parlons un peu de vous.

- Il n'y a pas grand-chose à raconter, j'ai été adoptée à l'âge de quatre ans, je ne garde aucun souvenir de mes parents et depuis que j'ai seize ans je me demande ce que je peux bien faire sur cette terre.

Potard niveau 5

Lucie arriva avec le combiné en main. Mouta était à la machine à café, elle hésitait, chocolat et embonpoint ou bien excitant et tachycardie. Elle enfonça rageusement la touche expresso et opta pour sans sucre.

- Tu te remets au café ?

- Non, c'est pour quoi ?

Lucie savait que Mouta n'aimait pas être dérangée pendant sa pause. Elle ne rechignait jamais devant le travail, sauf pendant cinq minutes. « Ça a intérêt à être important », ajouta-t-elle tout en maugréant.

- C'est Marthe et le nouveau.

- Arrête de l'appeler de cette façon, depuis un mois qu'il s'agit pour faire son boulot correctement, tu pourrais dire Eric.

- Justement, c'est Eric au téléphone, précisa Lucie en appuyant sur le prénom pour montrer qu'elle avait compris. Mouta se saisit du combiné.

- Oui !

« On est à la bergerie. »

Mouta traduisit mentalement, l'ancienne bergerie transformée en refuge pour les randonneurs. 1 750 mètres d'altitude compléta-t-elle.

- Qu'est-ce que vous faites là-haut ?

« On a été appelés pour constater un décès. »

- Encore un aventurier en tongs !

« Non, plutôt un aventurier en tenue de sportif. »

- C'est arrivé aujourd'hui ?

« Pas vraiment... »

Marthe s'était emparée du téléphone.

« Faut que tu viennes, si possible avec un médecin, de préférence le légiste s'il est dispo. »

Mouta comprit au ton de la voix qu'elle devait prendre cette affaire au sérieux. Marthe avait toujours une voix agréable et douce, dès qu'elle prenait cette dureté, ça ne rigolait plus.

- J'arrive dès que je peux. Ne bougez pas, envoyez-moi des photos, histoire de convaincre le légiste.

« C'est déjà fait, y compris pour le légiste. »

Mouta n'aimait pas beaucoup les initiatives personnelles, pour une fois, elle ne trouva rien à dire. Surtout quand ça venait de Marthe.

- Je monte au refuge, appelle le légiste, sinon tu réquisitionnes Saint-Pierre. Il n'est plus très alerte mais il fera l'affaire en attendant. As-tu reçu les photos envoyées par Marthe ?

- Non, mais je pense que si vous enleviez le mode vibreur uniquement, vous sauriez qu'elles sont arrivées.

- Ah...

Mouta n'appréciait pas les portables et rien n'y faisait, elle n'avait pas le réflexe. Pourtant elle savait qu'ils étaient recommandés par la direction générale depuis la sécurisation des données. Elle alluma son téléphone.

- C'est quoi le code ?

Lucie était déjà sur son siège derrière l'écran. « USG1256-vpn » hurla-t-elle exaspérée. Elle savait aussi que Mouta avait sur elle son petit carnet et que sur la dernière page, allant contre les recommandations de la direction, elle avait noté son code.

Mouta observa les photos, en effet, ça ne date pas d'aujourd'hui pensa-t-elle. Pour une fois, Eric était dans le vrai. Elle hésita sur le véhicule, le 4x4 tout terrain avec lequel elle n'était pas à l'aise ou bien la voiture de service. Elle se décida pour le 4x4, moins de marche à pied. Elle quitta le village par la route des alpages, comme on disait ici. Le temps était mi-figue mi-

raisin. Il hésitait entre une pluie franche et la brouillasse. Elle ne regretta pas son choix. Le pic de la Grande Casse était dans les nuages et la vallée de la Tarentaise baignait dans la brume. Elle s'engagea à travers la forêt de pins, des épicéas atteints par la maladie du rond. Très vite la route mal bitumée se transforma en chemin. Elle était facilement praticable, faite d'une terre semi sablonneuse qui absorbait l'humidité.

Plus loin, la barrière qui interdisait l'accès aux véhicules était levée. A partir de là, le chemin prenait un tout autre aspect. Fait de caillasses et de roches, il fallait être très attentif pour ne pas esquinter le châssis. C'était la partie que n'aimait pas Mouta contrairement à tous les autres gendarmes de sa brigade. Elle roulait en première et ne passait guère le 10 km/h et encore dans une partie en faux plat. Mouta suait sang et eau, pourtant la température extérieure était fraîche, suffisamment pour refroidir son moteur en surchauffe. Elle était agrippée à son volant, penchée en avant, le nez sur le pare-brise. Pourquoi ne pas être montée à pied, bougonna-t-elle. Quel plaisir peut-on avoir à venir se perdre dans les alpages, ajouta-t-elle. Un cri strident lui sortit de la gorge, elle avait touché une roche et avait calé. « Merde et remerde » se dit-elle. Elle prit son portable, pas de réseau. Le comble pour une gendarme, elle avait oublié le talkie. Quel ne fut pas son soulagement de voir apparaître Eric au sortir d'un virage.

- Un problème ? C'est Marthe qui m'a dit d'avancer à votre rencontre, pour vous montrer l'endroit, mentit-il.

En réalité, Marthe se faisait du souci pour sa chef et sa façon de conduire.

- Vous voulez que je prenne le volant ?

- Bonne idée, mais ne conduisez pas trop vite... Ah oui, j'ai aussi perché la voiture sur une roche.

Eric enquilla la marche arrière et le couplage des roues motrices. La voiture racla bruyamment sur la pierre. Eric fila un coup de volant pour se sortir de la caillasse, il passa en marche avant et contourna l'obstacle.

- Je suppose que le véhicule est amoché, que va dire le nouveau commandant ?

- Il ne dira pas grand chose, la voiture n'a rien, c'est seulement la protection moteur qui a souffert et elle est prévue pour ça.

Mouta n'ajouta pas un mot, mais elle l'aurait volontiers embrassé tant elle était contente d'échapper à l'engueulade. Elle resta silencieuse, concentrée sur le chemin et le bas-côté, craignant à tout moment que le 4x4 ne verse dans le fossé ou pire, dégringole dans la pente. A chaque virage, elle appuyait de toutes ses forces sur une pédale de frein imaginaire et s'écrasait dans le dossier. Eric ne faisait aucun commentaire, mais il s'amusait de la réaction de sa chef. Un amusement intérieur. Ils dépassèrent les pâtures Vesnard.

- C'est par ici que le 4x4 a eu son accident ?

- Oui, juste après, ils se sont laissé surprendre par le virage en dévers.

- Ne vous laissez pas surprendre à votre tour et ralentissez un peu !

- Sauf votre respect, il ne faut pas, sinon en va rester en carafe à la sortie du virage. Sa monte d'un coup.

Eric accéléra et passa la seconde, Mouta ferma les yeux et pria intérieurement la Sainte Vierge.

- Vous dites ?

- Rien, je dis rien.

Mouta ne s'était pas rendue compte qu'elle psalmodiait suffisamment fort pour qu'on l'entende, heureusement, pas trop pour comprendre. Ils attaquaient la dernière partie du chemin praticable en voiture tout terrain. La Grande et la Petite Glière prenaient un aspect menaçant par leurs présences dévoilées. Mouta ne se faisait jamais à cette soudaineté de l'impression. Il fallait arriver à ce point précis pour que se révèle les arrêtes tranchantes sur lesquelles venaient se briser les nuages. Les pins avaient laissé la place depuis longtemps. Les

genévriers couraient au travers des rochers enfoncés sur le sol. L'herbe jaillissait dans les interstices. Des pierres plus ou moins grosses dévalaient régulièrement au printemps lorsque le dégel se faisait sentir. On trouvait souvent des marmottes, plus rarement la loutre.

- Le légiste ne devrait pas tarder.
- Il a appelé ? s'enquit Mouta.
- Non, mais son 4x4 est quelques lacets plus bas.
- Concentre-toi sur le virage au lieu de regarder le paysage.

Eric fit une embardée sur la droite. Mouta émit un petit cri et se signa. Il redressa d'un coup pour couper le virage et ressortir dans l'axe du raidillon qui se profilait.

- Voilà, vous êtes sauvée, ce n'était pas si compliqué.

Elle se jura intérieurement de ne plus se trouver dans un bidule à quatre roues sur ce sentier de la mort ! Une centaine de mètres plus haut, il gara la voiture à côté de celle de Marthe.

- Elle est montée avec sa voiture de service !

- Je n'ai jamais compris comment elle pouvait faire un truc pareil. J'étudie avec soin sa façon de négocier la route, je n'arrive jamais à la reproduire. Elle roule tout en douceur, on a l'impression que c'est d'une facilité déconcertante.

Mouta se dit que le prochain voyage, s'il devait y en avoir un, ce serait avec Marthe et personne d'autre. Ils quittèrent le véhicule pour continuer à pied. Mouta se sentait toute faiblarde, il lui fallut une quinzaine de pas avant de récupérer ses forces. Elle suait beaucoup et s'essouffait très vite. Elle promit de se mettre à la randonnée. Elle ajouta, un de ces quatre.

Potard niveau 6

Dans la chambre de l'hôpital, Fabrice Bacagne cherchait encore à comprendre l'enchaînement des événements. Son frère, Paul, étendu dans son lit était maintenu dans un coma artificiel. Œdème cérébral, c'était tout ce qu'avait retenu Paul, le reste des explications lui était passé au-dessus de la tête. Les côtes enfoncées, n'étaient pas si grave avait dit le médecin dans sa blouse blanche impeccable. Pour le poignet, une broche serait nécessaire suivie d'une invalidité de plusieurs mois avec rééducation.

Il marchait dans le sous-bois, ça il s'en souvenait très bien, son frère Paul à une dizaine de pas sur sa gauche. La bête était mortellement touchée. De ça, finalement, il était beaucoup moins sûr. Il s'était fié à la quantité de sang répandue sur le sol. Par précaution, ils avaient cassé leur fusil en deux pour introduire une seconde cartouche de chevrotines. Du gros calibre. Et en décalé, pour ne pas prendre le risque de se faire surprendre.

Puis tout était allé très vite. La bête, bien plus grosse que prévu avait surgi de nulle part. Paul s'était trouvé projeté en l'air. Fabrice l'avait vu décoller du sol comme un fêtu de paille. La force de la bête devait être terrible. Un loup, avait-il pensé sur le moment, mais en y réfléchissant, ce n'était guère plausible. Plutôt un sanglier, énorme. Il l'avait aperçu au travers des troncs, dans un deuxième temps, juste après le valdingue de son frère. La bête fonçait dans sa direction après avoir obliqué. Il ne dut son salut qu'au coup de fusil, précis. Au deuxième tir, il avait fait mouche, mais moins gravement à cause des branches qui avaient absorbé une partie de l'impact.

Fabrice tourna la tête, son frère avait bougé. Non, une impression, ou alors son désir de le voir se réveiller. Qu'il lui parle de ce qu'il avait vu, si seulement il arrivait à s'en souvenir. La porte s'ouvrit doucement. Fabrice poussa un ouf de soulagement, ce n'était que Sandrine, sa femme.

- J'ai eu peur, je croyais qu'il s'agissait d'Aline. Je ne me sentais pas de l'affronter seul.

Elle accrocha son manteau à la patère. « Il fait une chaleur à crever ici ! ». Elle déposa son sac à main sur la chaise en fer. « Alors ? » Puis elle s'approcha de la fenêtre, observa le paysage de montagne dans le lointain. Immanquablement, Sandrine arrivait à la même constatation, Grenoble, c'est déprimant.

Fabrice fit un rapide résumé de la situation et fut interrompu par la violence avec laquelle on avait ouvert la porte de la chambre.

- Comment va-t-il, dit Aline encore tout essoufflée.

Fabrice ouvrit la bouche pour parler.

- Toujours vos conneries, l'autre gars qui s'est fait embrocher comme un cochon ne vous a pas suffi !

Puis elle éclata en sanglots. Sandrine se leva pour la prendre dans ses bras.

- Depuis le temps que je le mets en garde, mais tu connais Fabrice, il se prend pour Rambo.

Aline se dégagea et se planta devant Fabrice. Il se prépara à recevoir une gifle. A la place, il se fit enguirlander vertement. Il aurait préféré la gifle.

De retour à la maison, Fabrice se servit un grand verre de Whisky. Il s'affala dans son fauteuil, tomba sur la photo de lui et son frère présentant un chevreuil, leur trophée.

- Il adore la chasse, l'en priver ce serait le rendre fou. Elle le sait bien Aline.

- La différence avec toi, c'est que tu n'es pas le père de deux charmants bambins. Sache que le jour où tu te feras encorner, ne compte pas sur moi pour te rendre visite à Grenoble. Sers m'en un.

- Je croyais que tu préférerais un bon verre de vin rouge.

- T'occupe. Si jamais il ne s'en remet pas, qui devra aider Aline ? Certainement pas toi. Tu es toujours par monts et par vaux pour le boulot. Je te rappelle que tu es à la retraite.

- *Je file un coup de main pour assurer la passation et former les gars.*
- *Ça fait deux ans que tu formes les gars, comme tu dis. Ma parole, tu as une maîtresse ?*
- *Ne dis pas de connerie.*
- *Bah tu vois, d'une certaine façon, je préférerais. Je serais très fâchée, je te ferais une scène dont tu te souviendrais longtemps, mais au moins, ça me paraîtrait plus sain.*

Un long silence s'installa durant lequel ils sirotèrent leur Whisky. C'est Sandrine qui reprit la parole.

- *Bon Dieu, qu'est-ce qui vous a surpris de la sorte ? Un sanglier ?*
- *Je ne sais pas. Une bête suffisamment puissante pour résister à trois coups de chevrotines. Et haute d'un mètre cinquante, au moins... Si ce n'est pas deux mètres !*

Olivier contempla son récit. Il n'était pas très satisfait. Il avait l'impression de remplir pour remplir. L'inspiration n'y était pas. Il tira son tiroir. Il perçut les pas de sa femme dans le couloir. Il referma le tiroir rapidement. Elle frappa à la porte et ouvrit dans la foulée sans attendre de réponse. Ce qui avait le don de l'exaspérer.

- *Tu te rappelles qu'on va rendre visite à nos amis.*
Oui, il se rappelait. Il n'aimait pas ces soirées où on se racontait tout et n'importe quoi.
- *Fais pas cette tête-là, on dirait que tu vas à un enterrement. Tu mettras ton pantalon bleu ou bien le noir ?*
- *Le noir avec une chemise blanche et la veste beige.*
- *Tu avances avec ton roman ?*
- *Oui et non. J'ai peur que ce ne soit pas terrible.*
- *Tu verras en relisant demain. Ça se passe où ?*
- *Ici.*
- *Quand ?*
- *De nos jours.*
- *C'est autobiographique ?*
- *Non... Pour la relecture, ce serait plus simple si...*

Mais Katarina anticipa sur l'idée qui trottait dans la tête de son mari.

- *Tu sais bien que c'est impossible, ça finit toujours en jérémiades. Tu n'acceptes pas les corrections et encore moins les remarques. Et on avait dit qu'on n'évoquerait plus ce sujet ! Bon, dépêche-toi, on est en retard. Paul va encore faire une remarque désobligeante, tu le connais.*

Potard niveau 7

Laetitia voyait que Chiara commençait à dodeliner de la tête. Il fallait agir vite.

- Venez, on va prendre un peu l'air. On passe par chez moi et on boit un dernier verre.

Chiara répondit d'un signe de tête. Elle se leva pour partir, Laetitia la rattrapa de justesse.

- Elle a pas l'air dans son assiette votre copine.

- Je crois qu'elle ne supporte pas l'alcool, elle n'a pourtant bu qu'un mojito.

- Dans mon métier je croise pas mal de clients. Et ce n'est pas rare de voir ça. Surtout les japonais, enfin c'est ce qu'on dit, parce que des Japonais, ici, ça courent pas les rues.

- Aidez-moi à lui enfiler son manteau.

A deux ils parvinrent à maintenir la jeune fille, ils glissèrent ses bras dans les manches et le tour était joué.

- Je vous aide à la porter si vous voulez.

- C'est pas de refus. Vu son état, on va opter pour la voiture. Elle est juste là.

Une vieille R5 rouge attendait le retour de sa propriétaire.

- Des comme ça, on n'en trouve plus ! Dommage, à réparer c'était tranquille.

- Je la raccompagne chez elle, je la couche et je rentre. Elle habite un petit immeuble au rez-de-chaussée. Pour la suite, ça ira.

Laetitia n'avait qu'une idée en tête, se débarrasser le plus rapidement possible du barman. Heureusement, lui n'avait qu'une idée, finir son service. Elle démarra, remonta la rue principale et bifurqua à gauche. Dans la descente, un peu plus loin, se trouvait la maison. Celle de sa mère. Hospitalisée depuis des années en centre de soin, elle en avait hérité. Elle ouvrit péniblement la lourde porte blindée tout en maintenant Chiara qui avait de plus en plus de mal à se tenir debout.

- On est où, bafouilla-t-elle.

- Chez moi, tu n'es pas très bien alors j'ai préféré m'occuper de toi.

- C'est joli ta maison.

Laetitia mit cette remarque sur le compte du mélange alcool, Rohypnol. Le papier à fleurs avait perdu depuis longtemps son éclat et l'ensemble des murs méritait un bon coup de peinture. Le marron de l'entrée était d'une laideur impitoyable. Laetitia porta Chiara jusque dans sa chambre, une chambre d'ado où des posters années 2000 marquaient un passage par le rap hardcore américain. Elle déposa Chiara sur le lit et commença par la dévêtir. Une fois en petite tenue, culotte soutif, elle se dit qu'elle ne perdait rien à profiter de la situation avant de passer à la phase suivante. Chiara se laissait faire, ne comprenant pas trop ce qui lui arrivait. Elle se laissa embrasser et tripoter tout en fixant le plafond pour y suivre des mouvements hallucinatoires. Une composition de lumière bleutée se mariait avec des reflets multicolores. Une impression de nager sur le dos, sous l'eau, observant les ondulations de la surface.

Laetitia aurait aimé un peu plus de participation, mais le Rohypnol avait fait partir Chiara dans un voyage éthéré. Elle se serra contre le corps tout chaud de sa proie, l'embrassa avidement une dernière fois, puis elle se leva, ouvrit la porte du placard mural, sortit une toile épaisse qu'elle étala sur le sol. Elle vérifia que la jeune fille ne bougeait toujours pas, elle se rendit dans la cuisine, dans le petit tiroir, côté cuisinière, elle s'empara d'un rasoir de barbier. Elle fila dans le salon, alluma la chaîne Hifi et démarra la lecture du CD. Wagner, la chevauchée des Walkyrie. Elle attrapa le tablier plastifié, retourna dans la chambre, enfila une culotte et son soutien gorge. Elle chercha un moment une paire de chaussettes. Se rappela qu'elle avait oublié les bottes de voile. Une fois dans l'entrée, elle fouilla dans la commode où était rangé les chaussures. Elle revint avec la paire de bottes à la main. S'installa sur le lit pour s'équiper. Chiara avait basculé sur le ventre, dévoilant sans pudeur son intimité offerte. Laetitia se sentit attirée à nouveau par elle. Elle avait besoin de profiter encore de ce corps.

Pour la première fois, elle appréciait ce moment. D'habitude, après les premiers ébats, elle n'avait plus qu'un désir, passer à la suite.

Sieglinde se lança dans un solo répondant à Siegmund. Elle fit rouler le corps de Chiara sur le lit, puis il tomba lourdement sur sol protégé par la bâche. Elle émit un léger grognement qui amusa Laetitia. Pour récupérer le rasoir de barbier qu'elle avait déposé sur l'une des tables de chevet, elle se laissa choir de tout son long sur le lit, étendit le bras en arrière et s'en saisit. Elle s'agenouilla à côté de Chiara qui souriait benoîtement, elle déplia le rasoir qu'elle fit glisser sur l'avant bras de la jeune fille afin de visualiser l'entaille. Laetitia attendait ce moment avec délectation car il lui procurait un plaisir intense, bien plus fort que l'acte sexuel. Sa vulve devint humide, elle laissa échapper un soupir de satisfaction. Elle effectua une pression légère sur la lame, le sang commença à couler, inondant la bâche d'un rouge mat.

Siegmund se souvenait de la promesse faite à son père, il se lamentait « Wälse, où est ton épée ? ». La voix puissante et profonde du ténor résonnait dans toute la maison, soutenue par les violoncelles en un contre-chant langoureux.

Potard niveau 8

- Le corps est là, tout au fond, dit Marthe en désignant l'endroit avec sa lampe.

Le légiste s'avança, se glissa sous le plancher en prenant soin de ne pas se rompre le cou dans le tas de pierres. Mouta s'approcha de Marthe.

- Comment a-t-on découvert le corps ?

- A cause de l'odeur...

- Tu plaisantes, la putréfaction est tellement avancée que le corps est desséché. Je sais bien que je ne suis pas légiste, mais quand même !

- Deux secondes, tu anticipes la suite. La puanteur venait d'un agneau coincé dans les fondations. Selon Matéo, il a été attaqué par un loup et il est venu se réfugier là-dessous. Ce sont des randonneurs qui l'ont trouvé.

- Ils sont où ?

- Sur la Dent en train de grimper.

- Il fallait les retenir !

- Ils n'ont rien à voir, ils arrivent d'Italie, ils ont loué un guide pour la journée. Je leur ai dit de passer à la gendarmerie avant de quitter la région.

- Tu as bien fait. La prochaine fois, préviens-moi.

- Je l'ai fait, il y a une heure par talkie, mais c'est Lucie qui a pris l'appel.

Mouta n'insista pas, il aurait pu utiliser le portable. Mais ne pas avoir pris le talkie était une erreur de sa part. Le légiste s'extirpa des fondations, Matéo se précipita pour lui tendre la main.

- Ça ira, j'suis pas impotent.

Toujours aussi con, pensa Matéo. Il ne pouvait savoir que Mouta arrivait à la même conclusion.

- Le décès date de...

- Plusieurs années, deux ou trois. Je vous dirai ça après l'autopsie. Par contre, il n'est pas mort à cet endroit, il a été déposé là après le décès, beaucoup plus tard à mon avis.

- Est-ce qu'il...

Mouta n'arrivait pas finir sa phrase, submergée par l'émotion.

- A été vidé de son sang... on dirait bien, continua le légiste.

- Merde, laissa échapper Marthe.

- Comme tu dis, ajouta Mouta.

Elle n'aimait pas la tournure que prenaient les événements. Manquerait plus que ce soit un gendarme, pensa Mouta, tellement fort que tous eurent la même inquiétude.

- Tu le connais ? demanda-t-elle au légiste.

- Non. Enfin dans l'état où il est c'est difficile à dire.

- Il y aurait un taré dans la région qui s'amuse à égorger les gens. Ça craint, conclut Marthe.

- Vous me rubalisez les alentours, vous informez le bureau des guides que l'accès au chalet est interdit.

- De mon côté, je fais venir une équipe pour inspecter les lieux, même si je pense qu'on ne trouvera pas grand-chose. Y a un monceau de saloperies qui ont été abandonnées là par tout un tas de cochons, ça ne va pas arranger !

- Matéo tu restes ici pour la nuit, on a un duvet dans le 4x4. Marthe et moi on redescend au village.

- On peut faire le contraire, Matéo a une famille à s'occuper.

- Non, c'est toi qui conduis, je veux pas finir au fond d'un ravin.

Marthe regarda Matéo en cherchant à comprendre ce qui avait bien pu pousser Mouta à dire cela. Mais il fit un signe qui voulait dire « laisse tomber, ce serait trop long à expliquer ! ».

Arrivée à la gendarmerie, Mouta trouva le commandant qui faisait le pied de grue devant la brigade. Elle s'apprêtait à faire un compte-rendu détaillé afin de satisfaire à ses obligations. Sa présence et son impatience la firent changer de point de vue quant au personnage. Elle s'extirpa du véhicule, il lui fallut quelques pas pour se remettre. Même avec Marthe au volant, le retour lui sembla épuisant. Moins impressionnant, contrairement à ce qu'elle craignait, mais épuisant quand même. Elle claqua la porte, vint à la rencontre du commandant. Elle ouvrit la bouche pour commencer son rapport qu'elle avait préparé dans sa tête point par point.

- Vous me ferez un rapport par écrit, vous le déposerez sur mon bureau.

Puis le commandant s'éloigna. Un véhicule se présenta sur le parking. Mouta reconnut la voiture de la maire. Les affaires vont bien, pensa-t-elle, on n'aura pas besoin de quémander pendant des jours pour avoir un rendez-vous. Notre commandant s'en chargera personnellement. Elle retrouva Lucie derrière son bureau.

- Encore là ?

- J'étais en retard sur la compta... Philo s'occupe du petit, il est de repos.

Philo était son mari, Mouta avait toujours un temps d'hésitation, elle ne s'était jamais vraiment habituée à ce diminutif de Philippe. Ni au fait qu'ils n'allaient pas ensemble tous les deux. Lui travaillait à la caserne de pompiers à Bourg-Saint-Maurice. Ce n'était pas le père de l'enfant. Mouta n'avait jamais osé aborder la question avec Lucie de peur de paraître indiscreète.

- Tu veux un café, proposa Mouta.

- Non merci, à partir de cinq heures, ça m'empêche de dormir.

Lucie nota que Mouta se remettait aux « excitants » comme elle aimait à dire.

- Ah j'oubliais, la femme de Marcel a appelé, du commandant Marcel, j'veux dire, elle a retrouvé ses petits carnets en défaisant les cartons qu'elle avait laissés au grenier.

- Et ?

- Elle veut savoir si ça nous intéresse. Ce sont ses notes personnelles.

- Elles racontent quoi ?

- Elle n'a pas voulu mettre le nez dedans, trop de mauvais souvenirs.

- Dis-lui que Matéo passera les récupérer. Et tu le préviens dès qu'il sera de retour.

Demain.

- Il dort là-haut ?

- Il a un duvet.

- Sa femme ne va pas être contente.

- Si elle appelle, tu me la passes, à n'importe quelle heure.

Lucie avait, de sa propre initiative, fait un transfert d'appel quand la brigade était fermée. Mouta, avait commencé par refuser, mais maintenant elle trouvait cette idée bien pratique. Elle avait tenu à ce qu'il y ait un partage des tâches. Elle prenait le relais les week-ends et les jours fériés. Comment ferait-elle si Lucie n'était pas là ? pensa-t-elle.

- C'est noté... Le commandant à l'air de tenir à installer de bonnes relations entre nous et la mairie.

Mouta observa la secrétaire, elle n'arrivait pas à savoir s'il s'agissait d'ironie ou bien si elle était sérieuse.

Potard niveau 9

Lorsque Chiara ouvrit les yeux, elle eut beaucoup de mal à saisir où elle se trouvait. Le froid fut sa première sensation. Plus exactement l'humidité glaciale. Puis l'eau, au-dessus de sa tête. Une eau teintée de rose. Ensuite vint le besoin d'air. Elle inspira du liquide, la brûlure fut intense. Elle réagit violemment, se redressa d'un coup, sortit la tête de l'eau, toussa, cracha pendant une dizaine de minutes. Son crâne recevait des coups de poignard intérieur. Elle ouvrit à nouveau la bouche pour inspirer, mais l'air n'arrivait pas. Elle suffoqua, sa trachée en feu fit se contracter son estomac. Elle inspira à nouveau, l'air passa un peu, alimentant ses poumons. Mais elle ne fut soulagée aucunement. Les douleurs se succédaient. Ses yeux grands ouverts prirent conscience des reflets rouges. Elle voulut se mettre debout, bascula sur le côté, son crâne heurta le carrelage, elle perdit connaissance.

Une heure plus tard, lorsqu'elle recouvra ses esprits, toujours l'humidité et l'eau, mais cette fois, en flaque autour d'elle. Ses fesses posées à même le carrelage, lui faisaient mal. Son épaule aussi. Elle inspira un grand coup, elle toussa à nouveau, cracha encore et se laissa tomber sur le sol. Elle fixa le plafond, elle était chez elle. L'appartement paraissait silencieux. Elle concentra son attention. Effectivement, il n'y avait pas un bruit si l'on exceptait les voix des voisins qui parvenaient assourdis au travers de la cloison. Nue, elle était nue, complètement nue. Ses poignets étaient douloureux. Elle avait du mal à les bouger, elle les observa, de grandes traces profondes les striaient. « Le rouge, c'est mon sang » dit-elle à haute voix en repensant à la couleur de l'eau. Un renvoi remonta jusqu'à sa bouche, elle bava une sorte de bile, l'aigreur fut insoutenable. En prenant appui sur la cuvette des toilettes, elle réussit à se mettre debout, mais dû se rasseoir de suite sur le couvercle. La tête lui tournait, elle fit un effort considérable pour ne pas se laisser aller. Il fallait qu'elle mange du sucre. Elle se traîna à quatre pattes jusqu'à la cuisine, tant bien que mal, elle s'installa sur une chaise. La boîte était derrière elle à côté de la cafetière électrique. Trois sucres et un verre d'eau tiré de la carafe qui trônait au centre de la table, puis elle commença à mettre ses idées en ordre.

Laetitia, le barman, la voiture, une petite voiture qui sentait mauvais. La porte claquée, une maison qui n'était pas la sienne, puis le vide absolu. Ensuite la baignoire où elle avait failli mourir noyée. Les poignets tailladés. Avait-elle tenté de mettre fin à ses jours ? Une conclusion s'imposait, elle devait revoir Laetitia pour obtenir plus d'informations. Elle regarda la pendule de la cuisine, 17 heures. Elle n'était vraiment pas en état de bouger. Rien que l'idée de s'extraire de sa chaise, lui paraissait impensable. Du sucre, la boîte était restée sur la table, grande ouverte, elle attrapa un verre, jeta dix carrés dedans et versa un peu d'eau. Elle mélangea et but le tout d'un coup. L'effet ne fut pas celui attendu. Une lumière blanche, extrêmement lumineuse envahit l'espace qui s'étendait devant elle. Est-ce que cela dura plus d'un quart d'heure ou bien une poignée de secondes, impossible à dire. Mais elle acquit suffisamment de forces pour se rendre dans sa chambre. Prévenir le cabinet d'archi, lui traversa l'esprit, mais elle n'en fit rien. S'essuyer était plus important, elle prit une serviette propre dans l'armoire. A poil au milieu de la cuisine, d'y repenser l'amusa, un peu. Un petit pavillon aux couleurs ternes, une image fugitive. Elle resta debout un instant, puis se glissa bien au chaud dans le lit.

Une étrange sensation de bien être s'empara de Chiara, elle se sentait comme diluée. Dans une immobilité parfaite, elle observait la pièce. Elle appartenait à cette entité, les murs faisaient partie d'un ensemble dont elle-même constituait l'un des éléments. Elle demeura dans cet état hypnotique plusieurs heures. Les moindres événements, la petite mouche qui tournoyait sans cesse au plafond, le miroir en coquillage, les vêtements oubliés sur le sol, tout cela avait occupé ses pensées. Soudain, elle eut une envie, une envie qu'elle n'arrivait pas à identifier clairement. Tout simplement parce que cela ne lui était plus arrivé depuis longtemps. Elle avait faim. Le frigo était pratiquement vide, il contenait des œufs, quelques

pommes. Dans le placard, il y avait de la farine qui datait, mais qu'importe. Les idées se composaient pour reproduire une impression : la tarte aux pommes saupoudrée de sucre candi. Elle se leva, enfila un peignoir et se mit à l'ouvrage. Tout lui revenait, le petit verre d'eau, le beurre qui se mélangeait à la farine, l'œuf, la petite fontaine. D'abord dans le désordre, il ne lui restait qu'à tout réorganiser pour que les étapes se succèdent.

Elle passa une partie de la soirée à observer le four pendant que la tarte cuisait. Elle avait trouvé un restant de saucisson, elle s'en délecta, regrettant qu'il ne fût pas entier. Elle patienta difficilement jusqu'à ce que la tarte refroidisse. Devant un bol de chocolat et une série idiote, elle dévora la tarte, une bonne moitié, installée dans le fauteuil.

Potard niveau 10

Vous n'avez par l'air en forme, Laetitia.

Le docteur Saint-Pierre constatait pour la première fois, que sa secrétaire pouvait ne pas être enjouée. Son sourire avait disparu pour laisser place à une bouche pincée et un regard inquiet. La secrétaire leva le nez de son ordinateur.

- Monsieur Luknivac arrive dans dix minutes, il vient pour ses examens du foie. Il est un peu en retard.

- Et le rendez-vous avec mademoiselle Scoldi ?

Laetitia dévisagea le docteur, comment savait-il qu'elle avait vu Chiara. Cette inquiétude ne dura que quelques secondes, le temps qu'elle se rappelle qu'il n'y avait pas qu'elle qui donnait des rendez-vous.

- Dans trois jours, il y a le délai de réflexion.

- Je sais bien, mais il me semble l'avoir vu passer en voiture, alors je me disais.

La secrétaire tourna la tête côté fenêtre, en effet Chiara traversait la rue, elle s'était garée de l'autre côté. Le docteur attendit qu'elle entre pour la saluer.

- On avait rendez-vous ? s'inquiéta le docteur.

- Je ne viens pas pour vous, je voulais parler à Laetitia. Désolée.

- Non, au contraire, je craignais une aggravation soudaine de votre état, je suis plutôt content de ne pas vous voir dans mon cabinet. On dirait que vous vous portez comme un charme.

- En effet, j'ai même eu un coup de fringale, je me suis fait une tarte aux pommes. Ça ne m'était pas arrivé depuis mon passage en famille d'accueil !

- On ne va peut-être pas se précipiter pour le traitement expérimental, on en reparlera dans trois jours. Bon je vous laisse, monsieur Luknivac vient d'arriver.

Les deux femmes s'observèrent un moment. Ce fut Chiara qui rompit le silence.

- Il faudrait que je vous parle d'avant-hier, vous auriez cinq minutes ?

- Je prends ma pause à et quart, ça vous va.

- On se tutoyait non ? Je vous attends au bar.

Laetitia avait-elle le choix, elle décréta que non. Mais elle se voilait la face, elle n'osait se l'avouer, elle avait envie de revoir Chiara. Elle voulait, elle aussi, comprendre ce qui était arrivé lors de cette fameuse soirée.

Chiara traversa la rue, remonta en direction du petit centre commercial, poussa la porte du bar et s'installa côté rue pour surveiller la venue de son amie. Chiara avait pensé « amie » ce qui la surprit elle-même. Des amis, elle n'en avait pas. Ses collègues de bureau ? Ils étaient sympas, mais en dehors des relations professionnelles et de la traditionnelle soirée de fin d'année, les fréquentations n'allaient pas plus loin.

- Bonjour, que puis-je pour vous ?

Le serveur la sortit de ses pensées.

- Rien, j'attends mon amie.

- Ah je me souviens, le mojito ! Je crois qu'il va falloir éviter.

- Que voulez-vous dire ?

- La mémoire ne vous revient pas ? Vous avez bu un mojito puis vous vous êtes sentie mal. Votre amie et moi on vous a installée dans la voiture pour vous raccompagner chez vous. Enfin, pas moi, votre amie.

- Alors c'est vous le barman ! Je me souviens.

- Je vois que vous allez mieux, bonne nouvelle, vous allez rire, mais j'étais inquiet. Bon, je repasse tout à l'heure. C'est la même ?

- Pardon ?

- Votre amie, celle que vous attendez ?

Chiara fit un petit signe de la tête pour confirmer. Le garçon s'éloigna. « Appelez le bureau ! » dit-elle à haute voix.

- Vous avez besoin de quelque chose avant que je file ?

- Non, non. Excusez-moi.

Chiara prit son portable, composa le numéro de son collègue. Elle attendit que ça passe sur messagerie, il était en réunion, elle avait bien calculé. Elle expliqua qu'elle avait été mal en point, qu'elle serait de retour demain sur place pour la mise à jour du chantier. C'est à cet instant que Laetitia fit son entrée.

- Désolée pour la fois dernière, dit-elle en s'installant.

Laetitia vit les poignets de Chiara mais ne dit rien. Chiara baissa les manches de son pull pour recouvrir les pansements.

- Vous prenez quoi ?

- Un chocolat et toi ?

- Pareil, on se tutoie alors, demanda Chiara pour la forme.

- Oui, ce sera plus simple. Que veux-tu savoir ?

- Ce qui s'est passé.

Laetitia raconta le déroulement des événements, en omettant le passage par chez elle. Elle expliqua qu'elle l'avait déposée dans son appartement, elle avait trouvé l'adresse en fouillant dans son sac. Elle l'avait déshabillée, puis mise au lit, elle était restée un moment sur le fauteuil en osier, puis comme elle avait vu que tout allait bien, elle était repartie.

- Pourquoi je me suis retrouvée nue dans ma baignoire alors ?

- Ça, tu es la seule à pouvoir l'expliquer, mentit Laetitia. Y compris la raison qui t'a poussée au suicide, si j'en crois ce que j'ai aperçu. Mon seul regret, c'est de ne pas être restée plus longtemps, continua à mentir Laetitia.

Potard niveau 11

Laetitia était de retour dans son petit pavillon minable. Finalement, Chiara avait cru à cette version de l'histoire. Laetitia avait même réussi à la convaincre totalement qu'elle s'était suicidée. Elles s'étaient quittées bonnes amies, mais Laetitia, avait pris sa décision. Elle ne devait plus la revoir.

Une fois dans le salon, elle alluma la télé. Un documentaire sur les animaux féroces démarra automatiquement là où elle l'avait stoppé. Elle le connaissait par cœur, elle aurait pu décrire chaque séquence et paraphraser le commentaire sans problème. On était au passage où le puma agrippait le dague en pleine course. Elle disparut dans la cuisine, sortit une entrecôte qu'elle passa à peine à la poêle. Elle aimait la viande bleue. La bouteille de vin rouge était sur la paillasse de l'évier, elle s'en servit un demi-verre pour accompagner sa dégustation de viande. Elle venait de la boucherie du village, où elle était de meilleure qualité. Laetitia était obligée de varier la provenance pour ne pas attirer l'attention.

Elle s'installa devant la toile cirée grasse, fit glisser la viande dans une assiette aux décorations bleues. Une série qui venait de la brocante. 10 euros les huit. Après avoir tranché un bon morceau de l'entrecôte qu'elle ingurgita en un rien de temps, elle avala une lampée de vin rouge. Le combiné parfait.

Son repas terminé, elle resta un moment les yeux dans le vague jusqu'à ce que son esprit la ramène au jour de sa rencontre avec Chiara. Que s'était-il donc passé ? Au premier regard, Laetitia avait su qu'elle serait sa prochaine victime. S'était-elle trop précipitée ? Oui, mais ce n'était pas la première fois. Alors pourquoi cela avait-il dérapé ? D'habitude, la saignée était un moment jubilatoire. Lorsque venait l'orgasme, elle tranchait. L'odeur du sang la faisait saliver, puis la suite allait de soi et finissait rapidement. Là, rien de tout cela. De la répulsion, une nausée soudaine. Elle s'était précipitée aux toilettes pour vomir tout ce qu'elle avait dans l'estomac. Mais le pire, cela n'avait rien arrangé.

Laetitia se leva d'un coup, envoya tout valdinguer sur le sol, elle enfila un manteau sombre. Il était 22 heures lorsqu'elle quitta sa maison. Le documentaire continuait à tourner, le lion déchiquetait sa proie sous le regard envieux de la femelle.

Elle erra dans les rues de Champagny-en-Vanoise, sans but précis. Du moins, elle essayait de s'en convaincre. Il n'y avait pas âme qui vive. Les buveurs étaient déjà installés au bar, quelques uns autour du jeu de fléchettes. Tous parlaient trop fort à cause de la musique, tous cherchaient à attirer l'attention, bien souvent pour voler la vedette au copain. Ou à la copine du copain que tous admiraient secrètement.

Il était là, debout sur le parapet qui dominait le chemin en contrebas. Un jet d'urine tentait d'atteindre l'autre côté. L'homme souriait bêtement sous la lune, il était légèrement éméché, il repensait à la belle blonde assise en face de lui. Dommage, elle était déjà en main, comme il aimait à dire. Il remballa son attirail, remonta son zip, et sauta maladroitement du muret. Il avait besoin de s'aérer les méninges avant de retourner s'en jeter un. Sur le côté droit une ruelle permettait de rejoindre le bar en faisant un léger détour, ça lui convenait. Il mit un peu de temps à se rendre compte qu'il était suivi.

Laetitia avait remonté sa capuche pour pister sa proie. Elle avait opté pour des baskets, excellent choix pensa-t-elle. Pourtant le type l'avait remarquée, elle en était certaine. Elle accéléra la cadence, une fois à sa hauteur, elle agrippa son épaule. Tiré en arrière, le type vacilla et tomba sur le dos. Il aurait voulu seulement relever la tête, voir qui l'avait foutu sur le sol mais Laetitia le maintint fermement. Elle entoura ses jambes autour de l'abdomen, il suffoquait. Il ne fallait surtout pas qu'il meure, elle avait encore besoin de lui.

Des pas se firent entendre, le type sur le sol hurla, s'en était fini pour Laetitia, elle devait lâcher prise. Elle s'échappa au pas de course, le temps que le gars se relève, son agresseur avait disparu.

- Un souci ?
- J'ai été attaqué par un saligaud !

Laetitia n'entendit pas la suite de la conversation, pourtant elle n'était pas loin. Au bout de la rue, elle avait pris à gauche. Elle rabaissa sa capuche, ouvrit son manteau et le retourna côté couleur vive, libéra ses cheveux et regagna sa maison. Elle n'était pas essoufflée, son cœur battait normalement, aucune accélération. Aucune émotion, elle était rassurée. Chiara n'avait été qu'une mauvaise expérience, elle ne devait pas se reproduire !

Potard niveau 12

Mouta était à son bureau, elle préparait les permanences pour le mois prochain. Elle était en retard et le commandant ne s'était pas privé de le lui rappeler. Un casse-tête, voilà le souci. Tenir compte des enfants, essayer d'arranger les uns et les autres. Heureusement, ils formaient une petite brigade et tous s'entendaient bien. Elle essayait tant bien que mal de ménager Marthe, qui, en tant que célibataire sans enfant à charge, était déjà beaucoup sollicitée. Le bureau de Mouta était situé à côté de l'accueil. Le claquement violent de la porte principale contre la butée, la fit sursauter.

- Je veux porter plainte ! Y en a marre de c'te putain de village où on n'est pas en sécurité. Je paye mes impôts, je dois pouvoir sortir le soir sans être emmerdé !

Mouta entrouvrit la porte, reconnut Gilles. Lucie tentait vainement de faire asseoir l'olibrius qui s'énervait tout seul.

- Où sont les autres ? questionna Mouta

- Tous en intervention, les moutons de...

- C'est quand qu'on s'occupe de ma déposition, hurla encore le type.

- Monsieur, calmez-vous et comme vous l'a dit la secrétaire, asseyez-vous on va s'occuper de vous.

- Je veux pas m'assoire, j'ai pas que ça à foutre, je travaille moi madame !

- Vous allez vous installer sur le banc, première chose. Ensuite, vous allez baisser d'un ton quand vous vous adressez à la capitaine de gendarmerie, sinon je vous colle en cellule pour insulte à personne de la fonction publique. Est-ce clair ou bien faut-il que je reprenne depuis le début.

- Oui monsieur.

- Commandant ! Voyant que l'énergumène en face de lui mettait du temps à comprendre, il crut bon d'ajouter, « Oui mon commandant ! »

- Oui mon commandant.

- Veuillez prendre sa déposition dès que vous aurez un moment de libre, et s'il y a un problème, venez me prévenir.

- Bien mon commandant, dit Mouta, découvrant une facette du personnage qu'elle n'avait pas imaginée. Suivez-moi.

L'homme s'installa sur la chaise, Mouta prit place en face de lui, elle poussa légèrement l'écran de l'ordi pour avoir une vue entière du personnage. Mouta demanda à Gilles de décliner son identité, même si elle le connaissait de vue. Il travaillait au petit garage en bas du village comme mécano. Ses esclandres étaient renommés, surtout quand il en avait un petit coup dans le nez.

- Expliquez-moi ce qui vous amène.

- Hier soir, je sortais du bar, le rendez-vous des chasseurs, j'avais besoin de prendre l'air.

- Aviez-vous bu ?

- Pas plus que d'habitude. En tous les cas, je tenais sur mes deux pieds et j'ai même un témoin. C'est le vieux Luknivac, on peut pas dire que c'est un piccolo !

Mouta nota le nom du témoin sur son petit calepin. Le commandant passa le nez à la porte.

- Tout se passe comme vous voulez ?

Mouta confirma d'un signe de tête. Le commandant disparut aussi vite qu'il était venu.

- Continuez.

- J'étais dans la ruelle pour, heu...

- Pour pissez du haut du parapet, je me doute.

- Bon, j'avais fini mon affaire, je remballais, si vous me passez l'expression.

Mouta la lui passait bien volontiers, d'imaginer le sieur avec sa bistouquette à l'air ne l'enchantait guère.

- Et là, surgissant de nulle part, v'là un type qui m'fout par terre. Tout habillé de sombre, la tête enfouie dans sa capuche, il se jette sur moi. On aurait dit qu'il voulait me bouffer.

- Un type vous dites, en êtes-vous certain, surtout s'il faisait sombre et vu comment il était vêtu ?

Mouta savait très bien qu'à cet endroit, il n'y avait pas d'éclairage et que c'était la raison du rendez-vous de tous les pisseurs.

- Un peu que c'était un bonhomme, avec une force pareille et une de ces poignes. Impossible de me dégager, sinon vous pensez bien que je l'aurais foutu sur son cul !

Mouta nota, homme ou femme, mais entourra homme. Elle n'avait pas envie de lui expliquer que sa vision des femmes datait un peu. Et surtout avec l'alcool qu'il avait dans le sang, il ne risquait pas d'être très efficace.

- Alors, vous allez faire quoi ?

- On va enquêter et on vous tient au courant.

- J'espère bien, trois jours d'ITT à cause de ce crétin !

- Ah quand même, commenta-t-elle en lisant le certificat du docteur Saint-Pierre.

- C'est mon épaule qui en a pris un coup, et dans mon boulot, une épaule esquinée, c'est la poisse.

Autant il était fort en gueule, autant il picolait pas mal, mais autant c'était un passionné. Il n'aurait lâché son travail pour rien au monde.

- Je vais convoquer monsieur Luknivic pour avoir sa version, peut-être a-t-il noté quelque chose qui vous aurait échappé.

- Y voit pas à dix pas, ça m'étonnerait.

- De toute façon je le recevrai pour compléter le procès-verbal, c'est obligé.

L'homme salua la capitaine de la main, puis il quitta la gendarmerie, satisfait qu'on prenne sa demande au sérieux. Il allait leur montrer à ces grandes gueules du bistrot qu'il n'avait pas inventé. Sinon, il ne serait pas allé voir la capitaine. Même le commandant l'avait reçu !

Potard niveau 13

Paul avait bien essayé de convaincre Gilles, mais ce crétin s'était abîmé l'épaule en allant pisser. Il n'avait d'ailleurs rien compris à son explication, explication dont il se foutait éperdument par ailleurs. Il n'avait qu'une idée en tête retourner sur les lieux où son frère avait été embroché et faire la peau à cette saloperie. Il était donc seul à parcourir le sentier qui grimpait au travers de la forêt.

La rivière était proche, produisant un petit bruit agréable, mais Paul n'y prêtait pas attention. Il préféra éviter de couper par la clairière et prendre le risque d'être à découvert. Après un détour d'une cinquantaine de mètres, il se cala contre un arbre, arma son fusil et attendit. Les chants d'oiseaux avaient cessé, était-ce dû à sa présence ? Ou bien à la présence d'autres prédateurs ? Une dizaine de minutes écoulées, il repéra la mélodie d'une gélinotte, suivie bientôt par un pouillot. Rassuré, Paul se redressa et avança prudemment. Un peu en amont du rocher où son frère avait été victime de la bête. Ne sachant pas à quoi il avait affaire, Paul utilisait cette dénomination. Loup ou sanglier, restaient les principales de ses hypothèses. Le vent arrivait de derrière lui, il aurait préféré le contraire.

En quelques pas, il fut sur zone comme il aimait à dire. Il marqua un temps d'arrêt, rien à signaler, si ce n'était que les chants avaient cessé. Il ne fut pas étonné, les branchages morts qui craquaient sous ses pieds plus son odeur, le signalaient à une cinquantaine de mètres à la ronde, peut-être même plus.

Il reprit sa progression, les yeux rivés au sol. La première trace, il la dégotta près du rocher. Une trace à peine visible à cause du sol trop ferme. Le chemin tournait sur la gauche pour éviter le rocher. Il s'en éloigna pour suivre l'orientation de la trace. Il doutait, à cause du manque de précision. Il avança de quelques enjambées, la chance était de son côté, une autre empreinte bien visible. Agenouillé, il l'étudia. Très profonde, celle d'un loup. La glaise lui donnait une forme très lisible avec ses cinq creux dont un en forme de corne du diable comme disaient les chasseurs. Le seul souci, trop profonde. Un poids de sanglier, un très gros sanglier. Il aurait préféré un loup.

Paul regagna la clairière, s'installa à la limite de l'ombre. Le soleil lui faisait horreur, mais il y avait une fraîcheur à vous filer la crève. Il déposa sa besace, sortit le clacos, une expression de son frère qui l'énervait tout particulièrement. Une bonne tranche de pain accompagna cet encas. Il n'avait pas l'intention de stationner longtemps dans l'endroit. Retrouver les traces était son seul but. Par habitude, il avait ouvert son fusil et éjecté les deux cartouches.

Les craquements arrivèrent dans son dos. Le temps qu'il se lève, qu'il ferme son fusil, qu'il épaule et tire, pour rien puisqu'il avait oublié d'insérer les cartouches, l'animal avait filé dans le couvert. Son idée, recharger le plus rapidement possible. Il n'en eut guère le temps. Premier coup de gueule à hauteur de la clavicule, le deuxième lui emporta la figure. Pour la suite, il ne le sut jamais, la vie s'en était allée.

Pendant ce temps là, à l'hôpital, Fabrice émergeait de son coma artificiel. Deux médecins réanimateurs du service USI de Grenoble observaient la lente remontée de leur patient. Soudainement Fabrice se redressa, hurla une série de phrases incompréhensibles. On percevait « loup » suivi de « Paul » puis vint le mot « mort » pour finir par « cimetière ». Les urgentistes lui administrèrent un sédatif léger. Le scope était revenu à la normale.

Aline attendait dans la salle à l'entrée de l'hôpital. Sandrine revenait avec un grand café pour sa belle-sœur et un expresso pour elle-même.

- Je ne le sens pas, j'ai peur pour Fabrice.

- Il n'y a aucune raison, les médecins ont expliqué que son état général s'était amélioré, que son coma artificiel ne servait plus à rien.

- *Oui, je sais mais... Je n'ai aucune explication sérieuse à te fournir, j'ai peur, c'est tout.*
Où est Paul ?

Olivier venait de sauvegarder son travail, il avait dans l'idée de fumer sa cigarette. Il ouvrit le tiroir, sortit son briquet et alluma sa Camel. Un coup sur la porte et Katarine entra. Il se débarrassa de sa cigarette en la jetant par la fenêtre.

- Parfois, tu te comportes vraiment comme un gamin !

- Pourquoi dis-tu cela ?

- Et en plus tu continues. Comme si je ne savais pas que tu fumes une cigarette dès que tu termines une page ou deux de ton futur roman.

Olivier rougit jusqu'aux oreilles.

- Alors tu savais ?

- La pièce empeste la fumée à plein nez.

- Je fume à la fenêtre...

- Et tu penses que la fumée reste sagement dehors en attendant que tu refermes !

- Qu'est-ce qui t'amène, dit-il sur un ton agressif.

- Tu ne vas pas me faire un caca nerveux parce que maman t'as pris en flagrant délit de mensonge ! ironisa-t-elle.

- Très drôle, alors que veux-tu ?

- Quand souhaites-tu manger ?

- Dans dix minutes.

- Tu avances avec ton roman ?

- Une trentaine de pages. Pour le moment je tiens le cap que je me suis donné.

- Tu hésitais avec l'enquête pure et simple, genre énigme à résoudre, tu en es où ?

- Je garde l'idée en tête, mais je me donne du temps. Je préfère laisser les personnages prendre corps.

- Tu te rappelles des conseils de l'éditeur que tu as consulté !

- Un plan narratif, ça me fait chier...

- Et tes personnages, tu vas toujours les rechercher dans le quotidien !

- Je m'en inspire. Je laisse les noms des gens tels quels, mais plus tard je les changerai.

- Et tu crois que ça va suffire pour ne pas que certains se reconnaissent...

- Je crois et puis je m'en fous un peu... Ce n'est qu'une œuvre de fiction, que veux-tu qu'on me reproche ? Je ne raconte pas leur vie, ni des événements qu'ils ont vécus et dont ils pourraient avoir à se cacher...

- J'entends le four qui sonne, c'est prêt !

- On mange quoi ?

- C'est une surprise !

- J'aime pas les surprises...

Potard niveau 14

Laetitia enfonça la clef, fit un demi-tour et revint en arrière pour verrouiller le rideau de fer. Journée banale d'une secrétaire, elle n'avait qu'une envie, rentrée chez elle. Un seul souci, sa soirée préférée, un bon morceau de viande et une série débile sous la couette, ne lui suffisait plus. Une idée obsessionnelle envahissait sa vie, retrouver une sensation. Un frôlement peut-être. Pas vraiment un frisson, même si ça se concluait ainsi. Et puis ce rêve récurant. Une forêt, un tas de feuilles, l'odeur de l'humus et cette même idée de frôlement. Ou bien des cheveux, pensa-t-elle tout en se relevant.

- Vous m'avez fait une de ces peurs !

Chiara était debout, juste derrière elle dans l'ombre du pilier.

- Ce n'était pas mon but, je cherchais justement à l'éviter.

- On peut dire que c'est une réussite totale.

Elle rangea son trousseau de clefs dans son sac, observa Chiara, elle n'était plus tout à fait la fille qu'elle avait connue. Un peu moins anguleuse, plus souriante. Pourtant, il y avait un je ne sais quoi qui ne collait pas.

- Vous avez meilleure mine. Fini le côté ado anorexique ?

- Ce n'est pas drôle, et puis je ne suis pas anorexique !

- C'est bien possible, pourtant, je peux vous assurer que de loin, on pourrait douter... plus exactement, on pouvait douter.

Chiara restait là, sans bouger dans son épais manteau en feutre beige. Elle portait un jean et des baskets blanches. La coiffure pensa Laetitia, et le maquillage, voilà une partie de la solution. Son apparence, elle prenait soin d'elle.

- Pour quelle raison vous m'évitez, je vous ai laissé des messages, vous ne me répondez même pas ! C'est à cause de l'autre fois ? Je ne vous en veux pas, vous n'y êtes pour rien.

Laetitia se garda bien de démentir. Elle voulait se débarrasser rapidement de ce personnage encombrant. Qu'est-ce qui était le plus expéditif ? Allez chez elle ou bien se rendre au pavillon ?

- Venez boire un verre à l'appartement. Après je ne vous dérangerai plus si c'est votre volonté.

- Promis ?

- Promis...

Les deux filles prirent le chemin du centre. Laetitia lança un regard interrogateur.

- Je dois faire des courses, que buvez-vous à part des mojitos ?

- Du vin rouge.

- Parfait.

Elles entrèrent dans le mini centre commercial, la caissière les salua, quelque peu étonnée de les voir ensemble.

- Des chips ça vous va pour accompagner ?

Laetitia n'avait qu'une envie, qu'on en finisse rapidement, elle confirma. Au passage, Chiara se prit une tranche de viande sous vide.

- Celle du boucher est meilleure.

- Vous voulez qu'on partage un repas ?

- Seulement si on passe par la boucherie, lâcha Laetitia malgré elle. Idée qu'elle regretta aussitôt.

- Ma voiture est garée juste devant.

- Vous venez faire vos courses avec votre véhicule !

- Non, je reviens de Moutiers. Je m'occupe de la construction de la nouvelle piscine dans le quartier Malaveille.

- Vous êtes architecte ?

Chiara confirma tout en donnant sa carte bleue pour régler les achats. Après être passées chez le boucher, elles grimpèrent dans une Audi flambant neuve.

- Ça paye bien comme métier !

- Pas trop mal, mais la voiture n'est pas à moi, c'est un véhicule entreprise.

Elles restèrent silencieuses jusqu'au petit immeuble où se trouvait l'appartement de Chiara. Une fois franchi le pas de porte, Chiara prit le manteau de la jeune femme et le déposa sur le lit avec le sien.

- Je ne vous fais pas visiter, vous connaissez.

Elle ferma la porte de salle de bain et se dirigea vers le salon, déposa la bouteille de vin sur la table basse.

- Je vous laisse servir. Le tire-bouchon est dans le meuble sous la radio.

Laetitia s'étonna de ne pas trouver d'écran de télé.

- Y a les verres aussi...

La pièce était chichement décorée, une affiche façon Andy Warhol encombrait le mur. Seules les plantes vertes donnaient un aspect agréable. Les meubles sans âme augmentaient l'impression de vide. Des doubles rideaux noirs devaient masquer le soleil quand il donnait à plein dans l'après-midi. Pas le moindre voilage pour protéger l'intimité.

- L'affiche est moche comme tout, c'est un cadeau. Un collègue, il tenait à l'installer lui-même contre un verre.

- Vous avez couché avec lui ?

- Oui, c'était quelconque, on est resté ami.

- Je pensais que vous étiez lesbienne.

- Je ne sais pas, ça vous tente ? Laissez tomber. Les blagues, je suis bonne à rien. Je tombe à plat.

- J'ai ri intérieurement. La viande pour moi, c'est bleue, un aller-retour dans la poêle.

- Comment peut-on ! Moi, il faut que ce soit bien cuit.

- Vous avez déjà essayé ?

- La viande crue ?

- Non, les filles à poils ! Evidemment la viande.

- Vous êtes tout aussi drôle que moi, si je peux me permettre ! Installez-vous au comptoir pendant que je cuisine, comme ça vous me direz.

Laetitia était étonnée de se sentir bien. Même la proximité de la salle de bain où elle avait abandonné le corps de Chiara ne la gênait pas. Elle aimait être là, simplement à partager un repas.

- Parfait !

- Vous plaisantez...

- Approche et goutte un morceau.

- C'est vrai qu'on se tutoyait. Alors vous, pardon, tu n'es plus fâchée.

- Je ne le serai plus quand tu auras goûté la viande.

Chiara ouvrit la bouche, Laetitia déposa délicatement la fourchette sur sa langue. L'instant fut d'une extrême sensualité.

- Il est vrai que ce n'est pas insupportable, tu me refais goûter ? Un problème, tu es blanche comme un linge.

- Je dois rentrer, excuse-moi !

Laetitia quitta le comptoir précipitamment, ramassa son sac dans le salon, prit son manteau et quitta l'appartement avant que Chiara ait pu faire quoi que ce soit. Une fois dehors, elle marcha d'un pas rapide, par instants, elle courait en petites foulées. Elle entra en coup de vent dans le bar des Chasseurs.

- Un cognac, un double !

- Vous en faites une tête, on dirait que vous sortez d'un train fantôme. Vous êtes certaine que ça va ?
- Il vient ce cognac !
- Moi ce que j'en dis... Voilà, madame est servie !

Potard niveau 15

Le vieux Kleber s'était levé d'un coup. Il en était à sa troisième chope, un commencement pour s'échauffer.

- *On va organiser une battue, ce putain de loup, on va y faire sauter la tête !*
- *Oui, on peut pas laisser décider ces connards dans leur bureau !*

Hugo le barman faisait partie du petit groupe, il ne disait mot, se contentait de suivre et d'applaudir. Il avait offert une tournée générale en guise de soutien. Les hommes s'étaient rassemblés après l'enterrement de Fabrice. Lors des funérailles, tout le village s'était déplacé, même la gendarmerie qui voulait éviter les échauffourées. Les chasseurs comme les autres, s'étaient bien tenu pour respecter la veuve en pleurs, accompagnée du frère en fauteuil roulant et de la belle-sœur. Y avait aussi la vieille maman qu'avait fait le déplacement, le père était déjà en terre attendant son fils. Mais dans le bistrot, il en allait tout autrement.

- *Si les gardes-chasses nous prennent sur le fait, on va douiller !*
- *Et bien reste chez toi.*
- *Tu crois qu'ils vont faire quoi si on est tous de la battue. Qui ils vont interpellé ? Comment ils sauront qui a tiré ? T'es une vraie lopette !*
- *Calme-toi Gilou, on n'est pas ici pour se foutre sur la gueule. C'est ce qu'ils souhaitent, qu'on se divise pour mieux régner. S'il veut pas en être, c'est son affaire.*
- *J'ai pas dit que je voulais pas en être, je posais juste la question.*
- *Bah tes questions, tu te les gardes !*
- *Gilou, tu fais chier ! Bon on s'organise comment ? Départ cinq heures, ça nous fait six heures là-haut si on monte avec les bagnoles.*
- *Faut monter à pied, sinon on va se faire repérer !*
- *Il n'a pas tort le Kleber.*
- *On n'y sera pas avant huit heures, c'est pas mieux, avec les touristes, on va se faire avoir !*
- *On prend les bagnoles, et puis y en a qui pourront pas monter à pinces.*
- *Le mieux c'est de partir à quatre plombs pour les plus vaillants et de faire un, voire deux convois pour les autres, mais pas plus.*

Le lendemain matin, avec la rosée et les premiers rayons, Gilles marchait en tête. Dans les lacets du bas, il avait repéré les deux voitures qui crapahutaient. Hugo suivait juste derrière Gilles avec les autres en file indienne. Pas un bruit. Le souffle court, peu avaient envie de tenir une discussion. Tous s'étaient couchés tard et la fatigue se faisait sentir. Une heure plus tard, les chasseurs étaient rassemblés dans la petite clairière, après la rivière. Chacun mangeait son casse-croûte. Le vieux Kleber sortit un litron de sa sacoche.

- *On a dit pas une goutte d'alcool, donne ta bouteille ! hurla Gilles.*
- *Tu peux rêver ! Moi, quand je chasse, je picole !*
- *Passé, que je bois un coup aussi, intervint son compère, Luknivac.*

Kleber lui tendit la bouteille sans se méfier de son vieux pote. Ce dernier ôta le bouchon et versa le contenu dans l'herbe, puis il balança la bouteille dans les fourrés.

- *Voilà, problème réglé.*

Kleber était sur le point de gueuler, mais Luknivac était une vieille connaissance, se fâcher contre lui n'était pas possible. Il se renfrogna tout en se vengeant sur son sandwich qu'il attaqua à pleines dents.

Une fois tout le monde en ligne, la battue se mit en marche sous la direction de Gilles.

- *Je rappelle qu'on est là pour tirer un loup ou un sanglier...*
- *Un loup, lui souffla Kleber.*
- *T'es certain ?*

- Un peu, j'ai vu les clichés avec les morsures, pas le moindre doute.
- Alors un loup d'une taille imposante, une bête rusée. Si elle a eu l'un des frères Bacagnes, c'est qu'elle est maligne. Alors on reste sur ses gardes, fusil plié.

Tous les hommes avançaient lentement, scrutant en silence au travers des branchages, attentif au moindre bruit.

Les gendarmes, qui avaient eu vent de l'affaire étaient déjà en poste sur les hauteurs, observant à la jumelle.

- Mon commandant, est-ce qu'on reste groupé ?

- Je préfère, ces énervés seraient capables de nous confondre avec une perdrix. Vous avez la liaison avec la brigade ?

- Oui, grâce aux talkies ça passe.

Le commandant n'était pas très heureux de cette mission imposée par la hiérarchie dans le cadre du repeuplement d'animaux sauvages. Une famille de lynx et cinq loups. L'affaire prenait une tournure qui déplaisait au commandant. Un peu plus haut dans les alpages, il y avait les moutons avec deux bergers et leur chien. L'accident n'était pas loin. Quant à interdire la battue, ce serait pire. Syndicat des chasseurs, manif devant la brigade avec les représentants de toute la Vanoise. Une fois, cela avait suffi. Un véhicule incendié, trois blessés parmi les civiles et il avait fallu deux fourgons de gardes mobiles pour calmer les énervés armés de fusils de chasse.

Le coup de feu résonna dans toute la vallée.

- Je l'ai eu s'écria Weber !

Tous les hommes se dirigèrent dans la direction indiquée par le vieil homme.

- Il a tiré un jeune loup, hurla un des chasseurs. Je l'avais repéré, mais le temps que j'alerte, ce con a tiré !

Gilles s'approcha, attrapa le loup par-dessous le ventre. En effet, il s'agissait d'un jeune loup blanc.

- Putain, mais t'es bouché à l'émeri ou quoi. On a dit une bête imposante ! Celui-ci pèse à peine 25 kg tout mouillé !

- Les gendarmes se pointent !

- On reste groupés et on fait comme on a dit.

Le commandant prit les noms de tous les chasseurs, demanda qui avait tiré. Manque de chance, d'où ils étaient placés, les gendarmes présents n'avaient rien vu. La discussion, y compris l'obligation de se présenter au poste et l'engueulade en règle pour avoir tué un jeune prirent une bonne demi-heure. Après, tous se dispersèrent en silence.

Une partie des chasseurs se regroupèrent autour des deux voitures.

- J'avais dit que le vieux Kleber, il fallait pas l'emmener, il n'écoute jamais rien, il n'en fait qu'à sa tête. Tiens, il est où d'ailleurs.

- Luknivac, il était pas avec toi ?

- Non, il faisait la tronche derrière.

- Qui était le dernier pendant la descente ?

- Bah lui, moi j'étais juste devant.

- Et tu l'as pas surveillé ?

- J'savais pas qu'il fallait, j'suis pas sa mère ! En plus, je suis allé pisser, je croyais qu'il était avec vous autres !

Olivier était content de lui, son roman prenait une bonne tournure. Mais il ne savait toujours pas vers quoi il dirigeait son histoire. Un règlement de compte dans un village perdu restait son idée directrice. Il quitta le bureau. Au moment d'ouvrir la porte, il hésita. Finalement, il laissa tomber l'idée de la clope. Les enfants avaient prévu de faire la surprise à leur mère pour son anniversaire. Il regarda sa montre, il avait le temps. La voiture était encore

dans la rue, il fila à la supérette, ils vendaient des fleurs. Le cadeau, il l'avait déjà, une nouvelle tablette dernier cri qui faisait ordinateur.

Il arriva en trombe, se gara n'importe comment, il en avait pour cinq minutes. Il mit les warnings et entra d'un pas rapide. Il faillit bousculer deux jeunes filles, la bouteille de vin eut chaud.

- Vous ne pouvez pas faire attention ! s'écria l'une d'elle.

- Désolé, je suis vraiment désolé.

Il se précipita dans le rayon fleurs, il ne restait plus que des roses, il en prit une douzaine et revint vers la caisse. Les deux jeunes filles étaient devant lui, l'autre se tourna et lui lança un regard noir.

- C'est pour l'anniversaire de ma femme, dit-il pour se justifier.

- Elle ne vous mérite pas !

Potard niveau 16

Mouta était sur la route principale qui traversait le village. Elle venait de garer le véhicule, elle en descendit accompagnée de Luknivac. Elle arrivait de la brigade après le briefing du commandant. Ils avaient évoqué le problème des chasseurs qui voulaient faire une battue pour zigouiller les loups introduits dans la vallée. Un éleveur était de la partie. Selon le gérant du bar où avait eu lieu la réunion, finalement ça en était resté là. « Vous êtes sûr de vous, Matéo ? » avait questionné le commandant. « Mes infos sont fiables à cent pour cent, le gérant a eu des ennuis avec nous il y a quelque temps. Il a tout intérêt à coopérer, il est en sursis, il a écopé de trois ans ! » Le commandant était rassuré, cette affaire de loup ne l'emballait guère. La dernière fois, ça avait tourné à l'affrontement avec les écolos. Trois blessés dans chaque camp, balle au centre. Ensuite il avait fait le point au sujet de l'agression près du muret à pisse comme on disait dans le village. Peu de temps après, Luknivac arrivait au poste pour comparaison avec les propos de Gilles le garagiste. Mouta préféra se rendre sur le lieu des faits.

- Où cela s'est-il passé ?

Mouta savait très bien l'endroit, mais elle préférait ne pas influencer le témoin. Luknivac pointa du doigt le haut de la ruelle. Ils s'y rendirent.

- Gilles venait de pisser du parapet, enfin je pense, car je ne l'ai pas vu, mais il fait toujours ainsi quand il a bu quelques bières.

- Et après.

- Je l'ai entendu crier, moi j'arrivais par la rue du haut, je rentrais chez moi. Je venais de rendre visite à des amis.

- Aviez-vous bu ?

- Juste un apéritif. J'ai des problèmes de foie, alors l'alcool c'est plus pour moi !

- Décrivez-moi la scène.

- Gilles était maintenu au sol par la personne, maintenu fermement. Elle était penchée sur lui, comme si elle voulait l'attaquer au niveau du cou.

- Elle ?

- Oui, la personne.

- C'était un homme ou une femme ?

- Je n'ai pas vu son visage à cause de la capuche. Mais vu la force, je dirais un homme, par contre vu l'aspect général, j'aurais pensé une femme.

- C'est-à-dire ?

- Pas très grand, svelte, une allure fine. Mais j'insiste, je n'ai pas vu son visage, donc je ne peux pas être affirmatif quant au sexe.

- Qu'avez-vous fait par la suite ? Montrez-moi comme si vous agissiez pour de vrai.

L'homme se mit à courir en levant les bras. Il cria « Arrêtez ! », il fit semblant de se baisser pour aider un corps invisible à se relever. Puis il s'avança vers le haut de la ruelle avant de faire demi-tour.

- On est allés voir un peu plus haut, mais c'était trop tard, l'agresseur avait disparu. Ensuite je l'ai raccompagné chez lui. Il m'a dit que ça irait. Il s'est servi un verre de whisky, m'en a proposé, mais j'ai refusé. Le lendemain, j'ai appris que c'était plus grave que ce qu'il laissait croire.

- Bon, très bien. Faut-il que je vous dépose quelque part ?

- Non, ça ira, ma maison se trouve un peu plus loin que le bar.

- Vous êtes chasseur ?

- De temps en temps.

- La battue n'aura pas lieu si j'ai bien compris.

- Vous avez bien compris, mais ça va finir par péter. Y a eu encore une vache qui a été attaquée.

- Attaquée ou qui a disparu ? Vous comprenez bien que ce n'est pas la même chose.

- Disparue, attaquée, ça revient au même. Qui prendrait le risque de faucher une bête marquée ?

- Des revendeurs de viande. Y a eu du trafic pendant un temps. Vous le savez tout comme moi.

- Les types ont été arrêtés et je ne pense pas qu'une seconde équipe se soit déjà reconstituée, surtout dans la région !

- Vous n'avez pas tort. Enfin pour la battue, sachez qu'on sera obligé d'intervenir et qu'une bande de chasseurs armés, ça peut tourner mal. Je vous rappelle que la dernière fois, il y a eu pas mal de blessés, trop à mon goût.

- Au mien aussi, bonne journée.

- Pareil pour vous même.

Mouta grimpa dans son véhicule. Cette histoire de battue la tracassait, elle sentait bien qu'il allait suffire d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres.

Potard niveau 17

Lorsque le vieux Kleber ouvrit les yeux, il les referma immédiatement à cause de la terre. Ensuite l'odeur d'humus arriva jusqu'à sa conscience. Puis la peur. La sensation d'étouffement et d'oppression. Il se débattit, remua dans tous les sens comme un vulgaire ver de terre. A force de pousser à hue et à dia, il créa un puits de lumière. Tout d'abord, à peine perceptible, mais à donner des coups anarchiques, il s'agrandit. Si la panique ne s'était pas emparée du vieux Kleber, en un rien de temps, il aurait pu s'extraire de l'amas de feuilles terreuses qui recouvrait son corps. Il était au bord de l'épuisement, ce qui lui fut salutaire, ainsi il réalisa qu'il pouvait se sortir de ce piège mental. Il se redressa, écarta tous les branchages qui recouvraient ses vêtements.

Une fois ses esprits recouverts, il regarda sa montre. Huit heures. Donc du matin conclut-il en voyant le soleil affleurant au-dessus de la vallée de la Dent. Il soupira en découvrant son fusil un peu plus loin, abandonné à même le sol. Je vais devoir le nettoyer, pensa-t-il. Il le secoua et le frotta pour faire tomber le plus gros des saletés. Ensuite il s'intéressa au lieu. Où pouvait-il bien se trouver ? Il fit quelques pas. Il s'agissait de la forêt précédant les alpages. Il tenta de repérer un élément qu'il connaissait. Après avoir parcouru une bonne centaine de mètres, il découvrit un petit sentier qu'il suivit. A vue de nez, je dois être du côté de la pâture Vesnard. Il décida donc de continuer. S'il avait raison, le chemin devrait bientôt descendre vers la ferme. Tout à coup, il s'arrêta. Une autre question lui vint à l'esprit : Que faisait-il ici et à cette heure ? Il fit appel à sa mémoire et aux derniers souvenirs. « La battue » s'écria-t-il. Bah merde alors. L'heure, voilà ce qui avait amené cette conclusion. Il comprit qu'il avait passé l'après-midi d'hier et toute la nuit, enterré comme un malpropre. Le loup blanc. Puis il comprit que cette remarque n'avait aucun sens, puisqu'il l'avait abattu. Que s'était-il donc passé ? Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il aperçut la grange du Vesnard. Justement, le fermier était devant à rentrer du fourrage. Il accéléra la cadence.

Quelques minutes plus tard il arrivait à hauteur de l'homme. Ce dernier l'avait repéré et avait cessé toute activité, appuyé sur sa fourche, il attendait.

- Salut, tu me reconnais ?
- Tu es ce crétin de Kleber. A première vue, t'as l'air aussi con que ton père !
- Ecoute, j'ai besoin d'un service. Tu ne vas pas le croire.
- On va le savoir tout de suite.

Le vieux Kleber raconta ses mésaventures. Il se targua d'avoir abattu un loup pensant ainsi se mettre dans la poche le fermier.

- Ton loup, je m'en fous ! C'est pas lui qui bouffé mes bêtes. A mon avis t'as encore trop picolé, puis t'as tombé dans un tas de feuilles.

- La bouteille, je l'ai pas ouverte, Luknivac a tout foutu par terre.
- Bon, je veux bien te redescendre, mais j'ai que le tracteur. Tu veux manger un morceau avant ?

- Je dirais pas non pour un morceau de tome... et un verre de ce que t'as.
- De la prune, ça ira.

Le fermier revint avec deux verres de cantine, un quignon de pain et un quart de tome. Ils s'installèrent sur un tronc.

- Je ne sais pas comment te remercier, sans toi j'en avais pour trois heures à descendre.
- La pâture de ton vieux, elle te sert à rien !
- Non... je la louais, mais j'ai plus de loueur.
- Hé ben maintenant tu sais comment me remercier.
- Top-là !

Le voyage en tracteur ne permettait guère les échanges, il s'agissait d'un vieux Fergusson qui crachait une fumaga digne des locomotives de l'ancien temps. Ils arrivèrent sur la place du village. Kleber avait dans l'idée d'offrir un verre à son nouvel ami le père Vesnard.

- Bah te v'là, où t'étais donc gueula Luknivac.

- C'est vrai, on t'a cherché dans tout le bois, on a cru que t'étais mort. Les gendarmes continuent leur patrouille.

- Y roupillait dans un fourré, intervint Vesnard.

- C'est pas vrai, j'ai été attaqué par je ne sais quoi.

- Pour quelqu'un qu'a été attaqué, tu te portes pas trop mal !

- On a dû m'assommer par derrière.

- Avec un litron, ironisa Vesnard.

- J'ai pas bu une goutte, demandez à Luknivac !

Ce dernier confirma d'un signe de tête.

- Faut que tu passes à la gendarmerie pour les prévenir.

- On boit d'abord un canon, le gendarme, ça a besoin d'un peu d'exercice, sinon il s'empâte !

Olivier se cala dans son fauteuil, prit une cigarette dans son tiroir. Il la plaça entre ses lèvres, mais ne l'alluma pas. Il relisait ce qu'il venait de taper. Il était à peu près satisfait. Une chose le tracassait. Les personnages n'étaient-ils pas trop proches de la réalité. Pour le moment il refusait de nommer les gendarmes, mais un nom lui trottait dans la tête depuis un moment. Mouta. Il ne manquait plus que celui de sa femme pour tourner à l'autobiographie. Il se rappela soudain que les enfants étaient là, qu'il devait faire un effort vestimentaire et donner un coup de main pour mettre la table. Et le bois, il avait oublié. Il prit le panier près de la cheminée, ressortit aussi vite qu'il était entré. Autre constat, il faisait un froid vif. Le vent se glissait entre les pins pour déverser un air cinglant descendu du glacier. Enfin, ce qu'il en restait.

- Tu veux un coup de main ?

Il sursauta.

- Je t'ai fait peur, désolée...

- Je ne t'avais pas entendue arriver. Comment vas-tu, bien dormi ?

- Pas trop mal.

- C'est à cause du petit ?

- Entre autre, et de mon frère qui a foutu sa musique trop fort.

- Prends plutôt ce bois-là, il est plus sec.

Ils revinrent tous les deux dans la maison, le petit jouait sagement aux Lego pendant que le mari de sa fille lisait le Dauphiné Libéré.

- Anthony dort encore, dit-il sans lever les yeux de son journal.

Potard niveau 18

Chiara ne saisissait toujours pas ce qui avait bien pu se passer. Elle cherchait à comprendre. Avait-elle agi de manière malheureuse ? Accepter de goûter à ce que lui proposait Laetitia avait sans aucun doute possible provoqué cette réaction inattendue et disproportionnée. Devait-elle lui rendre visite pour s'excuser ? Parler avec elle de ce qui leur était arrivé ?

Elle roulait sur la voie rapide à la sortie de Moutiers. La circulation était dense, comme tous les vendredis. Ceux qui partaient en week-end dans les stations de skis, croisaient ceux qui quittaient leur lieu de travail. Bien souvent, c'étaient les mêmes hors périodes scolaires. Heureusement la neige n'était pas de la partie, elle se contentait de tomber à plus de 1500 mètres. Un temps pluvieux avait sévi toute la semaine, le soleil tentait vainement de prendre le dessus.

Trop préoccupée par son amie, elle évita de justesse la voiture devant elle. Freinage soudain à cause d'un ralentissement. Derrière elle, un énervé se vengeait sur son volant tout en klaxonnant. Son téléphone vibra. Elle avait oublié de le connecter à la voiture, ce qu'elle regretta instantanément. Qui pouvait bien essayer de la joindre ? La réponse qui lui vint, fut Laetitia. Tout en conduisant, elle tenta de se tourner pour attraper l'appareil sur la banquette arrière. La deuxième sonnerie augmenta son désir de s'emparer de la maudite machine.

Nouveau coup de frein, heureusement elle réagit à temps. Nouvel appel. Cette fois, elle se devait de réussir. Après avoir défait sa ceinture de sécurité, d'un coup, elle pivota sur elle-même. Du bout des doigts, elle fit glisser l'appareil jusqu'à elle. Le coup d'avertisseur provoqua un accès de terreur. Elle revint sur la route pour découvrir une ribambelle de feu arrière rouge. Elle écrasa la pédale de frein, la voiture dérapa. Elle redressa pour éviter la barrière de sécurité. Quand le véhicule s'immobilisa, elle poussa un ouf de soulagement. Les coups de klaxon disparaissaient dans la brume. Elle n'était pas très loin de l'accès menant à une aire de repos, voilà ce qui l'avait sauvée. Toute tremblante, elle redémarra l'Audi, en roulant au pas, et remonta l'accès pour se garer sur la première place disponible. Elle sortit se dégourdir un peu les jambes, elle poussa même jusqu'aux toilettes, elle fit couler un peu d'eau dans ses mains et rafraîchit son visage.

L'air était vif, ça lui fit le plus grand bien. Elle observa un petit piaf qui picorait autour du banc les restes d'un repas. Elle repensa aux appels. Laetitia, dit-elle à haute voix.

- Pardon ?

Elle se tourna pour découvrir un type qu'on aurait cru tout droit sorti de prison. La tête rasée, des tatouages sur le visage et les manches de son sweater relevées jusqu'aux coudes. Le jean était crasseux, couvert de tâches d'huile. Pour compléter la panoplie du parfait baroudeur, il chaussait des santiags noires décorées de motifs argentés. Chiara était sur le point de s'enfuir.

- N'ayez pas peur ma petite dame, je voulais juste vous prévenir que la porte de votre voiture est restée grande ouverte. Ça pourrait tenter du monde, sac à main en vue, portable et clés sur le contact, vous aimez le risque !

- Merci, l'espace d'un instant j'ai pensé que vous étiez mal intentionné.

- Premièrement, si je l'étais, je me serais servi dans votre belle Audi, deuxièmement, mon trip à moi, c'est plutôt la morue rondouillarde, de celle qu'on pêche dans les camionnettes au bord de la route. Personnellement, la greluce dans votre genre, j'suis pas fane.

- Excusez-moi, c'est parce que je viens d'éviter un accident grave.

- Si vous avez besoin de quoi que ce soit, mon camion, c'est le rouge tout au bout de l'allée.

Ils se saluèrent, Chiara regagna son véhicule au moment où deux types à motos se garaient près de son Audi avec l'intention de faire le ménage. Elle se mit à courir, arrivée sur le

premier qui avait ouvert la porte arrière, elle lui asséna un violent coup de poing sur le dos. La tête vint percuter les montants en acier. Malgré la présence du casque, il s'effondra sur le bitume. Elle se retourna pour filer un grand coup de pied dans la moto qui bascula sur le côté avec le type qui était resté dessus. Elle se jeta sur le motard, l'attaqua à hauteur de la clavicule et s'acharna sur lui jusqu'à ce qu'il soit couvert de sang.

Le conducteur du camion, alerté par le bruit de la moto tombée sur le sol, se lança dans la direction de Chiara. Il avait dans l'idée de lui porter secours, mais en arrivant, il comprit que ceux qui avaient besoin de son aide étaient sur le sol. Il dut attraper Chiara par la taille pour tenter de la raisonner car elle n'entendait pas ses cris. Elle continuait à s'acharner sur le motard, elle avait réussi à lui arracher son casque. L'autre qui avait repris connaissance s'était enfui en courant, sans demander son reste. Plusieurs tentatives furent nécessaires pour calmer la jeune femme. Le motard dut son salut à l'intervention du camionneur qui finit par tempérer Chiara. Lorsqu'elle se releva, son visage était couvert de sang, celui de son adversaire. Le pauvre homme abandonna sa moto, puis déguerpit.

- Rappelez-moi de ne jamais vous importuner !

Il attrapa une boîte de mouchoirs qui traînait sur le sol de la voiture.

- Tenez, essuyez-vous puis allez vous passer un coup d'eau sur la figure. Et fermez votre bagnole, deux estropiés suffisent.

- Vous croyez qu'ils vont porter plainte ?

- Oui, ils vont aller à la gendarmerie pour expliquer qu'au cours d'un vol de voiture, une jeune femme les a dérouillés.

Chiara sourit tout en attrapant les clefs. Elle ferma l'Audi et se dirigea pour la deuxième fois vers les toilettes.

- Si ça vous tente, avec l'espagnol du semi, on fait un barbecue, quand y en a pour deux, y en a pour trois. Vous aimez la viande je suppose ?

- Bleue.

- C'est marrant, j'aurais misé cent euros sur la réponse !

Potard niveau 19

L'homme était jeune, une musculature saillante. Immédiatement on devinait qu'il avait l'habitude des efforts intenses et prolongés. Il filait bon train sur le sentier de randonnée. Un petit sac sur les épaules, un tuyau qui en ressortait pour l'alimenter en eau. Il avait deux heures de courses dans les jambes et ne ressentait aucune fatigue. Pour lui ce n'était qu'un préambule. Lorsqu'il attaqua la montée, il se prépara mentalement à un long effort. Il avait repéré cette dénivellation conséquente qui menait au pied de la Dent. Il avait prévu de contourner ce pic pour redescendre sur l'autre vallée. Un bus faisait la navette jusqu'à Champagny, ainsi il pourrait retrouver son véhicule. L'entraînement pour le trail des alpages qui avait lieu au printemps nécessitait une longue préparation. Préparation qu'il réalisait en compagnie de sa jeune épouse. Pour la première fois, elle avait décliné l'invitation pour cause de rhume. Elle toussait à longueur de journée et consommait une quantité de mouchoirs incroyables qui finissaient entassés au bout du canapé. Il n'avait pas eu besoin d'insister, la vision d'apocalypse se suffisait à elle-même.

Lorsqu'il entra dans le petit bois terminant le passage en forêt, il tourna la tête sur la droite. Une présence furtive se déplaçait entre les branchages. Il mit cette impression sur le compte de son imagination. A l'orée du bois, cette fois, il n'y eut plus de doute, un animal de grande taille se faufilait à bonne distance entre les troncs. Ce n'était pas sa première rencontre avec une bête au cours de ses nombreuses préparations. Une fois, il avait vu débouler une meute de sangliers qu'il l'aurait tout bonnement ôté du chemin s'il ne s'était arrêté juste à temps. Un ami à lui avait été attaqué par un ours. Voilà ce qui le préoccupait. Un ours correspondait à la taille de ce qu'il avait aperçu. Il s'était pourtant renseigné, des ours, il n'y en avait plus depuis la fin du 19^{ième} siècle. Dans le bureau des guides, il avait vu un vieux cliché où deux hommes posaient le pied sur le dernier ours abattu. Ils tenaient chacun leur fusil, la crosse reposant sur le sol. Ils étaient fiers et sérieux. Seule leur tenue de chasseur, avec chapeau à plume, les rendait risibles dans leur prétention.

Il était bien content d'avoir quitté les abords de la forêt. Il courait maintenant sur un sentier qui serpentait au milieu d'une vaste prairie. Le chemin suivait un cours d'eau qui se perdait dans l'herbe. Plus loin se trouvait le gué qui permettait de s'éloigner de la rivière pour gagner en altitude. Un bloc de roche atterri là on ne sait comment protégeait le passage en étirant le cours d'eau. Une ribambelle de pierres permettait de rester à sec jusqu'à l'autre rive. L'homme ne voulant pas perdre le rythme enchaîna les petits sauts dans la foulée.

Son pied ripa, il fut projeté en avant. Une fois au sol, il ressentit une violente douleur dans le dos. La sueur coulait abondamment. Ce fut sa première pensée. Mais ça coulait trop vite pour être de la sueur. Le temps pour résoudre cette énigme lui était compté. Lorsque la bête se jeta sur lui pour l'attaquer à hauteur de la clavicule, il ne pensait plus. Ses gestes désordonnés tentaient vainement de le débarrasser de son agresseur. La lutte ne dura qu'une minute ou deux. Pour le randonneur, elle parut une éternité, une éternité pour défendre son existence. Le sang se mélangea à l'eau claire de la rivière. Le silence retomba, accompagné du sifflement de la marmotte. Un petit rongeur tenta une sortie. L'épervier chassait un peu plus loin, le mulot dut sa survie à un autre petit animal qui lui allait mourir.

Mouta quitta son bureau pour se rendre dans celui du commandant. Profitant d'une période d'accalmie, elle vint lui présenter le tableau de service.

- Il est dix-neuf heures, je me sauve.
- Qui est de garde cette nuit ?
- Lucie prendra le portable, a priori on devrait être tranquille. Le mardi, on n'aura pas les saouards habituels et les accidents qui vont avec. Les chasseurs se sont calmés et les écolos ont d'autres chats à fouetter.
- Bon, on fait comme ça. Vous vouliez me voir ?

- Je voulais vous présenter les rotations du personnel pour le mois prochain.
- Vous avez fait au mieux ?
- Oui, comme d'habitude.
- Eh bien donnez-moi ça que je le signe et puis hop, chacun chez soi.

Mouta quitta la brigade le sourire aux lèvres repensant au « chacun chez soi ». Elle savait que le commandant avait rendez-vous avec la maire. Le prétexte était un point sécurité, mais il n'en était rien, elle en avait la certitude. Au moment de fermer à clef, le téléphone se mit à résonner faiblement. Elle hésita, attendit un peu pour voir si Lucie prenait la communication. Elle ne devait pas être encore arrivée. Mouta poussa la porte vitrée, attrapa le combiné de l'accueil.

- Allô ?

« Je suis bien à la brigade de gendarmerie de la Vanoise ? »

Cette entrée en matière ne pouvait venir que d'une étrangère à la région.

- On peut dire ça, que voulez-vous ?

« Mon mari ne répond plus et... »

- Votre nom et un numéro de téléphone sur lequel on peut vous joindre s'il vous plaît.

« Michelle Loretan... »

- Vous êtes de la famille du célèbre alpiniste ?

« A priori non. Le numéro c'est 01 12 35 64 89, l'adresse c'est 20 rue Frédéric Mistral, Avignon. »

Parfait, je vous écoute.

« Donc mon mari devait m'appeler après son entraînement sur le sentier de la Dent. Je crois que c'est le nom qu'on lui donne. »

- En effet.

« Je n'ai pas de nouvelles. »

- Un problème de portable ou bien... Que faisait-il sur ce sentier ?

« Une préparation pour le trail. »

- Le trail des alpages je suppose. Il était seul ?

« Je devais l'accompagner, mais je ne suis pas en grande forme, un rhume carabiné. »

Mouta comprit que la voix étrange qu'elle entendait ne venait pas d'un problème technique.

- Où devait-il se rendre ?

« Il devait rejoindre l'autre vallée, prendre le bus et récupérer sa voiture dans le village. »

La jeune femme fit une description du véhicule et donna le numéro de la plaque.

- Je vais passer par là et vérifier la présence ou non de la voiture et je vous rappelle.

Mouta quitta cette fois la brigade pour de bon. Elle passa effectivement par la place centrale. La voiture n'y était plus. Par acquis de conscience elle entra dans le bar. Hugo le patron était installé au comptoir avec son journal.

- C'est rare qu'on vous voie ici. Je vous sers quelque chose.

Mouta hésita, puis se décida pour un café.

- Est-ce que vous avez eu la visite d'un randonneur ?

- Oui, tôt ce matin. Il voulait savoir où était le départ du sentier de la Dent.

- Vous avez vu sa voiture.

- Elle était garée juste devant. Je lui ai même demandé de la déplacer à cause de la livraison.

- Il l'a mise où ?

- Trottoir d'en face.

- Elle n'y est plus !

- Bah c'est possible, je passe pas mes journées à surveiller les bagnoles. Y a un souci ?

- Je pense que non. Merci pour les infos.

- A votre service.

En quittant le café, Mouta fit un dernier tour dans le village. Pas plus de voiture. D'une certaine façon, elle était rassurée, ça voulait dire que le type en question l'avait récupérée et qu'il était sur le chemin du retour. Pourtant, elle n'aimait pas cette histoire. La fille qu'elle avait eue au téléphone semblait trop inquiète, quelque chose d'inhabituel suscitait chez elle une peur communicative. Elle décida qu'elle enverrait Marthe et Matéo jeter un œil sur le sentier. En chemin, elle rappela la jeune femme, tenta de la rassurer en expliquant que si la voiture n'était plus là, c'était qu'il ne devrait plus tarder. La jeune femme écouta, fit une réponse qui allait dans le sens du propos de Mouta, mais cette dernière sentait bien que la jeune femme n'y croyait pas vraiment. Et elle non plus.

Potard avec Delay à 1

Olivier était face à son clavier. Les idées ne venaient pas car il devait se dévoiler. Pour le moment toutes les pistes étaient possibles. Mais là, il fallait s'engager. Sa femme avait pressenti cette hésitation, car il n'était pas à prendre avec des pincettes. Il l'avait écoutée d'un derrière distrait, comme elle aimait à dire. Ne répondant que par oui ou non ou bien, tu crois ? Et encore, lorsqu'il avait daigné l'écouter. Sinon, elle parlait dans le vide.

Il but une gorgée de thé allongé avec du miel et une nuance de rhum. Une préparation de Katarina pour lutter contre le rhume. Quelle idée aussi d'avoir suivi sa sœur pour une partie de chasse. Il n'aimait pas la chasse. En réalité, ce qu'il n'aimait pas c'était d'être moins bon que sa cadette. Il avait toujours excellé dans tous les domaines et voilà qu'Amandine prenait sa revanche, et pas seulement au cours des parties de chasse. En même temps il lui devait l'idée de son chapitre. Elle lui avait parlé du randonneur qui avait disparu et sa voiture aussi. Elle avait enchaîné par « et ton roman ça avance ? » Il avait répondu que oui, mais qu'à chaque fois c'était une lutte à mort pour trouver le prochain chapitre. Il en était à une bonne quarantaine de pages. « Une lutte avec qui ? » avait-elle demandé. Avec qui, il aurait bien aimé le savoir. Avec les personnages qui ne se laissaient pas mener par le bout du nez. Une lutte avec lui-même, celui qui expliquait qu'il était bon à rien et que personne ne s'intéresserait à une histoire pareille. Avec son père, qui lui avait expliqué que romancier ce n'était pas un métier et qu'heureusement qu'il avait une femme qui gagnait bien sa vie. Cette dernière bataille était de loin la plus difficile à mener. A chaque fois qu'il prenait place devant son écran d'ordi, ce qu'il voyait en premier, c'était le sourire narquois de son père.

Bref, il était revenu épuisé par cette partie chasse. Sa sœur avait cartonné comme d'habitude et lui, lui avait blessé un lièvre qui avait trouvé le moyen de foutre le camp avec une poignée de plomb dans le cul. Dès qu'il était rentré, il s'était senti fiévreux. Sa sœur était restée manger. Et lui, tout ce qu'il avait attrapé, c'était une bonne crève. Amandine et Katarina avaient voulu faire une partie de scrabble, il avait été la risée de la soirée. Même au scrabble, Amandine avait gagné en efficacité.

Une idée lui vint, au lieu de prendre le point de vue du randonneur, il décida de se placer du côté de la bête. Il continuait à utiliser ce terme et ainsi éviter de trancher.

La bête savait par instinct qu'elle aurait une proie à pister. L'odeur forte de transpiration trahissait le sportif en chaque lieu. C'était presque trop facile. Le pauvre garçon...

Olivier hésita, garçon versus fille. S'il voulait rester dans le roman imaginé, une fille serait plus adaptée. Il appuya six fois sur retour chariot, élimina garçon et remplaça par jeune fille.

La pauvre jeune fille avait eu une première indication de sa présence. La bête s'était laissé repérer pour ajouter de la frayeur à l'inquiétude. Elle traversa le bosquet, passa derrière la fille et la pista de loin, hors de sa vue. La fille avait de la puissance dans les jambes, elle n'en était pas à sa première randonnée. Elle alternait entre pas rapides et petites foulées. Elle visait un rythme bien précis. La bête se rapprocha un peu, elle choisit son attaque au moment du passage à gué. L'endroit obligerait la fille à ralentir. Elle n'en fit rien, au contraire, elle enchaîna les petits pas pour sauter de pierre en pierre. Elle ressemblait à une ballerine effectuant de jolis pas chassés façon danse classique. Mais ça, la bête n'en n'avait pas la moindre idée. Sa seule préoccupation était le désir qui pointait en elle, l'envie. Déchiqueter et se repaître de la chair douce et parfumée de la demoiselle. Elle dévala la pente pour débouler au sortir de la passe rocheuse. Elle avait mal anticipé l'arrivée de sa proie, celle-ci était légèrement en décalé. La raison était simple, elle avait ripé sur la dernière pierre et elle avait fini dans l'eau. Chaussures trempées. La bête dut faire une rapide volte-face. La jeune

filles apeurées, repartit en sens inverse, retraversa le gué et fila en direction du bois. Elle espérait s'y fondre et échapper à la bête féroce. Mais cette dernière avait prévu la réaction de la demoiselle et lui coupa la route. A partir de là, c'en était fini pour elle. La randonneuse tenta une esquivé. Cela plaisait à la bête. La peur de sa proie, ses tentatives vaines pour échapper à son emprise ajoutaient au plaisir de la traque.

Lorsqu'elle se jeta sur sa proie, se fut avec délectation. La chasse avait tenu ses promesses. Un coup de patte dans le dos avait projeté la jeune fille sur le sol. Le sang imprégnait déjà le tissu de son sweater. La bête plaqua sa patte sur le corps de la jeune femme. Un instant elle contempla sa proie, puis ne pouvant plus se contenir elle se jeta sur le visage qu'elle croqua avidement avant de déchiqueter le cou et de se délecter du sang de sa victime.

- Alors, ça boum l'écrivain !
 - T'es encore là, je croyais que tu devais repartir tôt dans la matinée.
 - La réunion du groupe avec les actionnaires a été annulée. Tu ne vas pas le croire.
 - Dis toujours.
 - Le randonneur qui a disparu, eh bien c'est l'un des actionnaires. Un informaticien de premier ordre.
 - Quel intérêt d'être informaticien pour faire du placement ?
 - Il joue en bourse et maintenant mon vieux, ce sont les algorithmes qui font la loi, faudrait te tenir un peu à la page !
- Olivier se retint de faire une remarque à sa sœur. Une remarque qui lui serait revenue sous forme d'ironie.
- Tu pars quand ?
 - On dirait que tu es pressé de te débarrasser de moi ! Katarina a insisté pour que je reste. Pour une fois qu'elle a autre chose qu'un mur pour lui répondre, elle veut en profiter.
 - Dis-lui que j'arrive dans une minute.
 - Le temps de t'en griller une petite ! Oui je sais, ta femme vient de me dire que tu t'étais remis à la clope. Les nodules sur les poumons ne t'ont pas suffi visiblement. T'es pressé de remettre ça. Drogué !
 - Tu peux parler !
- Sa sœur avait été accro à la coke pendant un temps, mais contrairement à lui, elle en avait fait le deuil pour de bon !

Potard avec Delay à 2

Mouta venait d'ouvrir la brigade. Elle n'avait pas encore pris son café du matin que le téléphone sonna. Zut, pensa-t-elle. Après un moment d'hésitation, elle se dit qu'elle allait lancer son café et si le téléphone n'avait pas cessé, elle récupérerait la communication. Un allongé ferait l'affaire. Elle fit la sélection, enfonça le bouton et attendit. Le téléphone persistait, elle fila dans son bureau, attrapa le téléphone portable et revint à la machine.

- Allô !

« Michelle Loretan, on s'est parlé hier. »

Voilà ce qu'elle n'aimait pas, les mauvaises nouvelles matinales. La plupart du temps, il s'agissait d'affaires compliquées qui allaient mobiliser une énergie considérable. Celle-ci était bien partie pour.

- Je me souviens.

« Je suis désolée d'insister, mais je n'ai toujours pas de nouvelles et Max n'est pas du genre à manquer un rendez-vous ! »

- Que voulez-vous dire ?

« Il travaille pour un groupe d'actionnaire lyonnais et il devait présenter un projet d'analyse financière. Il n'y était pas. De plus, même avec moi, jamais il n'aurait prévu de changer d'idée sans m'en parler avant ! »

- Je prends cette affaire au sérieux. Dès que possible je lance une recherche sur les véhicules accidentés dans la région et je fais les entrées en hospitalisation. Pour compléter, j'ai dépêché deux collègues sur les lieux. Ils ne devraient pas tarder à partir.

« Je vous remercie et excusez-moi encore d'avoir insisté lourdement. »

- Je vous tiens au courant dès que j'ai des informations.

C'était le genre de personnes que redoutaient Mouta. Les discrets et calmes mais qui ont une certitude, celle qui dit : Il est arrivé quelque chose de grave. Ce sont les pires. Par contre, les énervés, les moi j'suis certain que, tous ceux-là ne sont que des moulins à parole. En général, le problème se règle tout seul. Les imbéciles étaient une catégorie à part dans laquelle Mouta rangeait tous ces casse-pieds.

Le commandant entra, suivi de Lucie. Dans son dos elle faisait des clins d'œil appuyés. Elle souriait en mimant l'acte sexuel. Ce qui fit que lorsque le commandant se retourna, elle finit son mouvement en une sorte de vrillement pointant le doigt en l'air.

- Qu'est-ce qui vous arrive, il y a un souci ?

- La météo...

- Quoi la météo ?

- Elle annonce du beau temps.

Le commandant la dévisagea en se demandant quelle mouche l'avait piquée. Il se dit qu'il en toucherait à un mot à Mouta, histoire de s'assurer que la secrétaire était saine d'esprit.

Matéo et Marthe étaient en route pour le sentier de la Dent. Marthe conduisait, ce que Matéo n'appréciait pas. Le volant, c'était une histoire d'homme. Il reconnaissait volontiers qu'elle négociait les virages avec une certaine finesse, mais lui, il avait la conduite virile. Il attaquait les courbes à fond, et freinait en sortie de virage quitte à laisser partir en dérapage.

- On y va pourquoi déjà, hurla Matéo afin de couvrir le bruit du moteur.

- Je n'ai pas très bien compris, un type aurait disparu sur le sentier, on vérifie.

- C'était quand ?

- Hier dans l'après-midi.

- Avec un peu de chance personne n'est monté, les bergers sont restés à la bergerie à cause d'une brebis qui risquait de mettre bas.

Matéo se tut le temps que Marthe cesse de faire ronfler l'embrayage et sorte de la pente à bonne allure.

- Bien négocié, reconnu Matéo admiratif. Pour ce qui est des chasseurs, ils ne sont pas encore partis. Si seulement ils chassent.

- Pour quelle raison tu dis ça ?

- Ils organisent encore une réunion, mais cette fois dans un des chalets. Hugo n'a pas su dire lequel.

- Toujours avec l'histoire du loup qui aurait fait disparaître une vache. Ils ont de la suite dans les idées. Même l'éleveur n'y croit pas !

- Tu les connais, un prétexte suffit pour qu'ils aillent faire un carnage dans la forêt ! Gare-toi là !

Marthe parqua la voiture sur le bas-côté, elle comprit l'idée qui trottait dans la tête de son coéquipier. Ils se rendirent sur le terre-plein en gravillon aménagé pour les randonneurs.

- Ça va être coton de retrouver des traces fraîches, intervint Marthe.

- Pas tant que ça, le cantonnier est monté avant-hier après-midi pour remettre du gravillon et il a ratissé pour que ce soit bien propre.

- Quel coup de chance !

- Tiens, là il y a des traces de pneus !

- Ce sont celles du 4x4 de Fred.

- Tu connais tous les dessins de pneu du pays ?

- Non, mais celles-ci oui, il m'a suffisamment cassé les pieds avec ses pneus américains ! Par contre celles-ci sont récentes, marche avant, marche arrière, expliqua Marthe en désignant les traces validant le trajet du véhicule.

- Donc il est bien reparti après sa promenade !

- Ce n'était pas une promenade, le type a couru jusqu'à l'autre vallée puis il a pris le car pour revenir au village.

- Balèze le gars, mais ça ne change pas grand-chose !

- Sauf que j'ai appelé la compagnie des cars, j'ai eu le chauffeur qui fait le trajet, et personne n'est descendu à Champagny, excepté la mémé qui va rendre visite à sa sœur tous les mardis.

- Merde !

- Comme tu dis, on va aller voir un peu plus haut.

Ils remontèrent le sentier jusqu'au sortir de la forêt, ils passèrent le bosquet, les yeux rivés sur le sol. De temps en temps, l'un ou l'autre désignait des traces de pas laissées dans les parties meubles.

- Il y a eu lutte ici, dit soudainement Matéo lorsqu'il fut à hauteur du passage à gué.

- Du sang, là et là !

- Par ici aussi, beaucoup de sang. Elle avait raison Mouta, elle est incroyable, à croire qu'elle a un sixième sens. Lorsqu'elle a appelé hier, je lui ai dit que ça ne servait à rien de monter là-haut puisque le type avait récupéré sa voiture.

- Ça vient d'elle l'idée d'appeler la compagnie des cars ?

- Non, ça c'est mon idée.

Marthe resta songeuse un moment.

- A quoi tu penses ?

- Aux chasseurs, va y avoir du charivari quand ça va se savoir ! Fais un prélèvement et puis on redescend.

- On ne va pas plus loin ?

- Vu la quantité de sang et la disparition de la voiture et du corps, je pense qu'on ne trouvera rien. Mais tu as raison. Pendant que tu fais les échantillons, je vais voir plus haut. De toute façon la vue est dégagée, si le type est là, je le verrai !

Potard avec Delay à 3

Laetitia ne comprenait pas sa propre réaction. Chiara la mettait mal à l'aise, elle provoquait à la fois une envie d'être en sa compagnie, mais aussi une forme de rejet. La proximité révélait un désir incontrôlable sur lequel elle n'arrivait pas à mettre de nom. Était-elle attirée par cette fille ? La réponse semblait évidente. Elle se dirigea vers le buffet, prit le rhum et s'en servit un grand verre. Elle s'effondra dans le canapé. Une fois le verre englouti, elle se décida pour une bonne douche. Ses cheveux empestaient et collaient sur son front. Elle ôta tous ses vêtements trop sales pour être récupérables. Elle les abandonnerait plus tard dans la chaufferie, après les avoir plongés dans une bassine d'eau de javel. Elle gagna la salle de bain. L'eau était très chaude, comme elle aimait. Elle enduisit son corps de savon de Marseille, frotta fortement pour éliminer toutes traces de saleté, elle utilisa la brosse pour figoler. Elle entendit la sonnette. Qui pouvait bien lui rendre visite à cette heure ? Chiara fut la première réponse qui lui vint à l'esprit. Elle n'avait nullement l'intention d'ouvrir, mais la sonnerie persista doublée de coups sur la porte. Elle enfila un peignoir tout en bougonnant qu'elle n'aimait pas être dérangée.

- Tu fais chier, j'étais sous la d...

Mais elle ne finit pas sa phrase.

- Mouta Kidjo de la brigade de gendarmerie, je peux vous parler. J'ai compris que je tombais mal, mais c'est important.

- Je pensais qu'il s'agissait d'une amie.

Mouta se garda de faire remarquer qu'elle avait une façon étrange d'accueillir les amis.

- Que puis-je pour vous ? questionna Laetitia au bout d'un moment.

- Un habitant du village vous a aperçu sur le sentier de la Dent. Est-ce exact ?

- Quel jour et à quelle heure ?

- Avant-hier en fin d'après-midi.

- C'est possible, j'aime bien me dégourdir les jambes après le bureau. Assise devant un ordi toute la journée ça fait mal aux fesses.

- Vous êtes la nouvelle secrétaire du groupe médical ?

- Bah, oui, je pensais que vous le saviez.

- En effet, je le savais. Est-ce que vous n'auriez pas croisé un randonneur, plus exactement un type qui s'entraîne pour le trail des alpages ?

- Non, je ne me souviens pas.

- Vous allez jusqu'où pour vous dégourdir les jambes comme vous dites ?

- Jusqu'à l'ancien lavoir puis je rentre chez moi.

- Vous faites du jardinage ? dit Mouta tout en désignant le panier en plastique.

- Non... mais par contre je déblaye le grenier et la cave.

- La boue ?

- Vous êtes ici pour que je vous renseigne sur le randonneur, ou bien vous enquêtez sur moi ?

- A titre de témoin et vous n'êtes pas tenue de répondre, rien ne vous y oblige.

- La boue, dans le sous-sol. C'est à cause de l'inondation quand il pleut trop. Il faut que je refasse l'évacuation, mais pour le moment je n'ai pas les moyens. Alors j'écope ! Nous avons fini, parce que j'aimerais retourner sous la douche.

Mouta constata que la jeune fille était nue sous son peignoir, elle s'excusa pour le dérangement et rentra chez elle s'occuper de son chat. Laetitia referma la porte, retourna dans la salle de bain, elle laissa tomber son peignoir et opta pour un bain. Elle laissa couler de l'eau encore plus chaude pour augmenter la température. Elle n'aimait pas cette visite. L'eau la détendit jusqu'à ce que la sonnette résonne à nouveau. « Elle me court sur le haricot la gendarmette ! »

- Oui, hurla-t-elle, on vient.

Elle ouvrit la porte et avec toute la mauvaise humeur dont elle était capable elle ajouta « Vous avez oublié quelque chose ! »

- Non, je ne crois pas, répondit Chiara qui s'attendait à toute sorte d'accueil excepté celui-ci. Je peux passer une autre fois... ou pas du tout...

Laetitia relâcha son peignoir qui s'entrouvrit légèrement, suffisamment pour laisser deviner son corps nu.

- Je croyais qu'il s'agissait de cette Mouta machin truc qui revenait.

- Que voulait-elle ?

- Savoir si j'avais croisé un type qui faisait du trail. Et la réponse est non. Entre.

Chiara hésita, elle sentait une certaine mauvaise humeur.

- Entre je te dis... installe-toi sur le fauteuil.

Laetitia s'étala sur le canapé.

- Excuse, j'étais dans mon bain.

- Je peux revenir un autre jour.

- Je suppose que tu veux qu'on parle de l'autre fois. Je ne sais pas quoi te dire, je me suis sentie mal à l'aise.

- Ai-je fait quelque chose de mal ?

- Non, c'est ça le pire. Si seulement je pouvais t'en vouloir pour une bonne raison. Monte avec moi, je vais m'habiller.

- C'est très salissant le travail de secrétaire, plaisanta Chiara en désignant le panier.

- Décidément, toi et la gendarmette vous avez les mêmes obsessions. Vous devriez vous mettre à la colle. Ma chambre est au fond. Tu gardes tes remarques pour toi, c'était ma chambre de gamine et je n'ai jamais pris le temps de modifier quoi que ce soit.

- Je garderai mes remarques dans ma tête. Le panier, je disais ça pour plaisanter.

- Bah c'est raté...

Une fois dans la chambre, Laetitia ôta son peignoir puis elle fouilla dans les tiroirs de la commode. Elle sortit une culotte et le soutien-gorge assorti. Puis elle ouvrit la grande armoire et se choisit une robe bleue à fleurs blanches. C'est à ce moment qu'elle découvrit le visage empourpré de Chiara.

- T'es gênée ?

- Je ne suis pas aussi à l'aise que toi. Et je n'ai pas non plus un aussi joli corps.

- Tu n'es pas mal non plus quand tu t'apprêtes un peu. On dirait que tu fais exprès de choisir des frusques moches. Tiens, enfile ça, on doit faire à peu près la même taille et tu es moins grasse que moi.

Chiara hésita, puis elle se décida à passer le jean façon grunge et le tee-shirt moulant. Elle sentit son visage s'enflammer sous le regard inquisiteur de Laetitia, toujours nue comme un ver.

- Bah voilà, maintenant t'es mettable. Je suis certaine qu'à ton boulot tu vas faire des ravages.

- Habille-toi s'il te plaît.

- Tu me trouves comment alors, fit-elle en minaudant. Oh ça va, si on peut même plus plaisanter. Tu n'as jamais partagé des vestiaires quand tu faisais du sport au lycée ?

- Non, je me changeais une fois rentrée à la maison.

- Tu devais puer la transpiration ! Elle me va bien la robe bleue, qu'est-ce que tu en penses. Remonte la fermeture éclair puisque tu es là.

Chiara s'exécuta pendant que Laetitia relevait ses cheveux blonds pour faciliter le passage.

- Tu es contente, je suis présentable non ? Tu me sors, j'ai envie de bouger.

- Je veux bien, mais est-ce que tu vas encore me planter sans prévenir.

- Peut-être, je ne peux pas dire. Tu es une nana bizarre !

- Tu veux dire quoi ?
- Approche-toi.

Laetitia fourra son nez dans le cou de Chiara, elle inspira fortement son odeur. Elle observa les veines qui battaient au-dessus de la clavicule puis elle se recula d'un pas. Chiara de son côté fut tout émue et trouva cela très agréable.

- Tu mets quoi comme parfum ?
- Aucun. J'utilise seulement des savonnettes à la lavande.
- Je prends mon manteau et on y va.
- Attends je te rends tes habits.
- Certainement pas, je veux qu'on te remarque, voir le regard des hommes qui se pose sur toi. D'ailleurs avant on va passer par la salle de bain, je vais te maquiller.

Potard avec Delay à 4

Olivier était à table. Katarina avait préparé une de ses spécialités, la paella. Leur fille était restée un jour de plus avec son mari. Le petit dormait. La sonnette retentit.

- Qui ça peut bien être ? questionna Olivier.
- A cette heure, ce sont les adventistes du septième jour, répondit sa fille.
- Je ne crois pas, vu comment ton père les a reçus la fois dernière, on n'est pas près de les revoir.

A nouveau la sonnette se fit entendre.

- J'y vais, ajouta Katarina.

Elle se leva, ouvrit la porte et fut surprise de découvrir Mouta en tenue de gendarme.

- Qui c'est ? hurla Olivier, si ce sont encore les adventistes je m'en occupe !
- Désolée de vous déranger en plein repas de famille mais il faudrait que je vous parle deux minutes, dit Mouta en regardant Olivier.

Katarina invita la gendarme à entrer.

- Y a un souci, questionna sa fille.
- Non, juste une vérification. Je vous rends votre père dans cinq minutes. On peut parler dans un endroit tranquille ?
- Mon bureau.

Olivier passa devant et invita Mouta à le suivre. Ils traversèrent le salon, remontèrent le couloir jusqu'à la deuxième porte après les toilettes. Il lui fit signe d'entrer, débarrassa les documents qui encombraient la chaise et la proposa à Mouta. Lui s'installa derrière son bureau dans le fauteuil.

- Vous êtes écrivain n'est-ce pas ?
- Oui.
- Sur quelle histoire travaillez-vous en ce moment ?
- Je croyais qu'on était là pour parler d'une enquête.
- C'est le cas.

Olivier fit un rapide résumé du récit en cours d'élaboration et le montra sur l'écran de l'ordi.

- Ceci vous appartient-il ?

Olivier attrapa le feuillet et le lit silencieusement.

Le vieux Kleber était au comptoir avec les habitués. Il en était à son quatrième Ricard et il racontait pour la énième fois son aventure dans la forêt lorsqu'il avait été enterré sous un tas de feuilles, de terre et d'humus. Il reprenait ses mésaventures à chaque entrée. Gilles qui venait d'arriver, se plia au rituel. En découvrant le nombre de verres étalés devant Kleber, il fut étonné par sa lucidité. Si l'on exceptait qu'il avait un regard halluciné quand il narrait ses mésaventures, il ne paraissait pas le moins du monde incommodé par la quantité d'alcool ingurgitée. Hugo, qui avait eu son content de récits, avait filé en salle servir les touristes. Une façon de se changer les idées et d'échapper aux trop nombreuses tournées. Sa femme ne cessait de lui en faire le reproche « Pense à ton foie et ne compte pas sur moi pour supporter tes plaintes ! »

- Bon, les amis, je file.
 - Kléber, t'es garé où, questionna Gilles qui n'avait pas vu sa voiture.
 - Je suis venu avec le vélo.
 - T'as pas de vélo, ironisa Hugo de retour pour une nouvelle commande.
 - J'ai retapé celui qui était dans la grange, il appartenait au fils, maintenant il a investi dans la machine électrique. Salut la compagnie, dit-il tout en ajustant ses pincettes à vélo.
- Un des chasseurs l'observa.*

- Avec tout le Ricard qu'il s'est envoyé, on va le retrouver à la sortie du village dans le premier fourré !

- Je parierais pas là-dessus intervint un autre.

- Il a raison, hier je l'ai vu fendre un tas de bûches avec une énergie incroyable.

- Tu déconnes, il tient à peine sur ses pattes ! Tu as bien vu lors des dernières parties de chasse, il avait un mal de chien à suivre. C'est Luknivac qui le prend en charge, heureusement, parce que moi, il me tape sur les nerfs !

Le boucher entra dans le bar, il ôta le gilet qu'il portait par-dessus son tablier blanc. Il l'accrocha à la patère et se présenta au comptoir.

- Un petit blanc, tiens aller un kir pour changer. Et tu sers tout le monde.

Les gars présents ouvrirent de grands yeux. Gilles intervint.

- T'as gagné au loto ?

- Non, pourquoi tu dis ça ?

- Bah la dernière tournée elle remonte à... Je ne suis pas sûr qu'il y en ait eu une d'ailleurs, se ravisa-t-il.

- Si ça vous plaît pas, je reprends mon idée et je me la mets de côté !

- Mais nooooooon, répondirent tous les types accoudés au comptoir.

- Sers-nous Hugo, je l'ai gosier qui se dessèche à force de parler !

- T'as qu'à fermer ta gueule répondit un des chasseurs à Gilles.

- Il est pas là le Kleber, on devait faire la revanche aux fléchettes ?

- A l'heure qu'il est, soit il est sur son vélo, soit il est dans le fossé à la sortie du bourg.

- J'avais cru mal voir, mais c'est bien ce qui me semblait, il est devenu le roi de la pédale !

Et puis, qu'est-ce qu'il bouffe. Il m'a pris une entrecôte grande comme ça, fit-il tout en montrant la longueur sur son avant-bras afin du prouver ses dires.

- Y a le fils qui vient, non ?

- J'ai pas compris ça, la commande était pour lui et sa femme.

- Sa femme, elle mange que de la salade et des graines !

- Au fait, vous savez qu'il s'est raccommoqué avec son pire ennemi ! reprit le boucher.

- Le vieux Vesnard !

- Un peu mon neveu.

- Il fallait que je voie ça avant de mourir, s'écria Gilles tout en tendant son verre.

- Qui est intéressé par une partie de fléchettes ?

- J'en suis, intervint un des chasseurs. Ça me changera de ma carabine Brno 12 70, qu'il s'obstinait à prononcer beurreno.

- Ber no, hurla Gilles !

Kleber roulait à tout berzingue dans la descente du village. Il chantait à tue-tête en regardant ce qu'il avait acheté chez le boucher. Il pila une fois devant le portail, l'ouvrit d'un coup, déposa son vélo sur la béquille et entra chez lui en gueulant.

- C'est moi !

Sa femme, à quatre pattes, essayait de récupérer une perle qui avait roulé sous le canapé. Elle sentit des mains se poser sur son postérieur, le temps qu'elle réagisse, elle avait la culotte en bas des cuisses. Le vieux Kleber attrapa sa femme violemment pour la faire glisser jusqu'à lui et la culbuta trois fois. Quand enfin elle put se sortir du canapé pour ajuster sa tenue et relever sa culotte, elle se tourna vers son mari.

- Ça va pas la tête, qu'est-ce qui te prend ! La porte n'est même pas fermée.

- Un peu de spectacle pour le voisinage, c'est faire preuve de charité chrétienne. Quand tu seras remise de tes émotions, tu me prépares mon entrecôte.

- Il faut d'abord que je me change, ça dégouline !

- Et une moule sauce blanche, dit Kleber en éclatant de rire au point de ne plus pouvoir reprendre sa respiration.

- *Si tu fais une attaque, ne compte pas sur moi, s'indigna sa femme en grim pant vers la salle de bain.*

Olivier, arrivé à la fin du récit, le rendit à Mouta, resta un moment dubitatif.

- Ah ben merde alors !

- J'en conclus qu'il s'agit bien là de votre histoire.

- A la fois oui et à la fois non.

- Vous pouvez être plus précis.

- C'est la partie que je devais écrire, mais que je n'ai pas encore écrite.

Olivier tourna à nouveau l'écran en direction de Mouta, lui fit lire les annotations, mais en effet, le texte s'arrêtait aux annotations.

- Comment cela est-il possible ? Vous êtes certain de ne pas avoir écrit la suite sur une feuille comme celle-ci ?

- Même si c'était le cas, elle serait manuscrite, ce qui n'est manifestement pas le cas. Et puis je n'écris que sur ordinateur. Où l'avez-vous trouvée ?

- Pour le moment je préfère ne pas divulguer cette information. Si vous deviez quitter la région, je vous demanderais de nous prévenir.

En découvrant le regard inquiet d'Olivier, elle crut bon d'ajouter : ce n'est pas une obligation, vous n'êtes soupçonné de rien, mais ce serait mieux pour nous.

- Je suppose que je ne peux pas avoir une copie de l'histoire ?

- J'attendais cette question avec impatience, cependant la réponse est non ! Une dernière question, vous utilisez les personnages du pays pour vos récits ?

- Disons que je m'en inspire, une fois le roman terminé, je change les noms et les lieux. Et je modifie aussi les caractères pour affiner le récit.

- Je suis dans votre bouquin ?

- Bonne question. Je n'ai pas tranché, c'est amusant, ma femme a fait les mêmes remarques que vous au sujet des personnages.

- Elle y est aussi ?

- Non.

- Vous avez commencé l'écriture il y a longtemps ?

- J'y suis depuis l'été, l'idée m'est venue au cours d'une promenade sur le sentier de la Dent.

Mouta prit congé de toute la famille, renouvela ses excuses pour avoir perturber le repas. Une fois tout le monde réuni dans le salon, Katarina s'enquit de ce qui s'était dit. Olivier raconta ce qui venait de lui arriver. Tous écarquillèrent de grands yeux.

- Mais c'est impossible, dit le gendre. Sauf si...

Il ne termina pas sa phrase à cause du coup de pied qu'il venait de recevoir dans les chevilles.

Potard avec Delay à 5

Mouta arriva dans la salle de conférence, la petite salle de conférence. Tous la désignaient ainsi, mais sa seule particularité consistait en la présence d'un tableau blanc. Matéo qui pianotait sur son téléphone s'arrêta dès l'arrivée de Mouta. Marthe était assise sur le coin d'un vieux bureau en métal qui attendait qu'on l'emporte à la déchèterie. Tout le monde savait qu'elle s'était attribué cette place définitivement. Eric en avait pris possession, une seule fois, sous le regard amusé de ses collègues. « Y a quelque chose qui va pas, j'ai laissé ma brayette ouverte ! » avait-il demandé. « Dégage de là, le nouveau ! » avait dit Marthe en entrant. Depuis, il avait compris qu'on ne rigolait pas avec les habitudes de la brigade. Les autres avaient pouffé de rire, « Vous êtes vraiment une bande de tarés ! » avait-elle conclu.

- Alors, c'est lui l'auteur !

- Je parie dix euros, proposa Matéo en chuchotant à l'oreille d'Eric.

- Tenu.

- En effet.

Eric sortit le billet promis de son portefeuille et le donna à son partenaire.

- Y a un mais...

Eric tendit la main afin que Matéo lui restitue la somme.

- Quand vous aurez fini vos pitreries, vous vous concentrerez un peu sur l'affaire, intervint sèchement De Clair tout en refermant la porte située en fond de salle.

- Excusez, mon commandant !

- J'ai raté quelque chose ?

- Non, on commence à peine. La page du manuscrit vient bien du livre d'Olivier Mayre, du moins en constitue l'un des passages. Le problème, c'est qu'il n'a pas encore été écrit selon l'auteur.

- Comment est-ce possible ?

- C'est tout le problème. Et je peux vous dire qu'il était convaincant.

- Il peut mentir, intervint Marthe qui était restée silencieuse jusque-là.

- La possibilité du mensonge n'est pas à exclure, bien évidemment.

- Vous semblez ne pas avoir tout dit, reprit le commandant.

- La page a été trouvée sous le plancher d'un chalet, le papier était jauni et il semble, selon les spécialistes, que cette feuille date de l'époque du décès de l'homme découvert par les randonneurs. On sait qu'elle remonte à deux ans, comment une page pouvait-elle se trouver là, racontant la suite d'une histoire qui n'est pas encore écrite.

- Ce serait une sérieuse machination de Mayre et ça nous emmène dans la catégorie des meurtriers sans scrupule, poursuivit Marthe.

- Je suppose que vous ne lui avez pas montré l'original, mais la copie tapée par Lucie, questionna le commandant.

- On peut demander un mandat pour fouiller chez lui, dit Eric.

- Non, c'est trop tôt, le procureur ne nous suivra jamais. N'importe qui aurait pu écrire ce truc et surtout on n'a aucune empreinte, indiqua le commandant.

- Il ne faut pas lui laisser le temps de se retourner, maintenant qu'il sait, il peut éliminer des preuves accablantes, intervint Matéo.

- De deux choses l'une, lui répondit Mouta, soit il est le meurtrier et il a tout manigancé depuis le début, donc de preuves on n'en trouvera pas. Soit il n'y est pour rien, et on perd notre temps.

- Il ne savait peut-être pas qu'on allait retrouver le corps sous le chalet !

- Bien vu Marthe.

- Commandant qu'en pensez-vous ?

- J'appelle le procureur et on voit s'il est prêt à nous suivre. Et la secrétaire ?

- C'est quoi cette histoire ?
Marthe était sur le point de quitter la salle lorsqu'elle posa sa question.
- On a un témoin qui aurait vu la secrétaire médicale au moment de l'agression de Gilles.
- Laetitia ! Vous avez perdu la tête, elle est épaisse comme... Chiara... deux candidates potentielles pour le mannequinat anorexique.
- Je l'ai interrogée comme témoin, au cas où elle aurait vu quelque chose. Elle redescendait du sentier qui mène à la Dent.
- En pleine nuit ? intervint Eric.
- On peut rien en conclure, mon petit frère est adepte des promenades en solitaire par nuit noire.
- Pas étonnant pour ces dégénérés de la Calabre ! le taquina Eric.
- Crétin des Alpes, je vais te faire regretter d'être né !
- Messieurs, peut-on avoir un peu de tenue !
- Deux jeunes chiots, ironisa Mouta. Est-ce qu'on a des nouvelles sur l'identité du type du chalet ? continua Mouta se tournant vers Marthe.
- Pas pour le moment. Le légiste tente les empreintes dentaires, mais ça va prendre du temps. Est-ce qu'on relie les deux affaires ?
- Quelles deux affaires ? s'étonna Matéo.
- Marcel et le type sous le chalet ! Le fait qu'ils aient été vidés de leur sang est un lien trop évident pour être écarté !
Mouta soupira, décidément, elle n'aimait pas cette affaire.

Potard avec Delay à 6

Laetitia revint deux grands verres à la main avec une paille dans chacun. Chiara était effondrée dans un canapé rouge en cuir. La musique Techno, pourtant assez forte, créait une ambiance sonore envoutante. Il fallait hausser la voix pour se faire entendre. Une fois les verres déposés sur la petite table basse, encombrée de verres vides abandonnés là par d'autres, Laetitia envoya sa robe en avant puis s'assit. Chiara trouva son amie radieuse, ce mouvement de robe, effectué d'une manière désinvolte soulignait sa grâce. Les cheveux avaient suivi le mouvement.

- Arrête de me regarder comme ça, on dirait que tu vas me manger toute crue.

Chiara ne savait que penser encore moins quoi répondre. Oui elle avait envie d'elle, mais de quelle manière, ce n'était pas clair dans son esprit.

- Viens on danse !

Chiara commença par refuser, elle estimait ne pas savoir bouger sur la musique. Mais Laetitia la tira par le bras jusqu'à ce qu'elle se lève.

- Laisse-toi faire, je conduirai, sinon, tu fais comme moi. Avale ça, tu seras plus détendue.

Elle lui glissa entre les lèvres une petite pilule bleutée.

- Tu laisses fondre sur la langue.

Et elle fit de même.

Chiara attendit que cela fasse effet, comme elle ne sentait rien, elle se laissa entraîner sur la piste. Laetitia la manipulait comme une poupée dans un simili rock dansé lentement. Puis Laetitia s'écarta et se trémoussa seule sur la piste. Chiara trouvait les mouvements aisément, son corps se libérait totalement de son emprise. Elle ondulait, virevoltait avec une facilité jamais éprouvée. Elle se sentait légère. Un instant elle perdit de vue sa copine, mais celle-ci revint par derrière et l'attrapa par la taille. Les mains guidaient son déplacement, elles se retrouvèrent devant une autre danseuse qui parla à l'oreille de Laetitia. Elle dirigea sa copine vers le canapé et la laissa s'asseoir lourdement. Chiara avait mal estimé la hauteur.

- Qu'est-ce que vous vous êtes dit ?

- De quoi ?

Chiara répéta plus fort pour se faire entendre.

- Ah, la fille avec les cheveux ocre, elle voulait savoir si tu étais avec moi.

- Et tu lui as répondu...

- Que tu étais libre de faire ce que tu voulais, si elle t'intéresse, tu peux y aller, elle n'attend que ça.

Le serveur uniquement habillé d'un short moulant à souhait et d'un tablier rose, déposa deux nouveaux cocktails.

- C'est de la part de la demoiselle là-bas.

- Merci, alors tu vois que tu as du succès ! ironisa Laetitia.

- J'aime pas les filles, je te l'ai déjà dit !

- Tu m'as dit aussi que tu n'avais jamais essayé. Qu'est-ce que tu veux ?

Chiara se leva, contourna la table basse, avala une gorgée de bloody mary, attrapa Laetitia et lui renversa la tête. Elle l'embrassa sur la bouche, longuement, puis plongea sa langue en elle.

- Le bloody est trop alcoolisé, dit Laetitia le plus sérieusement du monde. Fais voir sans.

Chiara embrassa à nouveau sa copine, encore plus longuement.

- C'était mieux avec.

Laetitia se leva, attrapa Chiara par la main.

- Viens, on y va.

- Est-ce qu'on embarque l'autre nana ?

Laetitia observa Chiara.

- T'es sérieuse ?
- Pourquoi pas, quitte à se lâcher, ne le faisons pas à moitié.

Laetitia se dirigea vers le centre de la piste de danse tout en gardant la main de Chiara. Elle s'approcha de la fille aux cheveux ocre, lui parla à l'oreille, elle désigna Chiara du doigt. La fille partit chercher ses affaires et les rejoignit à la porte.

- Je m'appelle Teresa, on peut aller chez moi, je possède un grand loft.

- Parfait pour moi, t'en dis quoi ?

Chiara hocha la tête en signe d'assentiment.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux elle était dans un lit double. Elle souleva la couette pour vérifier ce qu'elle savait déjà, elle était à poils. Il n'y avait pas un bruit. Elle mit un peu de temps à rassembler ses esprits. Le loft, se dit-elle. Elle se leva, il ne faisait pas très chaud, elle s'enroula dans la couette et s'avança jusqu'à la balustrade, espérant y trouver la présence de Laetitia ou bien de... Il lui fallut un peu de temps pour retrouver le prénom de Teresa. Une nana originaire de Saragosse. Elle se souvenait.

Personne. Elle descendit l'escalier en bois. Elle passa devant une série de toiles, la plupart signées Teresa. Certaines lui plaisaient d'autres lui paraissaient horribles. Elle n'avait jamais été très fan de l'art abstrait. Elle s'approcha de la cuisine américaine. Sur le comptoir, un petit mot et un verre d'eau avec un tube de Doliprane effervescent.

On est parties, comme tu dormais on a préféré ne pas te réveiller. Teresa m'a raccompagnée avec sa voiture, tu peux donc prendre la tienne. Les clefs sont dans la poche de ton blouson. Fais-toi un bon petit déj, avec ce que tu as avalé ça te fera du bien. Signé Partner. P.S. prends une douche, tu pues la transpiration et en partant contente-toi de claquer la porte.

Chiara porta le nez sous ses aisselles, en effet, elle empestait. Elle se fit un café avec la machine à expresso, trouva du jus d'orange frais dans le frigo. A côté des plaques, il y avait de la brioche.

Une fois lavée, elle regagna son véhicule. A sa montre il n'était pas loin de midi, elle pouvait être à temps à la réunion de chantier. Elle quitta la station de la Plagne pour rejoindre Moutiers. Moins d'une heure de route si tout allait bien.

Lorsqu'elle arriva, elle sauta de son Audi, ouvrit le coffre attrapa le casque orange qu'elle mit sur sa tête. Maudite sécurité pensa-t-elle, puis elle saisit la mallette.

- Grouille-toi, tout le monde est déjà là, pour une fois ils sont à l'heure ! T'es mignonne habillée comme ça. Je te ferais bien ta fête.

- Cochon, t'as une femme et deux gosses. Et puis, t'es pas mon genre !

- Tant pis. T'as marché dans quoi ? dit son coéquipier tout en désignant les chaussures.

- Je ne sais pas. Bon on y va, on fera le tour de ma tenue plus tard.

Le jeune homme passa devant, Chiara marqua un temps d'arrêt pour observer les baskets très tendances que lui avait prêtées Laetitia. Elles étaient partiellement rouges, un rouge sang.

Potard avec Delay à 7

Olivier avait réécrit la partie annotée en se servant du récit apporté par Mouta. Il fit une pause, gagna la cuisine et se prépara un café serré.

- Tu aurais pu venir avec nous !
- Les balades en montagne, c'est pas pour moi. Et puis j'ai mal aux pieds !
- Tu n'es qu'un malotru qui vit dans sa caverne.
- Ils partent quand ?
- Cet après-midi... Tu pourras peut-être sortir de ton antre puante pour leur dire au revoir.
- Puant !
- Pardon ?
- Puant, on dit un antre.
- Et connard on peut le dire au masculin !

Cette remarque idiote avait échappé à Olivier, il s'en voulait et ne savait pas comment rattraper le coup. La soirée après le départ des enfants allait être pesante. Il quitta la cuisine avec sa tasse à la main.

- Comment va mon lapin des bois ?
- Je suis pas un lapin des bois. Et je suis pas content.
- Pourquoi mon chou ?
- Je suis pas ton chou non plus. Je suis pas content parce que tu avais promis de me faire un arc quand on irait dans la forêt !

Le petit-fils d'Olivier lui tourna le dos en boudant et grimpa à l'étage où sa mère l'attendait en haut des escaliers.

- Il n'a pas tort et maman non plus !
 - Excusez-moi toutes les deux, dit Olivier en regagnant son bureau.
- Il s'installa derrière son ordi, fit bouger la souris pour activer l'affichage.
- Merde, dit-il en portant la tasse à ses lèvres.
- Son café était tiède, il avait horreur de ça.

Gilles était essoufflé comme s'il avait couru un cent mètres. Il déboula dans la cour de la ferme Vesnard. Il se dirigea vers la porte et tambourina jusqu'à ce qu'on lui ouvre.

- Deux minutes dit une voix de femme.

Elle entrebâilla la porte. « Mon mari est dans le pré, un peu plus haut. »

- C'est justement la raison de ma venue, il faut appeler les secours. J'ai perdu mon téléphone dans la bataille. Vite !

La femme, laissa entrer Gilles et l'accompagna jusqu'au téléphone fixe. Puis elle enfila un gilet et s'apprêta à sortir.

- Non restez-là et fermez cette fichue porte. Allô les urgences, c'est pour signaler une agression près du lieu-dit Vesnard, au-dessus de Champagny-en-Vanoise.

Un quart d'heure plus tard les gendarmes suivis du 4x4 des secours entraient en trombe dans la cour. Gilles et madame Vesnard, les accueillirent sur le perron.

- Où se trouve la victime ? demanda l'un des gendarmes.
- Au-dessus, dans la pâture.
- Grimpez, vous allez nous conduire.

Au départ on ne voyait rien, jusqu'à presque être sur le corps. Les deux véhicules se garèrent, l'urgentiste sauta de la voiture et se pencha sur Vesnard. Il se releva et fit un signe négatif de la tête. Le deuxième gendarme qui attendait sur le côté prit la parole.

- Que s'est-il passé pour qu'il soit dans cet état ?

- J'ai cru un ours au départ. J'ai pas eu le temps d'armer mon fusil, je revenais bredouille et j'avais retiré les cartouches. Ce qui avait la stature d'un ours, m'a envoyé valdinguer d'un coup de patte, le fusil est là-bas dans l'herbe. J'ai aussi paumé ma sacoche et mon portable.

- Et lui, comment se fait-il qu'il soit estropié de la sorte ?

- Il était plus loin tout en haut, je pense qu'il réparait sa clôture électrique...

- Venez-en aux faits ! intervint le premier gendarme qui s'impatientait.

- Je n'ai pas vu arriver le vieux, je reculai pour éviter de m'en prendre une autre et il a voulu s'interposer. J'ai pensé que la chose lui avait arraché la tête, car elle faisait un drôle d'angle. Puis j'ai foutu le camp. La suite, j'ai pas pris le temps de regarder derrière moi. Je suis venu me réfugier dans la ferme et sa femme m'a ouvert.

- Ne la laissez pas approcher.

Mais le gendarme n'eut pas terminé sa phrase qu'elle s'échappait et se précipitait sur le corps de Vesnard. Elle ne pleurait pas vraiment, elle poussait de petits cris. Elle était agrippée à son mari, il était impossible de lui faire lâcher prise. Il fallut l'aide des infirmiers pour l'extirper. Elle se mit à hurler, se laissa tomber, distribua des coups de poings. Un des infirmiers lui injecta un tranquillisant.

- Ça va faire effet dans très peu de temps, dit-il en regardant l'un des gendarmes.

Quelques minutes plus tard elle se laissait tomber dans les bras de l'infirmier. Le gendarme se tourna vers Gilles.

- Et vous diriez qu'il s'agit de quoi comme animal ?

- Un truc qui peut se tenir debout et s'enfuir à quatre pattes avec une gueule de loup... ou d'ours.

- Il y a des traces par ici, intervint l'autre gendarme. Qu'est-ce qu'on fait ?

- On est deux, je préfère qu'on redescende le corps avec les infirmiers, on fait notre rapport au commandant et c'est lui qui décide.

- Appelle-le pour l'informer.

- C'était prévu.

Dans le café d'Hugo régnait un silence pesant. Personne n'avait le cœur à discuter, encore moins à boire. Les demis étaient à moitié pleins, même les saouards avaient levé le pied sur la bibine.

- Cette fois, faut qu'on s'organise, finit par dire un des chasseurs.

- Je crois qu'il a raison, les conneries de la Région ça commence à bien faire. Ils attendent quoi, qu'un môme se fasse dévorer ! hurla Gilles.

Fabrice ne disait rien mais il ruminait. Son frère avait été attaqué, mais par quoi ? Et si ce n'était pas un sanglier, comme il l'avait toujours cru.

- T'en dis quoi, questionna Gilles en se tournant vers Fabrice.

- Que Paul a été attaqué par la même bestiole. Ça expliquerait qu'il se soit fait avoir comme un bleu, lui qui faisait mouche à chaque fois, hein les gars ?

Tous confirmèrent.

Dans le bureau du commandant, le temps n'était pas à la rigolade.

- On attend les collègues de Grenoble et on lance une battue.

- Des gars m'ont rapporté ce qui se dit dans le bar, ce qu'on craignait est sur le point de se réaliser.

- L'homme d'entretien de la mairie et le garde-chasse sont en ce moment même en train d'afficher l'interdiction.

- Vu leur détermination, je crains que cela ne suffise pas. Que dit le légiste ?

- Les premières constatations montrent un animal d'au moins deux mètres au garrot, de longues griffes et une puissance considérable. La tête de monsieur Vesnard était à angle droit sur la droite, rupture nette des cervicales. L'animal lui a ouvert les entrailles et les lui a bouffées, plus des morceaux prélevés sur les cuisses et le dos.

- *A-t-il une idée de l'animal en question ?*
- *Pas la moindre, il fait venir un collègue à lui, spécialisé en biologie animale.*

On frappait discrètement à la porte du bureau d'Olivier. Il mit un peu de temps à réagir à cause de sa concentration sur le récit qu'il produisait. Il regarda sa montre. C'est l'heure du départ pensa-t-il, merde j'ai laissé filer le temps. Il ouvrit la porte pour découvrir son gendre, un sourire triste sur le visage.

- On a chargé les affaires et on va partir.
- Très bien, le temps d'éteindre et je viens vous saluer.
- C'est pas la peine, vous avez oublié de venir pour le thé, inutile de dire que vous n'êtes pas attendu. Le petit fait la tête, votre fille n'est pas à prendre avec des pincettes et pour ce qui est de Katarina, je vous laisse la surprise. On viendra pour la Noël, y aura aussi votre fils. Ça avance votre roman ?
- Oui, pas trop mal, j'ai une petite soixantaine de pages d'écrites.

- Au moins tout n'est pas noir dans le monde obscur des montagnards. Bonne soirée.

Olivier observa son gendre quitter la pièce. Il a toujours des formulations énigmatiques, je me demande où il va chercher ces conneries, pensa-t-il. Une autre énigme le taraudait depuis qu'il le connaissait, comment sa fille avait bien pu s'acoquiner avec un type qui était en tous points son opposé. Et puis géographe, c'est quoi ce métier à la con, dit-il à haute voix.

- C'est un métier comme un autre, je vois que tu es toujours aussi plein d'à priori. J'étais venue t'embrasser avant de partir, j'aurai mieux fait de me pincer. Elle tourna les talons et disparut dans l'entrée avant qu'Olivier ait eu le temps de se lever. Dans sa précipitation, il s'emmêla les pinceaux et arracha la multiprise. L'écran s'éteignit instantanément.

- Et merde, une heure de boulot à la benne !
- Si j'avais su, je serais allé prendre ce maudit thé, conclut-il dans sa tête.

Potard avec Delay à 8

Marthe s'était installée dans le bureau de Mouta, c'était plus simple pour répondre et interroger l'ordinateur. Elle terminait un PV suite à une intervention de routine sur la route D452. Un paysan du coin qui s'était fait sucrer son permis persistait à utiliser sa voiture. Cette fois, il était bon pour passer en jugement. De plus, il conduisait avec un gramme d'alcool dans le sang à neuf heures du matin. Il était resté en cellule de dégrisement toute la nuit, les collègues de Grenoble étaient venus le récupérer dans la matinée. Marthe était de bonne humeur, elle avait retrouvé à cette occasion un ancien collègue avec qui elle s'entendait bien. Ils avaient décidé de se revoir un de ces quatre autour d'une bière. Le téléphone sonna pour la cinquième fois.

- Oui !

« Mouta est-elle disponible ? »

- Vous êtes qui ?

« Pardonnez-moi, je ne me suis pas présenté, je suis Rufus, gendarme en poste à la Plagne.

»

- Je croyais qu'il n'y avait plus de brigade là-haut !

« Y en a plus, on reste à deux pour gérer les sorties en haute montagne et l'hiver pour le ski. Mais bientôt on fermera définitivement. »

- Mouta n'est pas là aujourd'hui.

En effet, elle avait pris sa journée pour rendre visite à une cousine qui revenait du Bénin. C'était l'occasion pour elle d'avoir des nouvelles de la famille, notamment sa mère de 85 ans qui était usée par le temps.

- Je peux prendre un message, je suis sa collègue, Marthe.

« Je n'avais pas reconnu votre voix, on s'est vus au pot de départ du capitaine. »

Marthe ne visualisait pas le personnage, elle se souvenait juste qu'elle avait abusé du PCB. Picon, citron, bière et qu'elle avait dû écourter la soirée.

« Je sais, continua le gendarme, que vous travaillez sur des affaires de cadavres vidés de leur sang. On a une affaire similaire, alors je me suis dit que ça pouvait vous intéresser. Une jeune femme, une artiste bien connue dans le milieu LGBT. Elle expose pas mal et ses toiles commencent à se vendre un bon prix. Bref, on l'a retrouvée égorgée abandonnée parmi les containers à ordures. »

- Pas sympa. Je suppose qu'on n'a aucune idée du meurtrier ? »

« La seule piste, elle a été vue à la discothèque du Montaret, boîte branchée où viennent s'encanailler les gens des villes avoisinantes. Elle serait repartie avec deux filles pour un plan cul selon le serveur. »

- Il pourrait les identifier ?

« Sur photos, oui. Les gars de Grenoble sont en train de tirer un portrait-robot. Dès que j'en sais plus je vous tiens au courant. »

- Merci.

« Je me suis permis de proposer aux collègues de prendre contact avec vous si nécessaire, ce sera plus simple. »

- Vous avez bien fait.

« Elle rentre quand Mouta ? »

- Demain, sept heures.

Marthe fila dans le bureau du commandant et l'informa de la situation.

- Je vais appeler les gars de Grenoble, j'ai mes entrées à la brigade, le major me doit un service en retour.

Marthe quitta le bureau pour se faire couler un expresso à la machine à café. Elle fut rejointe par Lucie.

- Je prends cinq minutes, je viens de faire la saisie des rotations plus le rapport mensuel d'activité avec les nouvelles cotations à la con, j'ai la tête dans le pâté. Tu as l'air soucieux.

- Non, rien, je pense au coup de fil que je viens de recevoir.

Lucie n'insista pas, si Marthe n'en disait pas plus c'était qu'elle avait ses raisons.

Dans l'après-midi, le commandant réunit toute son équipe. Marthe avait pris soin de mettre ses collègues au parfum quant à l'agression de la Plagne, pourtant, ils furent surpris par l'entrée en matière.

- Vous n'allez pas le croire ! commença par dire le commandant.

- Les deux suspects sont Laetitia la secrétaire médicale et Chiara l'architecte.

Tous dévisagèrent Marthe, se posant la même question, avait-elle un pouvoir divinatoire quelconque.

- En effet, reprit le commandant, et d'où tenez-vous cette information ?

- Du docteur Saint-Pierre, on a mangé ensemble à midi.

- Et alors, interrogea Matéo qui s'impatientait.

- Et alors il m'a dit que sa secrétaire avait fait la java toute la nuit à la Plagne avec sa nouvelle copine, Chiara. Elles ont rencontré une fille sympa qui est artiste.

- Les gars de Grenoble n'avaient pas autant de résultats que vous.

- Un coup de chance, c'est tout. Comment ont-ils eu l'identité ?

- Une carte bleue au nom de Chiara Scoldi et deux portraits robots. L'un correspondait à Chiara l'autre on ne savait pas encore qu'il s'agissait de la secrétaire.

- Qu'est-ce qu'on fait mon commandant, intervint Eric resté silencieux jusque-là.

- Vous me les convoquez toutes les deux.

- Y a neuf chances sur dix qu'elles n'aient rien à voir avec le meurtre, continua Eric, sinon la secrétaire ne serait pas allée en parler à Saint-Pierre, enfin, le docteur je veux dire.

- On avait compris. C'est possible, mais pour le moment on voit ce qu'elles ont à dire.

Le commandant était installé dans son bureau en compagnie de Marthe. Laetitia était accompagnée par Lucie qui s'éclipsa pour la laisser entrer.

- C'est encore pour l'histoire de l'agression, j'ai dit à votre collègue que je n'ai rien vu. Je me promène le soir pour me dégourdir les jambes, on va pas m'inculper pour ça !

- Veuillez vous asseoir mademoiselle et décliner votre identité.

- Vous plaisantez ! Marthe tu me connais, on s'est croisées un paquet de fois au secrétariat du groupe médical. Enfin quoi !

- Dis qui tu es, en gagnera du temps, moi je te connais, mais pas mon chef.

- Laetitia Savier.

- Je crois qu'on s'est mal compris, tu n'es pas là pour l'agression de Gilles.

- Alors pour quelle raison ?

- Vous êtes là parce qu'il semble, selon nos informations que vous êtes la dernière personne à avoir vu Teresa Tosquela à la discothèque de la Plagne.

- Je ne connaissais que son prénom. On a passé la nuit ensemble.

- Vous n'étiez pas seule en sa compagnie.

- Les nouvelles vont vite, en effet, Chiara était avec nous. Une partie de jambes en l'air à trois, c'est encore autorisé par la loi.

- Il ne s'agit pas de vos mœurs. Votre amie Teresa a été tuée, on a retrouvé son corps près des containers à ordures. Est-ce que ça vous parle ?

- On est reparties ensemble au matin, je l'ai déposée à l'arrêt des cars de Bourg-Saint-Maurice puis je suis allée travailler directement, en retard à cause du détour.

- Pourquoi Bourg-Saint-Maurice et pas Moutier, c'était plus simple intervint Marthe.

- Elle avait rendez-vous. Je ne sais pas avec qui, elle ne me l'a pas dit. Après on s'est fait la bise et ciao.

- Vous avez décidé de vous revoir ?

- Je viens de vous dire que c'était un coup d'un soir, vous êtes bouché à l'émeri ou quoi !
- Vous avez une liaison avec Chiara ?
- C'était une simple amie au départ, je pense que ça l'est toujours. On n'avait pas mal abusé de l'alcool et peut-être qu'elle s'est laissé aller.
- Contre son gré ?
- Faudra le lui demander. Ce sera tout ?
- Encore une question, ajouta Marthe. Lorsque je suis allée parler à Chiara, elle avait du sang sur ses chaussures, une explication à proposer ?
- Comme je vous l'ai dit on avait pas mal picolé, j'ai voulu couper un citron pour faire un Gin Fizz, je me suis entaillée la main. Le docteur Saint-Pierre m'a posé des agrafes car c'est assez profond, expliqua-t-elle tout en montrant sa main.
- Pour le moment on s'en tiendra là. Vous restez en ville le temps qu'on vérifie votre alibi. Laetitia quitta la salle en claquant la porte.
- Elle n'est pas facile facile votre amie.
- Ce n'est pas mon amie. Et jusqu'à présent, elle a toujours été très courtoise, en tous les cas dans le cadre professionnel.
- Quand voit-on Chiara ?
- Elle revient de sa réunion à 18 heures, elle passera directement.
- Je crains qu'on n'en apprenne guère plus. Des trois, selon le serveur, elle était la plus saoule. C'est ce qu'il a raconté à l'équipe de Grenoble. Il se peut même qu'elle ait pris de la drogue, ça circule pas mal dans cette boîte.
- Ce n'est pas son genre, donc il est bien possible qu'elle ait peu de souvenirs, surtout si c'est sa première fois.
- Vous y croyez au sang sur les chaussures ?
- Le prélèvement nous dira ce qu'il en est.
- Quel prélèvement ?
- Celui qu'elle m'a autorisé à faire sur ses belles chaussures.

Potard avec Delay à 9

Chiara était épuisée. La réunion ne s'était pas trop mal déroulée, mais le passage par la gendarmerie avait été éprouvant. Teresa tuée par un cinglé qui l'avait vidée de son sang. Elle aurait voulu aider plus, mais toute une partie de la soirée lui manquait. Certainement la saloperie qu'elle avait laissé fondre sur sa langue. Plus l'alcool, pensa-t-elle tout en se servant un grand verre d'eau pétillante. Ses souvenirs de la nuit s'arrêtaient au moment de son installation dans le véhicule par Laetitia et Teresa. Heureusement le sang sur ses baskets n'était pas celui de la fille, visiblement, il s'agissait de celui de Laetitia. Mais il manquait les résultats de l'expert pour le certifier. Que ce soit son amie qui ait assassiné Teresa lui paraissait complètement idiot. Le sang ne pouvait venir que de Laetitia et de son citron. Elle n'avait qu'une idée en tête, se coucher et dormir.

Elle opta pour un repas light comme elle disait, puis elle prit un bain. S'y endormit suffisamment longtemps pour se réveiller dans une eau froide. Frigorifiée, elle s'essuya et s'enroula dans la couette, elle sombra dans un profond sommeil.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, sa première réaction fut de regarder le réveil. Deux heures du matin, à peine. Elle soupira, se leva pour boire un grand verre d'eau. Elle était déshydratée. Certainement les effets secondaires de cette drogue. Elle se promit de ne plus jamais y toucher. Elle était sur le point de se recoucher, elle eut une faim soudaine. Dans le frigo, il y avait des œufs, quelques légumes et des yaourts allégés. Tout cela ne lui disait rien. Peut-être une bonne omelette avec des champignons et du poivron. Elle récupéra les légumes dans le tiroir du bas, mais au moment de sortir les œufs, elle découvrit un sac plastique blanc. Elle lut l'étiquette. Côte de bœuf, 650 grammes. Qui a fichu ça là ? dit-elle à haute voix. Elle pensa à Laetitia, mais cela ne tenait pas debout, elles ne s'étaient pas revues depuis la Plagne. Et ce n'était pas dans son frigo avant, elle en était certaine. Mais alors qui a bien pu acheter ça ? continua-t-elle en se parlant à elle-même. Chiara allait remettre le paquet au frigo, mais elle eut une envie soudaine de viande. Elle passa la côte rapidement à la poêle, celle qui pendait au-dessus du plan de travail. Elle commença à la fourchette et au couteau pour très rapidement la déchiqueter à pleines dents. Un verre de vin ? Elle hésita, puis céda à la tentation. Elle n'avait plus sommeil, elle enfila ses bottes fourrées, celles qui servaient pour le jardinage, un épais manteau à capuche doublée en poils synthétiques et une bonne paire de gants. Elle sortit faire quelques pas, le froid n'était pas si cinglant qu'elle le pensait.

Elle prit le sentier qui allait en direction de l'ancien pont devenu une promenade. Plus aucun véhicules ne l'empruntaient, le tablier risquant à tout moment de céder. Elle n'avait pas dans l'idée d'aller jusque-là. La lune était pleine, pas besoin de lumière pour s'enfoncer parmi les noisetiers et les mélèzes. Le sentier était pour partie boueux à cause des dernières pluies, il fallait être attentif pour savoir où placer ses pieds. Le premier virage qui s'enchaînait aux suivants sur une centaine de mètres était en dévers. Un tracteur y avait creusé de profondes ornières.

C'est au sortir de la courbe que Chiara perçut la silhouette. Au travers des branchages, elle se faufila. Elle pensa d'abord avoir imaginé cette forme. Les ombres et le mouvement des troncs fabriquaient des déplacements lugubres qui n'existaient que dans la tête du promeneur. Les craquements du bois sec trahissaient une présence. Inconsciemment, elle accéléra le pas. Faire demi-tour aurait pu être une option, mais elle ne lui effleura même pas l'esprit. Dans la deuxième courbe, son pied glissa, elle se récupéra comme elle put, mais évita de se retrouver sur les fesses. Elle accéléra encore la cadence, se retournant régulièrement. La silhouette aperçue, ne donnait plus signe de vie, Chiara se calma, arrivant à la conclusion qu'elle avait rêvé. Elle décida que l'aventure avait suffisamment duré, elle choisit de rentrer chez elle. Elle fit demi-tour, la chose était là, tout près, elle en avait la certitude. Elle recula de quelques pas, fixant la futaie sur sa gauche. Une bête peut-être, les sangliers peuplaient ces bois proches de

la rivière. Ou un chevreuil. Elle n'y connaissait rien. Y avait-il seulement des chevreuils dans le coin ? Cette fois, la panique s'empara d'elle. Plein d'images défilaient dans son esprit, parmi elles, celle de Teresa qu'elle imagina attaquée par un déséquilibré. Ou encore l'agression de Gilles, dont elle avait eu connaissance par le boucher. Elle se mit à courir comme une folle, une course maladroite car ses pieds n'arrivaient pas à prendre appui dans le sol meuble. La montée ajoutait de la difficulté à la difficulté. Un déplacement soudain sur sa droite. Cela n'avait pas de sens, comment un animal pouvait être à la fois sur sa droite et sur sa gauche. Une meute. Tout allait trop vite. Un regard, deux yeux brillaient dans la nuit. Elle bascula en arrière, se cogna violemment la tête, elle ferma les yeux et s'abandonna à son destin.

- T'es un peu cinglée dans ton genre, dit Laetitia en l'aidant à se relever. Ça fait une heure que je te cherche.

Chiara ne rêvait pas, il s'agissait bien de Laetitia.

- Il est quelle heure ?

- 3 heures du mat.

- Qu'est-ce tu fais là ?

- Je voulais avoir de tes nouvelles, je suis passée devant chez toi, il y avait de la lumière. J'ai sonné, personne. Je t'ai entendue en contrebas de ta maison. Alors je me suis enfoncée dans le bois. C'est après que je me suis rappelé qu'il y avait un chemin, celui qui mène à l'ancien pont. J'ai coupé en travers. Je me suis rendu compte que j'étais allée trop loin, j'ai fait demi-tour. T'as crié et je me suis dirigée vers toi. Et je t'ai trouvée étalée de tout ton long.

- Tu me raccompagnes jusqu'à chez moi ?

- Non, je suis venue ici pour cueillir des edelweiss, évidemment que je te raccompagne !

Elles restèrent silencieuses pendant tout le chemin du retour. Elles s'installèrent au comptoir. Chiara fit du café, pendant que Laetitia se servait un verre de vin. Elle s'étonna de la présence de la poêle et du morceau d'os.

- J'avais faim, alors j'ai mangé. C'est après que je suis sortie prendre l'air.

- Tu veux du vin ?

- Oui, avant le café, ce sera parfait. As-tu mangé ?

- Un sandwich vite fait.

- Tu as maigri, moi je prends du poids et toi tu en perds !

- Si tu le dis. Les gendarmes t'ont interrogée au sujet de Teresa ?

- Oui, je me rappelle de rien, alors ils n'ont pas appris grand-chose. Ils ont vérifié pour le sang sur mes chaussures, celles que tu m'as prêtées.

- Et alors ?

- Ils attendent les résultats.

- Tu ne te souviens plus de rien, c'est vrai ?

- Du retour en voiture, du serveur, de mon triste spectacle sur la piste de danse et c'est à peu près tout.

- Sur la piste de danse comme tu dis, y avait pas de triste spectacle, mais une nana qui faisait baver tous les mecs, et pas seulement les mecs !

- Pourquoi on a fini chez Teresa ?

- Parce que tu voulais coucher avec elle.

- Tu plaisantes !

- Pas le moins du monde.

- Et, euh, on a fait la chose ou pas ?

- Dans le « on », tu m'inclus ?

- Je ne sais pas, je pense que oui.

- T'étais trop stone pour entreprendre quoi que ce soit.

- Pourtant j'étais à poils dans le lit !

- On voulait que tu sois à l'aise pour roupiller. Et puis ça nous a fait un prétexte pour nous rincer l'œil... Je déconne, on a fermé les yeux.
- T'es vraiment bête.
- Il paraît... Bon, je vais rentrer, maintenant que j'ai eu de tes nouvelles.
- Tu vas pas rentrer à cette heure de la nuit, reste dormir ici.
- A une condition, tu me fais une place dans ton pieu, je ne dors pas dans le canapé, pliée en deux !
- D'accord... Tu as baisé Teresa ?
- Oui... mais sois tranquille, je ne te toucherai pas.
- Je n'ai fait aucune remarque, et puis qui te dit que je n'ai pas envie d'essayer.
- On verra, j'suis nase, faut que je dorme un peu...

Potard avec Delay à 10

Laetitia ne comprenait toujours pas ce qui se passait. Chiara avait cru à son baratin, tant mieux. Mais cela ne changeait rien. Elle était partie à sa recherche pour en finir, cette idiote n'était pas chez elle, mais en promenade. A deux heures du matin. Elle n'était pas équipée pour une chasse à travers la campagne, plusieurs fois elle avait failli dégringoler dans la pente glissante, il s'en était fallu de peu. Et l'autre, qui se promenait pénarde au clair de lune. Comment avait-elle deviné sa présence, était une autre énigme. Au lieu d'en finir, elle avait accepté de rentrer avec elle et comble de la crétinerie, l'accompagner jusque dans sa maison. Et là, Laetitia avait perdu tous ses moyens. Chiara n'avait pas manqué de toupet, elle jouait même sur l'ambiguïté de la situation.

Evidemment qu'elle avait profité d'elle chez Teresa. Cette banane n'en avait aucun souvenir. Impossible. Ou alors, elle soufflait le froid et le chaud, elle ne disait que ce qu'elle voulait bien. Elle se tourna vers Chiara, elle dormait profondément, nichée dans son cou. Tout près de la carotide. Elle s'approcha, huma sa copine dans une profonde inspiration, rien, aucun désir ne pointait. Elle était pourtant là, abandonnée à son bon vouloir.

Laetitia se leva, Chiara se tourna et l'agrippa au niveau du bassin.

- Tu es réveillée.

Pour toute réponse elle eut un grognement. Délicatement elle écarta les bras de Chiara qui se tourna. Débarrassée de son emprise, elle put se lever. Une idée lui trottait dans la tête. Elle alla dans la cuisine, dans la boîte à couteaux, elle prit celui qui servait à désosser. Elle vérifia, il était parfaitement affûté. Elle retourna près du lit, s'assit sur le bord et s'entailla la paume de la main. Elle patienta un peu, son hypothèse semblait ne pas fonctionner. Puis Chiara se tourna vers elle, se nicha dans le creux de sa hanche. Elle recherchait une sensation, une odeur. Tout doucement son visage remonta sur son ventre. A hauteur du sein gauche, elle écarta légèrement les lèvres et se mit à sucer le téton.

- Mais tu es une vraie lesbienne !

Chiara abandonna le téton, sa bouche cherchait dans le vide, mais la direction qu'elle prenait ne laissait aucun doute sur l'objet désiré. Laetitia approcha sa main entaillée, pressa sur la peau pour faire venir le sang. Chiara attendit que le précieux liquide s'écoule entre ses lèvres.

Une certitude pour Laetitia, sa copine avait eu un orgasme gigantesque. Elle laissa encore un peu Chiara sucer la main ensanglantée, puis elle la retira délicatement. Chiara en voulait encore.

- Ce sera tout pour ce soir, ma belle, dit Laetitia tout en se dégageant.

Elle gagna la salle de bain, mit un sparadrap pour refermer la plaie.

- Nous voilà bien toutes les deux.

Finalement elle se déshabilla complètement, puisque Chiara en avait fait de même. Quand, elle ne savait le dire. Elle s'enroula au corps de Chiara et elle finit sa nuit ainsi.

- Je ne savais pas à quelle heure tu assurais le secrétariat. Tu veux te lever maintenant ?

Laetitia ne répondit pas, mais retira la couette et s'assit sur le bord du lit.

- On a dormi à poils toutes les deux. Ça veut dire qu'on l'a fait non ?

- T'es amnésique totalement ou bien c'est seulement avec moi ? Passe-moi mes fringues.

Laetitia hésita à répondre, elle prit l'option de la semi vérité.

- Non, on a juste couché dans le même lit. Comme il fait trop chaud chez toi, je me suis dessapée et toi aussi.

- Qu'est-ce tu t'es fait à l'autre main ?

- Rien, je me suis coupée en tranchant un bout de pain.

- Décidément, tu es la maladresse incarnée !

- Il a au moins trois jours ce pain, c'est normal.

- Tu ne m'as pas dit à quelle heure tu commençais au secrétariat ?

- Dans un quart d'heure.

- Je te dépose en passant, je dois me rendre à Moutiers pour rencontrer l'association communautaire de la Plagne Stations Vanoises.

- C'est pas de refus.

Laetitia voulut faire un peu de ménage, mais Chiara l'en dissuada. Il ne fallait pas plus d'une ou deux minutes pour rejoindre le centre du village. Elle se gara devant le secrétariat médical. Laetitia ouvrit la porte pour quitter la voiture.

- T'as pas oublié quelque chose ?

- Je ne vois pas.

Laetitia n'eut pas fini sa phrase que Chiara lui attrapa le bras, l'obligea à se pencher et l'embrassa sur la bouche.

- Ça va jaser dans les chaumières !

- Je m'en fous. On n'est plus au dix-neuvième !

Chiara claqua la portière passager puis démarra sans se soucier de quoi que ce soit. Sur le trottoir d'en face, Laetitia reconnut une des habituées du docteur Saint-Pierre, une commère qui passait le plus clair de son temps à déblatérer sur tout le monde.

- Finalement c'est un peu plus qu'une amie.

Laetitia se tourna pour découvrir Mouta.

- Vous êtes bien informée pour une fois !

- Si on peut dire. Au fait, on a les résultats... pour le sang sur les baskets.

- Et alors ?

- C'est bien le vôtre. Vous vous êtes entaillée les deux mains.

- Je suis maladroite quand je suis amoureuse.

- Y compris avec Teresa ?

Mais Mouta n'attendit pas la réponse et poursuivit son chemin.

Laetitia l'observa un moment avant d'ouvrir la porte. Gilles attendait un peu plus loin, il avait rendez-vous avec Saint-Pierre. Il traversa la rue et se plaça sur le côté.

- Alors comme ça, vous êtes une goudou !

- Qu'est-ce que ça peut vous faire, on est dans un pays libre non ?

- Moi je dis ça, je dis rien.

- Bah dites rien alors, ce sera mieux. Attendez dehors, faut que je m'installe, ajouta-t-elle tout en lui claquant la porte au nez.

Potard plus distorsion à 1

L'homme courait comme il avait toujours couru, droit devant lui. Il pouvait ainsi parcourir des distances importantes, sans se fatiguer. Le rythme était la base de tout. Il était totalement nu, encore une fois. Il n'aimait pas, mais avait-il seulement le choix ? Non, ce qui lui arrivait, arrivait bien malgré lui. Plus loin encore, était la caverne dans laquelle il aimait à se réfugier et surtout, celle où il pouvait retrouver de quoi se vêtir décentement. Ses mains étaient poisseuses, il y avait cette odeur animale dont il ne parvenait pas à se défaire. Son corps recouvert de boue qui avait séché le couvrait de plaques marronnasses.

Il se figea soudainement. Il huma l'air profondément. Le couple de loups était bien plus haut et les sangliers traversaient la futaie pas très loin de la ferme. Il y avait aussi de nombreuses petites bestioles, marmottes, oiseaux, mulots. L'épervier avait filé sur l'autre versant. Non, ce qu'il percevait, venait de plusieurs groupes d'hommes à l'affût. Parmi eux se trouvaient les chasseurs. Mais il y en avait des nouveaux qu'il ne connaissait pas. Tous avaient le même objectif, poursuivre leur proie. Ces imbéciles ne savaient pas laquelle, mais ils avançaient d'un bon pas.

Les sangliers avaient bifurqué soudainement, ils n'avaient que faire des hommes, ils suivaient leur instinct qui leur commandaient de quitter le sentier. Les loups, prévenus par les marmottes fuyaient déjà les lieux. L'homme sourit en pensant à l'idée idiote des hommes. Des loups voleurs de vache.

Il fit l'erreur de s'engager dans la pente et de grimper à travers les rochers déversés dans ce qui aurait pu être une prairie. Il sut immédiatement qu'il était repéré, avant même le coup de fusil. L'imbécile qui avait tiré, s'était trop précipité, l'impact eu lieu loin derrière lui. Il reprit sa course, contourna le piton. Il franchit la rivière. Ses pieds nus envoyaient des éclaboussures qui s'envolaient tout autour de lui pour retomber lourdement.

Il n'avait pas anticipé le changement de position de l'autre groupe de chasseurs, il fut fauché à hauteur de la cuisse. Trois pas de plus et il vacilla pour s'étaler de tout son long.

- Taïaut, taïaut !

Les clowns, pensa l'homme, ils le confondent avec un cerf ou un chevreuil. Il aurait voulu se relever, mais sa jambe droite ne lui obéissait plus. Elle tressautait sans discontinuer. L'odeur de l'herbe, une odeur douce et agréable se mêlait à celle de la cardamine et à la bruyère des neiges. Le petit bruit de l'eau qui serpentait un peu plus loin, donnait une grâce inattendue à l'ensemble. L'homme n'était pas inquiet puisque tout concourait à l'apaiser. Même le ciel faisait un effort. Les cumulus porteurs de pluie avaient fait place aux cirrus qui se déchiraient au-dessus de lui. Le soleil réchauffait sa peau. Il avait isolé sa blessure du reste de son corps, elle n'existait plus, elle appartenait à la beauté des alpages tout comme le sang qui s'écoulait.

- Taïaut, taïaut !

La voix du chasseur permettait de les situer à quelques dizaines de mètres en contrebas. Ils n'ont que ces mots à la bouche, pensa l'homme. Ne savent-ils donc pas s'exprimer autrement, ou alors, leurs fusils parlent à leur place.

- Qui vous a dit de faire feu ! hurla une voix inconnue. On avait dit de prévenir par radio si vous aviez quelque chose en vue. Vous avez tiré sur quoi ?

Le chasseur avait pris son air idiot.

- La bête !

- Elle ressemble à quoi, je vous le demande ! Vous avez tiré au jugé, sans réfléchir. Vous êtes une bande de cons, c'est tout.

Ils étaient tout près, bientôt ils découvriraient son corps.

- Crétins, vous avez buté un homme, hurla un autre gendarme.

Une voix de femme, une femme forte qui dénotait. L'homme aima tout de suite cette voix. Il savait qu'il allait devoir faire un effort considérable pour tenter de ne pas dissocier.

- Comment allez-vous ? questionna le premier gendarme. Il est vivant, blessure grave à la jambe. Contactez les secours et coffrez-moi le crétin qui a fait feu !

Une voix, un homme, non deux. Une multitude, voilà ce que craignait l'homme. Et de quelle jambe parlait-il. L'un d'eux avait tiré, c'était certain. Mais sur quoi. Ah oui, la jambe. Mais la question demeurait, quelle jambe ? Trop de paroles se nouaient entre elles avant qu'il ait pu relier les bouches et les mots, l'homme décida de dissocier.

- Chargez-le sur le brancard. Monsieur vous m'entendez ?

Lui était resté près du ruisseau avec la cardamine et la bruyère des neiges. Celui du brancard allait certainement dire quelque chose mais quoi ?

- Oui, je marche, la jambe marchera. Moi je suis bien là, mais l'autre n'y est pas.

- Quel autre ? Il y en a un autre, continuez les recherches. Vous avez tiré deux fois ?

- La première fois c'était Kleber, le vieux.

- Mais vous êtes tous aussi tarés les uns que les autres. Appelez-moi Kleber !

Cette phrase n'avait aucun sens, l'homme se concentra. Kleber, le gendarme, qui appelle qui ? Il fit un effort pour se rappeler la blague du docteur. Appelez-moi Francine ! Mais il n'était pas Francine, il était le docteur. Mais la farine, elle s'appelle bien Francine, comme la France en petit. Il se perdit en conjectures.

- C'est vous Kleber ?

L'homme opina de la tête.

- Vous avez tiré sur quoi ?

- Bah la bête !

- Et ça ! c'est quoi ?

- Bah un homme.

- Alors vous en concluez quoi ?

- Moi j'ai tiré sur la bête, c'est l'autre qui tire sur n'importe quoi !

- Tu sais ce qu'il te dit l'autre !

- Foutez-moi ces deux abrutis dans la voiture et vous me les déposez à la brigade. Je pense qu'on va avoir une petite discussion.

Le brancard se souleva du sol, l'homme blessé pensa à celui près de la rivière. Il n'avait pas eu le temps de lui dire où il se rendait. Dissocier, ne pas dissocier trop avait dit le docteur. Il aurait dû y penser avant.

Olivier sauvegarda ce qu'il venait d'écrire. Il était content, il tenait la fin de son histoire. Il ouvrit le tiroir, le referma aussitôt. Il quitta son bureau.

- Chérie, j'ai fini !

Pas de réponse, il gagna la cuisine. Sur la table, un petit mot était mis en évidence, appuyé contre la carafe.

« Dans le frigo il y a des œufs, fais-toi une omelette. Je suis partie avec les copines, on sera au bowling après le restau. Passe une bonne soirée ! »

Olivier relut la lettre plusieurs fois. Est-ce qu'elle se foutait ouvertement de lui ou bien était-ce une illusion de sa part. Il ouvrit le frigo. Il n'y avait pas d'œufs. Finalement son idée première n'était pas une impression, elle se moquait bien de lui ! Il se fit un grand café, attrapa le pain de mie, retourna dans le frigo pour prendre le beurre.

- Merde, encore cette saloperie de margarine !

Il maudit son fils avec ses idées vegan et se contenta de pain de mie trempé dans du café. Il n'aimait pas la confiture de violette et c'était tout ce qu'il restait. Putain, le jour des courses c'est demain, pensa-t-il.

Potard plus distorsion à 2

Mouta était devant la brigade. Elle attendait que le commandant donne les ordres pour la battue. Les chasseurs faisaient la tête, mais elle avait réussi à les convaincre de rester chez eux. Avaient-ils entendu raison ? Elle préférait croire que oui. La menace d'une amende de 10 000 euros et de 5 mois d'emprisonnement, menace fictive, y était peut-être aussi pour quelque chose. Le groupe d'intervention de Grenoble avait rassemblé ses véhicules sur la droite de la place. Un hélicoptère attendait à la base, située à la Plagne, ils avaient obtenu une heure de surveillance.

Mouta continuait à penser qu'il y avait un élément qui leur échappait. La secrétaire et sa copine demeuraient pour elle une piste à ne pas négliger. Surtout depuis qu'elle avait commencé à éplucher les carnets du Marcel, l'ancien commandant vidé de son sang. Il faisait référence à une fille qui aurait été témoin d'une agression de touriste, sauf qu'elle n'avait rien vu. Il n'avait pas pris la peine d'écrire son nom. Mouta avait fouillé les procès-verbaux, aucun n'y faisait référence. Elle se demanda même si le Marcel n'enquêtait pas pour son propre compte. En tous les cas, hors procédure et cet élément la perturbait. S'il s'agissait bien de la secrétaire, elle avait donc été présente à trois reprises lors d'agressions. Le touriste, Gilles à sa sortie du café et la fameuse Teresa.

- Le groupe d'intervention 1 vous couvrirez le secteur jaune sur la carte d'état-major. Nous on prendra le secteur vert, l'autre groupe suivra le secteur orange. On montera tous par le sentier de la Dent jusqu'au parking, de là on quitte les véhicules. Avant d'entamer les recherches, on vérifiera qu'il n'y a pas de chasseurs. Normalement, on ne devrait pas être gênés, mais je me méfie de ces zozos. Des questions ? Non ? Alors en route... Ah si j'oubliais, on utilisera le canal 4, test une fois là-haut.

Le commandant donna le signe du départ. Chacun gagna son véhicule et tous à la file indienne traversèrent la rue principale du village. Les gens observaient silencieusement ce défilé inhabituel. Les chasseurs étaient installés à la terrasse du café, ils commentèrent en secouant la tête, mais pas un ne bougea de sa place.

Hugo vint servir une nouvelle tournée de café.

- Ils sont où Gilles et Fabrice ?
- Ils sont déjà sur place.
- Vous ne m'aviez pas dit.
- On sait que tu renseignes les gendarmes, on t'en veut pas, t'as pas le choix.
- Ils prennent de gros risques, s'ils se font chopper dix mille...
- Ce sont que des conneries, Lukvinac a un fils procureur...
- Il a un fils lui, depuis quand ? intervint un des chasseurs.
- Depuis qu'il a eu une première femme qui l'a foutu dehors.
- Et alors ?
- Alors, l'amende et la peine de prison c'est du flan.
- Où tu vas Hugo ?
- Faut que je remonte un fût.
- Il attendra, reste donc avec nous !

Hugo obéit tout en espérant que Mouta comprendrait pour quelle raison il ne les avait pas prévenus à temps.

Les véhicules étaient garés sur le terre-plein, les hommes testaient leurs talkies. Enfin, ils se déployèrent. Les uns grimpaient à flanc de colline, les autres suivaient divers sentiers dont le principal qui montait vers la Dent. Qui aperçut l'homme en premier ? Difficile à dire. Il tomba dans l'herbe, nu comme un ver. Le coup de feu retentit juste après.

- Là-haut un tireur isolé, non deux !

- Les crétins, j'en étais certaine, dit Mouta plus pour elle-même. Interceptez-les, ce sont des chasseurs, y en a un c'est Fabrice, le petit frère de celui qui a été encorné par un sanglier.

Une des équipes, fila au pas cadencé directement vers les deux chasseurs, pendant que Mouta et Marthe leur coupaient la route, plus bas. Les deux hommes tentèrent de s'échapper en longeant la lisière de la futaie, mais les deux femmes arrivèrent avant eux.

- Mais qu'est-ce que vous ne comprenez pas dans il est interdit de. Et puis vous avez tiré sur quoi, on peut savoir.

- La bête est un peu plus haut, on l'a ajustée, à mon avis elle est mortellement blessée.

- Et à votre avis, vous allez passer combien de temps en garde à vue. Récupérez leurs fusils. Vous n'êtes pas près de les revoir, ils seront stockés comme pièces à conviction. Matéo ! Viens par-là ! Tu me descends ces deux crétins et tu me les gardes au frais. Tu te fais accompagner par Eric. Et s'ils font les malins tu les menottes.

- C'est un loup ! hurla un des gars de Grenoble.

- Alors, on vous avait bien dit ! osa Gilles d'une petite voix.

- Que quoi ? Qu'un loup avait arraché la tête du Vesnard d'un coup de patte. Vous êtes tous aussi crétins ou bien c'est que vous deux !

- Et la vache alors, tenta une nouvelle fois Gilles pour se justifier.

- Oui, tout à fait crétins et obtus par-dessus le marché ! Heureusement que vous êtes-là, c'est qu'il y en a là-dedans, fit Mouta tout en tapotant le front de Gilles. Parce que ton explication, c'est quoi, que le loup est parti avec la vache sous le bras pour la cacher dans son gîte. Ils font de sacrés trous les loups maintenant. Allez, débarrassez-moi le plancher.

Pendant ce temps-là le groupe d'intervention 1 s'occupait de l'homme allongé près du ruisseau. Mouta, accompagnée de Marthe les rejoignit.

- Alors, questionna-t-elle.

- Il n'est pas très cohérent. On n'a pas insisté, on le redescend, faut qu'il passe par l'hôpital. Un véhicule des urgences le prendra en charge à Champagny. Est-ce qu'on continue les recherches ? Il est où votre commandant ?

- Je l'appelle et je vous informe de la suite.

Les recherches durèrent toute la matinée et continuèrent dans l'après-midi. Vers 17 heures, on mit fin à ce travail infructueux. Mouta rentra écoeuvée par le comportement des gens. Elle s'installa au bureau pour écrire son rapport. Elle appela Lucie qui entra sans tarder comme si elle attendait derrière la porte.

- Veux-tu bien contacter l'hôpital de Grenoble au sujet de notre inconnu et vois si on peut lui parler.

Lucie ressortit aussi vite qu'elle était entrée. Mouta se prépara à quitter la brigade, avant elle passa voir son supérieur.

- Mon commandant, si on a l'accord de l'hôpital, j'ai prévu de me rendre directement à Grenoble en partant de chez moi pour interroger notre inconnu.

- Très bien, je vous rejoindrai à huit heures, ça ira.

- Euh oui mon commandant, enfin sinon je passe vous prendre à...

- Non, non, on fait comme vous avez dit.

Mouta observa un moment l'homme qu'elle avait en face d'elle.

- Un souci ?

- Aucun, je réfléchissais, à demain mon commandant.

Mouta quitta la brigade pour de bon. Une fois dehors, elle repensa au commandant, elle réajustait son premier jugement. Finalement, il était efficace et humain. Deux qualités qu'elle n'avait connues qu'auprès de Marcel.

En passant devant le secrétariat médical, elle ne put s'empêcher de pousser la porte. Laetitia était derrière son ordinateur, deux personnes patientaient pendant qu'une autre

répondait aux questions de la secrétaire. Mouta attendit qu'elle en ait terminé, mais avant qu'un autre patient se présente, elle s'avança.

- Je n'en ai que pour deux minutes.

- Ça tombe bien je n'ai guère plus comme vous pouvez le constater.

Elle sortit une photo du randonneur agressé dont s'était occupé Marcel et la tendit à Laetitia. Elle scruta son visage.

- Vous reconnaissez cette personne ?

- Pas le moins du monde. Ce n'est pas quelqu'un d'ici en tous les cas.

- Merci d'avoir consacré un peu de votre temps précieux.

Laetitia se demanda s'il y avait une forme d'ironie ou pas. Le visage impassible de la capitaine ne laissait rien transparaître.

- Et pourquoi j'aurais pu le reconnaître ?

- Comme vous êtes une adepte de la randonnée, qui plus est nocturne, je m'étais dit que.

Mouta laissa sa phrase en suspens. Elles prirent congé l'une de l'autre cordialement, mais derrière cette civilité se cachait une méfiance réciproque.

Soit elle est très forte, soit elle n'a rien vu, conclut Mouta, certaine de n'avoir remarqué aucune modification sur le visage de la secrétaire. Une modification qui aurait indiqué qu'elle mentait.

Potard plus distorsion à 3

Laetitia finissait de s'occuper du dernier patient lorsque Chiara entra et s'installa sur une chaise. Elle sortit un livre et se mit à la lecture.

- Qu'est-ce que tu fais là ?

- Je t'attends, ça t'embête ?

- Pas le moins du monde, je finis avec monsieur, je fais une sauvegarde, deux ou trois paperasses et je suis à toi.

L'homme avait suivi la conversation comme s'il était concerné. Il n'était pas pressé de regagner ses pénates, pour une fois qu'il avait l'occasion de suivre un échange sans engueulade à la clef. Laetitia s'adressa au patient pour compléter son dossier. Chiara de son côté était plongée dans les aventures d'Adélaïde Ivanovna.

- Tu lis quoi ?

- Les Frères Karamazov.

- C'est bien ?

- On peut dire ça.

- Tu te moques !

- Non, mais comme c'est un chef d'œuvre, demander si c'est bien, c'est rigolo.

- Reprenez votre carte vitale. Vous connaissez les frères machins ?

- Ecrit par Dostoïevski, oui je connais.

- Vous avez lu ?

- J'ai abandonné au bout d'une centaine de pages.

- Ah, tu vois que c'est pas si bien, monsieur a abandonné au bout de cent pages.

- J'avais entendu, après c'est une affaire de goût. Si tu es sage je te ferai la lecture ce soir.

Le bon homme rougit jusqu'aux oreilles.

- Vous devez avancer la part non remboursée par la sécu, faudra voir avec votre mutuelle.

Donc trente euros cinquante, s'il vous plaît.

L'homme tendit sa carte bleue, une fois la somme réglée, il prit congé. Au moment de fermer la porte, il se retourna.

- Bonne lecture.

Et il disparut à droite, par le mini trottoir qui longeait la route.

- T'es gonflée de m'allumer en plein travail ! Chez toi ou chez moi ?

- Chez moi, je préfère. Ta baraque me met mal à l'aise, je ne sais pas pourquoi.

- Parce qu'elle n'a pas été refaite depuis la mort de mon père.

- Il est mort à quel âge ?

- Pas assez tôt.

- On sent que tu le portes dans ton cœur !

- Si j'avais eu le courage je l'aurais foutu dehors bien plus tôt. C'était un connard. Il a essayé d'abuser de moi, il s'est retrouvé avec une fourchette dans le gras du bide, ça l'a refroidi. Il n'a plus jamais tenté quoi que ce soit. J'en ai pour une dizaine de minutes, si tu préfères je te retrouve chez toi ?

- Non, j'ai Dostoïevski pour me tenir compagnie. Prends ton temps.

- Ce soir pas de cochonnerie, j'ai mes règles !

Chiara ne prit pas la peine de répondre, elle était déjà plongée dans son bouquin. Laetitia l'observa un moment, silencieuse.

- T'arrête de me bouffer des yeux. Fais tes mises à jour plutôt.

Laetitia eut beaucoup de mal à se concentrer. Elle fit au plus vite remettant une partie du travail à plus tard. Chiara avait garé sa voiture un peu plus haut, elles grimperent la rue pour la récupérer.

- Ne regarde pas la boucherie avec tes yeux pleins de larmes, j'ai fait les courses ce matin.

- Les larmes c'est à cause du froid.

Chiara attrapa la main de Laetitia, la passa dans le dos de sa copine afin de se coller tout contre elle pour l'embrasser. Laetitia se laissa faire. Chiara lui tâta les hanches.

- T'es de plus en plus maigre, va falloir que je te remplume.

- Tu veux faire de moi une bonbonne avec des anses ?

- Question bonbonne, y'a de la marge.

- Arrête de me lécher la pomme, on nous regarde.

Elles grimpèrent dans la voiture.

- Tu sais qu'à pied on irait plus vite !

- Je sais, mais je suis venue directement et j'aime pas laisser la bagnole de l'entreprise n'importe où.

- Vous en êtes où avec la piscine ?

- On s'en fout non ?

- Pas tant, la natation est mon sport préféré !

- Bon alors je vais veiller personnellement à ce qu'on termine le plus vite possible. On fera l'inauguration toutes les deux !

- Tu déconnes ?

- Pas le moins du monde. Juste avant l'inauguration je me débrouillerai pour avoir accès aux bassins genre pour une dernière vérification. Pour répondre à ta question, je pense qu'à la fin du mois l'entreprise nous remet les clés ! Ils figolent les derniers aménagements et c'est bon.

Laetitia embrassa sa copine goulûment avant de descendre pour attendre devant la porte.

Lorsque Laetitia émergea de son profond sommeil, elle crut tout d'abord que la nuit était finie et pensa petit déjeuner. Ce n'était pas le cas. Ce qui l'avait réveillé était entre ses cuisses et lui léchait le sexe avec avidité. On lui avait enlevé sa culotte. Non, elle ne rêvait pas. Elle releva la tête de Chiara, ses yeux étaient vitreux et hagards. Laetitia chercha à attirer l'attention de son amie, mais elle n'arriva à rien. Chiara semblait comme totalement absente, elle sombrait dans les profondeurs de son inconscient et bientôt elle allait s'y perdre. La sortir de cette sidération prendrait des mois ou des années. Elle se dégagea, quitta le lit, enfila une culotte propre et mit une protection. Elle revint avec le couteau à désosser. L'entaille devait être suffisamment profonde pour produire un écoulement continu, mais pas trop afin qu'elle ne se vide pas de son sang. Chiara réagit immédiatement à l'odeur du sang, elle se tourna sur le dos, ouvrit grand la bouche et attendit que le précieux nectar s'y déverse. Elle se redressa et se jeta sur le bras de Laetitia pour obtenir encore plus. Celle-ci dut produire un effort conséquent afin de dégager son bras. Chiara attira vers elle son amie, se nicha tout contre elle et s'endormit. Laetitia, qui avait besoin de la chaleur du corps collé à elle, se serra toute tremblante. Il aurait fallu qu'elle mette un pansement pour arrêter l'épanchement sanguin, mais elle ne réussit pas à s'obliger de quitter le lit.

Laetitia émergea de son rêve. Chiara était installée dans la cuisine en culotte et soutif. En percevant les mouvements de son amie, elle délaissa le bol de café et vint embrasser Laetitia. Mais elle stoppa son avancée en découvrant le rouge qui marquait les draps.

- Tu as saigné beaucoup !

- J'ai des règles abondantes, mentit Laetitia.

Elle se leva toute tremblotante. Chiara attrapa un pull en mohair qu'elle enfila sur le corps de son amie. Elle la serra dans ses bras et l'embrassa tendrement.

- Viens par ici, je te prépare un thé bien chaud. Comment se fait-il que tu aies si froid, il fait 21 dans la pièce. Veux-tu que je monte le chauffage ?

- Je veux bien.

Laetitia sut immédiatement qu'elle allait devoir partir en chasse !

Potard plus distorsion à 4

Mouta arriva à l'hôpital de Grenoble en compagnie du commandant aux alentours de 10 heures. Ils étaient tous deux installés dans un bureau médical libre attendant la fin des soins. Mouta regarda l'heure à sa montre et soupira.

- Si j'avais su, on serait partis plus tard, on aurait évité les embouteillages et j'aurais eu le temps de prendre un petit déjeuner décent.

Le commandant se leva, quitta le bureau sans un mot. Mouta se demanda quelle mouche l'avait piqué ou bien ce qu'elle avait pu dire de désobligeant. Au bout d'un moment, elle fut sur le point de partir à sa recherche, c'est à cet instant qu'il choisit d'entrer.

- Pain au chocolat ou aux raisins ?

Mouta resta interdite, puis elle finit par s'asseoir.

- Pain au chocolat, s'il vous plaît.

- Tenez, je vous ai pris un café, sans sucre n'est-ce pas ?

Mouta confirma. Elle avala son pain au chocolat en deux bouchées et but son café, puis elle se tourna vers le commandant. Il avait déplié sur ses jambes un grand mouchoir et déposé dessus le pain aux raisins.

- En effet, vous aviez faim. Si vous en voulez un autre, la cafétéria est au bout du couloir à droite.

Mouta rougit jusqu'aux oreilles, elle venait de passer pour une glotonne et s'en voulait.

- Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais cette affaire est pour le moins étrange. Rien ne va ensemble, c'est à croire qu'il y a plusieurs affaires. Ce qui n'était pas ma vision au départ.

Mouta écoutait en silence, elle n'avait pas d'a priori, pour elle, seuls les faits gouvernaient. Pour l'instant, le manque de cohérence s'imposait. Au lieu d'imaginer l'invraisemblable, elle patientait jusqu'à ce que l'ensemble prenne forme.

- Vous en pensez quoi, insista le commandant.

- Mon commandant, j'en pense rien. A part que je n'aime pas ces histoires et que j'ai un mauvais pressentiment. Je l'espère infondé.

Ce fut à cet instant que l'interne choisit de faire son entrée :

- Le patient est à votre disposition, il n'a pas encore vu notre psychiatre, mais ce sera fortement nécessaire. Vous voulez encore cinq minutes, dit-il en voyant que le gendarme était installé pour prendre son petit déjeuner.

- On y va, répondit le commandant en jetant son pain aux raisins et son café à la poubelle. Mouta eut un pincement au cœur. Heureusement elle avait eu le temps d'engloutir son pain au chocolat.

Ils remontèrent le couloir, passèrent la cafétéria et prirent à gauche, service des urgences.

- Il ne restera pas dans ce service, son état ne le nécessite pas. Si vous le permettez, j'assisterai à l'entretien.

Le ton de la voix ne laissait guère entendre le moindre choix. L'interne se cala contre le mur et attendit tout en consultant son téléphone.

- A-t-il un nom ?

- Demandez le lui, il est présent dans la salle !

Mouta s'approcha et commença son interrogatoire.

- Quel est votre nom monsieur ?

- Il faut demander à l'autre, celui qui est resté près de la rivière.

Mouta se tourna vers l'interne montrant un air étonné.

- Nous n'avons pas eu plus de chance que vous. D'où le psychiatre.

- Vous étiez deux alors ?

- Non, un.

- Mais qui est l'autre ?

- Je ne connais pas son nom, il faudrait le lui demander, ça m'aiderait.
- Que faisiez-vous, tout nu dans la montagne.
- Lui était nu, moi non.
- Bon, mais que faisiez-vous à cet endroit ?
- Je l'accompagnais et il a oublié de me dire pour quoi nous étions venus.
- Mais vous étiez un !
- Cela ne change rien, il ne m'a pas dit et moi je ne sais rien. Je suis venu pour l'aider.
- Pour l'aider à quoi faire ?
- Je ne sais pas puisqu'il ne m'a pas dit.

L'homme demeurait d'un calme olympien tandis que Mouta commençait à perdre patience.

- Je vous conseille de rester calme, il pourrait être pris d'une crise d'angoisse.
- Désolée. De toute façon j'abandonne. On va prendre une série d'empreintes. Vous avez des questions mon commandant ?
- Vous vivez où d'habitude ?
- Dans notre maison.
- Où se trouve-t-elle, ainsi on pourra vous raccompagner.
- Ce ne sera pas la peine, il va venir me chercher et nous repartirons tous les deux.
- On a essayé cette ruse aussi, on n'a pas eu plus de succès que vous.

Mouta sortit le matériel pour les empreintes, ouvrit le tampon encreur et se saisit de la main du patient pour y placer son index. L'homme se jeta hors du lit, arracha son goutte-à-goutte, il poussa le commandant violemment et envoya l'interne rouler dans le couloir. Mouta lui courut après, il portait une blouse ouverte dans le dos, ce qui donnait une vue imprenable de son postérieur. Les hommes de la sécurité eurent le plus grand mal à l'intercepter et à le maintenir au sol. L'interne arriva et fit une injection pour calmer le patient.

Mouta et le commandant avaient repris la voiture, ils étaient silencieux depuis la sortie de la voie rapide.

- Il est étrange ce type !
- Cinglé, quelque chose de bien.
- Je ne l'aurais pas dit en ces termes, mais l'idée aurait été la même.

La route défila un moment.

- Je me demande ce qu'il pouvait bien faire là et si effectivement ils étaient deux.
- Mon commandant je tourne ces questions dans ma tête depuis que nous avons quitté l'hôpital. Et je n'ai guère de réponses.

Ils arrivèrent à Champagny-en-Vanoise en début d'après-midi. Ils entrèrent de concert dans la brigade. Lucie était au téléphone.

- Ne quittez pas, justement ils viennent d'arriver.

Elle passa le combiné au commandant qui échangea durant quelques minutes. Mouta comprit qu'il s'agissait de l'hôpital de Grenoble et que les nouvelles n'étaient pas très bonnes. Le commandant raccrocha, puis se tourna vers Mouta.

- Notre homme a faussé compagnie à ses surveillants au moment du transfert dans le service psychiatrie, un manque de coordination. Les deux crétins qui l'accompagnaient l'ont laissé sans surveillance le temps de prendre un café. Il est signalé à la brigade de Grenoble, ils vont tenter de le retrouver.

Le commandant semblait plonger dans une intense réflexion.

- Quelque chose vous tracasse, demanda Mouta.
- Oui, l'interne lui avait injecté une forte dose de tranquillisant qui aurait dû l'assommer pour un moment et visiblement cela ne lui a rien fait !
- Je vous offre un café mon commandant.
- Ce n'est pas de refus. Quelle heure est-il ? Parfait, j'ai un peu de temps devant moi, la rencontre avec la maire peut attendre.

Mouta avait une question qui lui brûlait les lèvres, mais elle se garda bien de la poser. Que pouvaient-ils bien faire tous les deux ? La coordination avec la brigade ne nécessitait aucunement de se rencontrer si fréquemment.

Potard plus distorsion à 5

L'homme ouvrit les yeux. Le docteur avait dit, trois questions. Où suis-je ? Qui suis-je ? Est-ce que je suis un tout cohérent ? Les réponses étaient floues. Je suis l'homme qui court et je viens de me réveiller dans une pièce avec un lit en fer. Ma jambe me manque, mais je peux la ramener quand ce sera nécessaire. Je dois manger. Viande ou autre ? Viande.

- Il y a quelqu'un ? hurla l'homme.

Où peut bien être l'homme resté près de la rivière ? Lui pourrait m'apporter les réponses. Non, je suis idiot, il ne les a pas, c'est moi qui détiens la vérité. Je suis la bête qui est venue pour éliminer les Malvaloirs, pensa-t-il.

L'homme réitéra sa demande en criant encore plus fort.

- On vient, deux minutes.

Il y eut le déclic de la serrure et la porte métallique s'ouvrit.

- Que peut-on pour vous ?

- J'ai faim !

- On va vous apporter un sandwich, thon crudités, ça ira ?

- Non, il me faut de la viande.

- Poulet crudités ?

- De la viande rouge.

- On va trouver une solution dit le gendarme tout en refermant la porte.

L'homme voulait se dégourdir les jambes, il fallait qu'il coure sinon le cœur allait s'arrêter. Le médecin avait dit, la course à pied ça maintient en bonne santé et c'est bon pour le cœur. Mais il n'avait pas dit ce qui arrivait si on ne courait plus. Est-ce que le cœur s'atrophiait avant l'arrêt cardiaque ? L'homme se tâta au-dessus du sternum. Le creux est plus profond, mon cœur s'atrophie dit-il à haute voix.

- Qu'est-ce qui vous fait penser une chose pareille ?

Le gendarme était là, comment avait-il fait pour entrer ? Passait-il au travers des murs ? L'homme se concentra pour déterminer s'il devait le tuer. Non, pensa-t-il, il ne répond pas aux critères des Malvaloirs.

- Il faut que je coure, mon cœur s'atrophie, là ça se creuse !

- Faites voir.

L'homme s'approcha, souleva le sweater qu'on lui avait donné.

- Non c'est normal, ici, y a toujours un creux. Tenez, voici un sandwich avec des tranches de rosbif froid.

- C'est de la viande ?

- Oui.

- Il faut que je coure.

- Je vais en toucher un mot au chef.

Le gendarme tourna le dos, ce fut sa première erreur. La deuxième, c'était de croire que viande et sandwich allait ensemble et enfin la dernière, c'était de ne pas prendre au sérieux les questions du type dont il avait la garde.

L'homme se jeta sur le gendarme, lui bouffa la moitié du bras et s'attaqua au visage dont il déchiqueta la joue. Le gendarme avait juste poussé un cri étouffé avant de perdre connaissance. L'homme ouvrit la porte, passa devant la salle commune où trois gendarmes discutaient autour d'un café.

- Vous allez où monsieur ?

- Je vais courir.

Le temps qu'il réagissent, l'homme avait quitté la brigade au pas de course avec un rythme soutenu. Le premier gendarme accéléra du plus vite qu'il put, mais ce fut une nouvelle erreur. Il avait gagné rapidement du terrain, mais maintenant l'air lui manquait et il

ralentissait pour s'arrêter à bout de souffle. Les deux autres avaient choisi le 4x4, le temps qu'ils démarrent, ils avaient perdu de vue le fuyard.

L'homme courait toujours, ça faisait une bonne heure qu'il traçait sa route. Dès la sortie du village, il avait pris le chemin qui menait à l'ancien pont. A partir de là, il connaissait le moyen pour regagner la rivière. Mais l'homme de la rivière y serait-il ? Il accéléra encore, tout à coup il bifurqua, un chevreuil venait de se figer avant de s'élancer. La poursuite au travers des feuillus enchevêtrés les uns dans les autres dura de longues heures, mais à chaque fois, l'homme gagnait quelques mètres sur l'animal. Il le fatiguait sans lui laisser le temps de réguler sa température. Bientôt le chevreuil s'arrêta, immobile. Il n'avait plus la force de bouger, il savait que sa mort était proche. L'homme surgit du côté de la futaie et se jeta sur l'animal pour le dévorer à pleines dents. Le sang, encore chaud, inondait sa gorge, mais le plus important, la viande vivante tressautait à chaque coup de mâchoire.

Olivier relut ce qu'il venait d'écrire, il était assez satisfait. Pour un premier jet, ça devrait aller. Il se leva, une fois dans la cuisine, il se servit un verre de whisky. Il observa désespérément le fourneau, mais personne ne viendrait à son secours. Sa femme était partie passer quinze jours chez sa mère sur l'île de Ré. Une fois son verre vide, il se décida à sortir acheter quelque chose à manger. Le boucher faisait aussi traiteur.

Il regretta de n'avoir pris que son manteau, le froid était cinglant. Il enfila ses mains dans ses poches, malheureusement, il n'y avait pas de poches pour les oreilles. D'un pas rapide il remonta la rue principale.

Deux personnes attendaient devant lui qu'une autre soit servie. Il frappa le sol de ses pieds pour tenter de se réchauffer.

- Il fait sacrément froid n'est-ce pas ?

Il se tourna et reconnut la fille architecte qui travaillait sur le projet piscine. Il se dit qu'elle avait embelli, qu'elle avait aussi pris du poids ce qui lui allait très bien.

- On peut dire ça, en plus je suis sorti habillé léger. Je vois que vous n'avez pas fait cette erreur.

- J'évite en effet. C'est à votre tour.

- Bonjour, je prendrai une barquette de lasagnes, pour une personne.

- Alors, madame est toujours sur l'île de Ré.

Olivier confirma d'un signe de tête. L'idée de parler de sa vie de couple dans une boucherie ne l'enchantait guère. Pendant que la femme du boucher servait Olivier, le boucher qui en avait fini avec la dernière cliente, s'approcha de Chiara.

- Et pour vous ma petite dame ?

- Un rosbif.

- Le petit là, fera l'affaire ?

- Non, l'autre à côté.

- Je vous emballe ça.

Olivier régla la note, puis se tourna vers Chiara.

- Vous recevez de la famille ?

- Non, juste une amie.

- Vous êtes de sacrées mangeuses de viande !

- On peut dire ça, répondit Laetitia qui entra dans le magasin. Je t'attends dans la voiture, j'ai fini. File-moi les clefs.

Chiara les lui donna puis attrapa l'emballage qu'on lui tendait.

- Elle a maigri la secrétaire médicale. C'est votre amie ?

- On peut dire ça.

Laetitia revint dans la boutique.

- Prends aussi deux rumstecks pour demain. Elle embrassa Chiara sur la bouche avant de repartir.

- Je vais me mettre au chaud, il fait un froid de gueux ! dit-elle en quittant la boutique.

- Du coup, ça répond à votre question. A la réflexion, c'est vrai qu'elle a encore maigri, comme je le lui disais y a pas longtemps, tu perds ce que je pr...

Mais elle ne termina pas sa phrase. Elle paya, sortit en trombe de la boutique.

- Je ne sais pas ce qui lui a pris d'un coup, dit Olivier au boucher.

- L'amour mon petit monsieur, l'amour.

Olivier salua le boucher et sa femme et rentra chez lui. En chemin il croisa une vieille connaissance.

- Tien, un revenant, lui dit son ami.

- Tu peux parler, on t'a pas beaucoup vu ces temps-ci !

- J'étais en déplacement, je suis rentré hier. Tu as entendu cette histoire ?

- Laquelle ?

- L'homme que les gendarmes ont retrouvé nu près de la rivière, sur le sentier de la Dent.

Un type incohérent, il a été blessé par les chasseurs. Depuis le temps qu'on leur dit de...

- De quel type tu parles, tu as lu mon bouquin ?

- Tu en as sorti un nouveau depuis « La proie » ?

- Bah non, mais je suis en train d'en écrire un !

- Et tu as mis des extraits en ligne ?

- Pas le moins du monde.

- Et quel rapport avec le type dans la rivière ?

- Tu as un peu de temps ?

- Oui...

- Viens avec moi, je vais te montrer quelque chose. Tu aimes les lasagnes ?

- J'adore ça.

- Préviens ta femme que tu manges avec ton ami de toujours.

- Je ne sais pas si...

- Fais pas chier, j'ai besoin de toi !

- Je passe à la maison avant, tu veux que j'apporte quoi ?

- Rien, ou bien si, un dessert !

Potard plus distorsion à 6

Pourquoi je prends du poids et que maintenant c'est toi qui ressembles à une anorexique. Chiara tournait cette question dans sa tête sans arriver à trouver la forme qui convenait.

- Tu sembles préoccupée ?
- Oui, par toi !
- Je dois le prendre comme une bonne nouvelle ou bien une mauvaise ?
- Une bonne nouvelle, car tu comptes énormément pour moi.

Chiara coupa le moteur mais ne bougea pas de son siège.

- On va pas rester là indéfiniment, il fait trop froid, dit Laetitia en tremblant.
- Tu as raison.

Elles quittèrent le véhicule. Laetitia emmitouflée dans son long manteau se dépêchait d'arriver devant la porte. Chiara l'observait.

- Tu rappliques, on dirait que tu le fais exprès, je te dis qu'il fait froid et tu lambines à regarder je ne sais pas quoi.

- Toi.
- Moi quoi ?
- C'est toi que je regarde.

- Et bien si ça ne t'ennuie pas trop, tu pourras me reluquer autant que tu veux une fois qu'on sera au chaud. Je suis certaine que tu as remis le chauffage à 18 !

- Non, je l'ai programmé pour que tu cuisés à bonne température, dit-elle en tournant la clef dans la serrure. Tu vas me coûter une fortune en gaz !

Laetitia fila devant Chiara, jeta son manteau sur le sol et s'affala sur le canapé pour aller se rouler dans le plaid.

- Tu es une frileuse comme jamais j'en ai vue.
- Parce que tu collectionnes les nanas dans ton antre !
- Non, tu es la première pièce de ma collection. Je m'occupe du rosbif, tu viens éplucher les patates !

- C'est pas la peine, dans le frigo, y en a des tout épluchées, des petites à mettre dans le plat pour rissoler.

- Le rosbif on le mange saignant, pas les patates !
- Mets-les avant et puis voilà. Dès que tu as fini viens te serrer contre moi.
- A une condition, tu restes sage, pas de galipette avant le rosbif !
- Je vois, je passe après la viande.
- Mais non, c'est parce qu'on va finir la soirée à pas d'heure et j'ai besoin de dormir un peu.

Laetitia se leva du canapé, vint sur la pointe des pieds se placer derrière Chiara et l'embrassa dans le cou, puis lui suça le lobe de l'oreille.

- Arrête, j'arrive pas à me concentrer !
- Laetitia était lovée tout contre Chiara, bien au chaud sous la couette.
- Tu as réussi ton coup !

- Laetitia sourit, elle était fière d'elle.
- On va peut-être s'occuper du rosbif maintenant !
 - D'accord dit-elle tout en s'enfouissant sous la couette.
 - Si j'ai bien compris, c'est moi qui m'en occupe !

Laetitia fit plusieurs fois oui de la tête tout en prenant son air coquin, celui qui faisait succomber Chiara. Mais elle résista, elle n'avait plus qu'une idée en tête, nourrir son amie qui maigrissait beaucoup trop rapidement.

Au bout d'une petite heure, la table était mise et le rosbif trônait dans son plat, entouré de pommes de terre.

- Tu viens c'est prêt !

Laetitia déboula dans le salon, à poils.

- Là tu n'as plus froid pour faire l'andouille.

Elle se plaça à nouveau derrière son amie et se serra tout contre elle.

- Je ne vais plus pouvoir me passer de toi, tu vas m'avoir sur les bras tout le temps.

- Installe-toi ici. Il n'y a rien d'obligatoire, se reprit Chiara qui craignait d'avoir brusqué les choses.

- Je crois que c'est déjà un peu le cas, non ? Bon tu nous le sers ton rosbif, depuis le temps que tu en parles !

- Enfile quelque chose pendant que je sers.

La viande était encore rosée, elle était passée à peine par le four.

Chiara eut une soudaine envie de l'attaquer à pleine dents, il lui fut très difficile de résister à la tentation. Laetitia, qui s'était installée sur la chaise, avait saisi l'intention de Chiara qui réussit à se contrôler pour couper des tranches épaisses.

- Pour moi, une seule et plus fine que ça... trois patates pas plus.

- C'est pas possible, tu déperis à vue d'œil. Comment ça se fait ?

Pouvait-elle expliquer à son amie, qu'elle la nourrissait de son sang toutes les nuits pour lui éviter de perdre la raison, lui expliquer que c'était en attendant qu'elle subisse la transformation. Non, il était trop tôt. Pourtant Chiara commençait à se douter, elle avait compris que plus elle gagnait de poids, plus elle, en perdait. Par contre, ce que ne voyait pas Chiara, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, c'est qu'elle embellissait et prenait confiance en elle.

- Demain je serai absente une semaine, je vais à Grenoble, je dois voir mon thérapeute. Ainsi tu seras rassurée.

- Mais où vas-tu dormir, tu prendras une chambre d'hôtel ? Dans ce cas j'ai des bons d'échange fournis par le boulot.

- Non, je vais chez une amie.

- Une amie, que tu as sautée ?

- Non, une amie qui est partie en voyage en Sierra Léone pour le compte d'une association. Dis donc, tu serais pas un peu jalouse ?

- Si, et pas qu'un peu.

Laetitia aurait voulu lui dire qu'elle avait vidé cette nana de son sang et que la raison de son passage à Grenoble n'avait rien à voir avec sa thérapie. Elle avait besoin de se refaire. Pour cela, cette nuit, elle devait arriver à nourrir Chiara abondamment.

Elles se couchèrent tout de suite après le repas, se prirent dans les bras et s'endormirent ainsi. Mais il ne fallut pas longtemps pour que Chiara la réveille se positionnant sur son ventre, à hauteur de l'aine. Laetitia eut juste le temps de se dégager, la nourrir à partir de cet endroit était bien trop risqué. Elle ouvrit le tiroir du meuble de chevet, elle récupéra la lame de rasoir qu'elle y avait entreposée, une lame emballée dans sa feuille pliée comme une lettre. Elle s'entailla l'autre bras et laissa le sang s'écouler sur les lèvres de Chiara. Elle tourna son regard vitreux et halluciné, ce regard qu'elle ne connaissait que trop bien. Chiara se jeta avidement sur la plaie du bras et elle suçait le sang. Son sexe s'humidifia. Laetitia ressentit l'odeur qui émanait de la vulve de son amie. Elle jouit elle aussi. Elle n'aurait pas dû car elle perdit le contrôle de la situation. Chiara en demandait plus, plus qu'elle ne pouvait en donner. Pour la première fois de sa vie, elle perdit connaissance dans une jouissance indescriptible.

Potard plus distorsion à 7

Mouta était à Grenoble, pour affaires personnelles. Ça tombait bien. De nouvelles informations étaient en possession des gendarmes. Elle se présenta au commandant qu'elle connaissait pour l'avoir eu au téléphone concernant le type qui s'était enfui de l'hôpital.

- Vous voulez manger, ou boire quelque chose, on a des soupes infâmes, du café ou du thé qui l'est tout autant.

- Ça ira, j'ai mangé avant de venir. Alors ?

- Je voulais vous montrer ces images.

Le commandant fit pivoter l'écran de son ordi.

- Ce sont les images des caméras de la gare de Grenoble. Attention... là !

Il stoppa le défilement.

- Est-ce bien notre homme ?

- Il est un peu loin mais son visage est vaguement reconnaissable. Je dirais oui avec une marge d'incertitude genre 30%. Qu'est-ce qu'il peut bien faire là ?

- Prendre le train, regardez, on l'a maintenant sur le quai B.

- Je suppose qu'il veut rejoindre Champagny-en-Vanoise. Le seul souci, c'est que les correspondances ne le mènent qu'à Aime La Plagne.

- Ou alors il veut se rendre à La Plagne, si je me souviens bien vous avez aussi une affaire non résolue de ce côté-là.

- Le train part à quelle heure ?

- Partait, sinon ce serait trop simple. Il doit arriver à Chambéry pour 11h58.

- Je peux utiliser votre téléphone ?

- Allez-y.

Mouta composa le numéro de sa brigade.

- Allô Lucie, passe-moi Marthe !

Elle attendit un moment.

- Tu faisais quoi ! Bon tu prends un gars avec toi et tu files en gare de Chambéry pour intercepter notre homme.

« Quel homme ? »

- Tu le fais exprès, le type à poil près de la rivière, allez ! Filez, faut arriver avant 11h50 !

Mouta s'adressa au commandant.

- Vous avez une identité ?

- Non, pas même une photo, on ne s'est pas méfiés. Pour nous, il s'agissait d'un patient comme un autre, en général on laisse l'hôpital faire son travail et on enquête après.

- Je sais bien, je me serais fait avoir de la même façon, mentit Mouta.

Car non, elle n'aurait pas laissé ce genre d'énergumène sans surveillance et surtout elle aurait tout fait pour retrouver son identité.

- Par contre, on a fait établir un portrait robot et vu le nombre de témoins, il est plutôt de bonne qualité. Il tendit une photocopie à Mouta.

- En effet.

- Vous allez faire quoi ?

- Quelle est la correspondance pour se rendre à Champagny ?

Le commandant remit l'écran face à lui, pianota sur son clavier quelques instants.

- La gare de Moûtiers Salins Brides les Bains. Par le car... arrivée 14h20.

- Je file, avec un peu de chance j'arriverai avant lui.

- On vous met deux motards à disposition.

- Merci.

Mouta filait à plus de 150 km heure sur l'A430 bien accrochée derrière les deux motards. Elle n'aimait pas les courses poursuites, encore moins quand il tombait cette pluie fine. Il

fallait près d'une heure trente pour rallier Moûtiers en temps normal, 42 mn plus tard Mouta traversait la place de la gare pour rejoindre le terminus des cars.

- Le bus de Grenoble est arrivé ? demanda-t-elle à l'un des chauffeurs après lui avoir montré son insigne pour l'inciter à ouvrir sa porte.

- Pas encore, lui répondit le chauffeur en affichant son mécontentement d'avoir été dérangé en pleine rediffusion du match de foot Lens - Bastia.

Mouta prit son téléphone et appela Marthe pour avoir des nouvelles.

- Alors ?

« On l'a raté, il était dans le train mais il a dû filer côté voie. »

- Si je vous envoie à deux, c'est pour éviter ce genre de mauvaise surprise !

Elle raccrocha d'un coup et se frappa la cuisse.

- Merdazof !

- Madame !

- Quoi encore ?

- Le car, il arrive. Là, le car blanc Iveco !

Mouta fila en direction du bus pour arriver avant qu'il ne soit stationné.

- De rien, hurla le chauffeur, vexé qu'on ne considère pas plus que ça l'effort qu'il venait de faire au milieu du match.

Mouta se plaça devant le bus, levant son badge. Le bus n'eut d'autre choix que de piler en pleine rue. Elle fit le tour et se plaça devant la porte en attendant l'ouverture.

- Vous êtes folle de faire un truc pareil.

Mouta ne prit pas la peine de répondre au chauffeur, elle remontait déjà l'allée centrale observant chacun des passagers. Arrivée au fond, elle fut bien obligée de reconnaître qu'elle avait fait chou blanc. Elle revint vers le chauffeur.

- Est-ce que vous avez vu ce type ?

- Oui, il est monté sans billet, le contrôleur l'a foutu dehors à Chambéry.

- Dommage, pour une fois on aurait bien aimé que vous le gardiez à bord.

- Désolé, si on avait su. Pourquoi n'avoir pas appelé ?

Mouta ne répondit pas, elle descendit du car en se disant qu'elle ne valait pas mieux que ses subalternes. Elle traversa et faillit se faire renverser, elle avait l'esprit ailleurs. Elle rappela Marthe.

- Désolée, j'étais fâchée qu'il nous mène en bateau aussi facilement.

« Il n'était pas à la descente je suppose ? »

- Gagné.

« On a une info qui vaut pas cher. D'après un chauffeur qui redescendait à Grenoble, il aurait été pris en stop sur la route d'Albertville. »

- On a une idée de la bagnole ?

« Une vieille Fiat jaune toute déglinguée.

- Quel manque de pot ! dit-elle tout en raccrochant. Je viens de l'éviter de justesse en traversant, continua-t-elle pour elle-même.

Elle courut pour rejoindre son véhicule. A bout de souffle, elle sauta dans la voiture de fonction et démarra en trombe. Puis se ravisa, deux routes étaient possibles qui se rejoignaient à Belgarde. Elle prit la plus directe, par Le Grand Carrey. Elle fut très vite à Belgarde, mais ne vit aucune Fiat jaune. Elle fit demi-tour et prit l'autre route. Elle était nerveuse, elle sentait que tout lui échappait. La chance lui sourit, la voiture était sur un parking, le type était en train d'ouvrir un box.

- Monsieur, gendarmerie. Avez-vous pris cet homme en stop ? dit-elle en lui montrant le portrait robot.

- Oui, mais je l'ai lâché un peu plus loin, il voulait trouver un moyen de rejoindre Champagny, moi je lui ai dit que je m'arrêtais ici.

Mouta grimpa à nouveau dans son véhicule, fonça en direction de La Roche, elle ne pouvait pas le rater. Mais une fois arrivée, elle fut bien obligée de reconnaître qu'elle avait été trop optimiste. Il ne lui restait plus qu'à poursuivre sa route jusqu'à la brigade en espérant croiser l'homme qu'elle recherchait. Cette fois, sans y croire. La rivière, pensa-t-elle, mais le soleil allait bientôt se cacher derrière le massif de la Chartreuse. De nuit, elle ne voulait pas risquer la vie de son équipe. Sauf si le commandant en décidait autrement. Lorsqu'elle entra dans la brigade, elle interpella Lucie qui rangeait déjà ses affaires.

- Le commandant est-il là ?

- Non, je crois qu'il est parti rejoindre son ex à Saint-Jean de Maurienne. Ça doit être l'anniversaire de quelqu'un parce qu'il avait des cadeaux, genre pour enfants.

Elle fut soulagée, l'idée d'une promenade de nuit à la recherche d'un cinglé ne l'enchantait guère.

- Que peut-on pour vous monsieur ?

C'était la voix de Lucie. Mouta pivota sur elle-même. Le type après lequel elle courait depuis ce matin venait d'entrer dans la brigade, suivi de Marthe et d'Eric. Marthe s'approcha de Mouta.

- On l'a raté de peu, un rien et on le chopait à la descente du train.

Mouta fit chut avec le doigt. Marthe resta interdite. Mouta lui fit signe de se retourner. Marthe ouvrit de grands yeux et fit un « o » avec la bouche, mais n'émit aucun son. Mouta sourit, elle trouvait que la ressemblance avec Mimi son poisson rouge, évacué par la cuvette des toilettes, était frappante.

- Je cherche mon ami, il est resté près de la rivière, pouvez-vous m'indiquer comment je pourrais m'y rendre, car seul lui connaît le chemin. Et sans lui, je suis perdu.

Potard plus distorsion à 8

Lorsqu'Olivier pénétra dans son bureau, il était quatre heures du matin. Il n'arrivait plus à dormir. Il comptait les jours avant le retour de sa femme et il regrettait son comportement idiot lors de la visite de sa fille. Est-ce qu'il regrettait vraiment ? Ou bien regrettait-il de se retrouver seul au moment du repas ? Lui aurait soutenu la première hypothèse, mais ce n'était pas le cas et ça, jamais il ne l'aurait admis. De même qu'il n'aurait jamais admis que la seule personne qui avait de l'importance à ses yeux, c'était lui-même.

Il s'était préparé un mug de café bien chaud et comme il avait dû partager ses lasagnes avec son ami Jean-Yves, il avait les crocs. Aussi il tenait sous son bras, un paquet de madeleines. Il ne les aimait pas, mais il s'en contenterait. Il en était réduit à manger les sucreries de sa femme. Il se promit d'aller faire les courses et d'en reprendre pour quand elle serait de retour.

Avec Jean-Yves, ils avaient discuté très tard. Comment était-il possible que les deux histoires soient si proches l'une de l'autre. L'idée de l'homme et de sa dissociation lui était venue soudainement, une semaine avant. Le texte avait été produit l'avant-veille dans la soirée et il avait perdu l'habitude de mettre en ligne ce qu'il produisait au jour le jour. Surtout depuis qu'une petite maison d'édition s'occupait de le publier. Lui et Jean-Yves avaient débattu de la possibilité qu'un cinglé vienne chez lui faire une copie des textes pour s'en servir. Leur conclusion était la même, si c'était le cas, un jour ou l'autre il faudrait retourner à la brigade. Olivier s'était fait à l'idée, il avait prévu d'agir dans l'après-midi, même s'il craignait d'être accusé. Ce qu'avait confirmé son ami, mais c'était un risque à prendre. Ce dernier avait même ajouté, quand ça se saura, ce sera pire si tu ne les avais pas informés.

Olivier posa son mug sur le bureau, s'étira pour se détendre le dos et fit les exercices du kiné pour faire claquer ses vertèbres lombaires. Après sa série, il recula sa chaise ergonomique pour s'installer face à l'écran. Son regard fut attiré par une chose étrange. Une feuille imprimée était placée au-dessus de la pile. Elle aurait pu appartenir à la première ébauche de son roman, mais il était certain de ne pas avoir écrit la phrase qu'il venait de lire. Il en avait l'intention, elle était celle qui se préparait dans son cerveau et qui l'avait empêché de fermer l'œil, mais il ne l'avait pas encore écrite. Il se saisit du feuillet et commença à lire.

L'homme se trouvait près de la rivière, il se pencha, fit un creux avec ses mains et les remplit d'eau. Sa soif était considérable, mais il ne but pas. Il resta figé sans bouger. Il était là, il l'avait attendu. Pour un peu, il l'aurait embrassé, mais on ne pouvait pas s'embrasser soi-même, le docteur l'avait dit.

- Pourquoi m'as-tu délaissé !

- Ce n'est pas moi, les hommes en bleu m'ont mis sur le brancard et m'ont emporté. J'ai perdu ma jambe, mais grâce à toi, la voici retrouvée. Je peux penser sur mes deux pieds.

Ce n'était pas l'expression exacte. L'homme se concentra.

- On dit penser avec ses pieds ou marcher sur deux pieds, quelquefois tu m'inquiètes. Pourtant le docteur des fous t'avait bien expliqué comment tenir une certaine cohérence. Un, ne pas abuser de la dissociation, et...

- Je n'ai pas respecté ma parole. Heureusement nous voici réunis.

- Tu as surtout de la chance que le reflet t'ait remis sur les rails. Au moins, te rappelles-tu pour quelle raison nous sommes là ?

- Non, je crois que non. Je sais le mot, mais il ne représente plus rien dans ma tête. Malvaloirs est ce mot et je dois agir vite.

- Je suis là maintenant, tu vas retrouver l'image qui correspond et tu vas te préparer. Mais d'abord tu dois boire et te reposer. L'eau de la rivière n'est pas aussi pure qu'elle paraît, à

cause des bêtes en amont, mais elle fera l'affaire. Pour dormir il y a le refuge, au départ du chemin.

- Et s'il y a quelqu'un, comme un autre moi qui serait toi ?

- Tu recommences ! Rappelle-toi ce que je t'ai dit sur la dissociation !

- Ne pas en abuser. Il n'y a personne car les gendarmes ont placé les banderoles.

- Pas les banderoles, sois plus précis, sinon comment allons-nous faire pour éliminer les Malvaloirs ?

- La rubalise !

- Bravo.

- Les Malvaloirs sont des buveurs de sang !

- Bien, tu progresses rapidement, bientôt je vais pouvoir te laisser prendre les commandes.

- Oh non, je ne suis pas prêt, je vais faire des erreurs et j'aurai recours à la dissociation !

- Je vais te guider de l'intérieur, veux-tu que je te guide ?

- Je le veux.

L'homme tout en parlant avait pris le sentier pour grimper vers le refuge. Il eut l'impression d'ouvrir les yeux et de découvrir un nouveau paysage. La rivière avait disparu et le gros rocher aussi. Il marchait dans la nuit étoilée, la lune lui offrait suffisamment de lumière pour guider ses pas sans sortir du sentier. « Deux femmes, elles sont jeunes et jolies » ne pas penser à joli, sinon elles vont se servir de leurs charmes pour m'ensorceler. « Deux femmes », voilà, deux femmes c'est suffisant. Elles sont au village, dans deux maisons différentes qu'il faudra retrouver.

Le refuge était à quelques mètres en amont, l'homme voulut encore une fois observer le ciel étoilé. La légère brise qui soufflait lui était agréable. Le froid ne semblait pas avoir prise sur lui. Il se décida à entrer dans le refuge, il poussa la porte. Un lit en bois recouvert d'une paille attendait, plus exactement, il se plut à le penser. L'homme de la rivière avait tout préparé. Au fond, un sac de couchage replié sur lui-même avait été déposé au pied du lit. Sur la table, une boîte de conserve, de la choucroute. Il regretta l'absence d'ouvre-boîte, mais à l'aide d'un couteau, comme on le lui avait montré, en faisant aller d'avant en arrière, il découpa le couvercle. Qui avait bien pu lui enseigner cette méthode ? L'homme de la rivière, non, tous les deux avaient bénéficié du même enseignement. Alors qui ? Un autre homme qui ne fait pas partie de son reflet, un homme dur, solitaire et qui aimait l'autorité et la violence. La dissociation venait de là. Pour fuir cette pensée nauséabonde, il eut recours à la dissociation. Le docteur avait dit en cas d'urgence. C'était une urgence.

Olivier relut une deuxième fois l'ensemble du feuillet. La constatation était sans appel, il aurait pu écrire cela. Pourtant il ne l'avait pas fait. Qui était à l'origine de ce tour de passe-passe pour le rendre fou ? Il déchira la page et décida de la réécrire, il ne se laisserait pas plagier par un inconnu. C'était son roman et celui de personne d'autre. Il sortit une feuille A4, de celles entassées dans le petit panier bleu, une idée de sa femme.

Plutôt que d'utiliser l'ordinateur, il préféra écrire au stylo plume, à l'ancienne. Ainsi personne ne pourrait tricher. Il travailla jusqu'au petit matin, oubliant même son café. Plus que son esprit, la plume guidait sa main. Les mots venaient tout seuls. Il se rendit compte qu'il avait laissé la lampe allumée alors qu'il faisait grand jour. Son bureau était sur le côté Est de la maison, il bénéficiait du soleil avant tout le monde. Avant tout le monde n'avait d'ailleurs guère de sens, puisqu'il était seul dans la maison.

Il déposa son stylo plume dans le plumier. Satisfait, il retourna dans la cuisine et passa le mug aux micro-ondes pour réchauffer le café. Le gling de l'appareil le tira de sa rêverie. Il gagna le bureau, s'installa sur sa chaise et relut son texte. Plus il avançait dans le récit, plus il entrait dans l'horreur. Il ressortit les morceaux qu'il avait jetés dans la poubelle et les recolla au scotch. Aucun doute, le texte était, à la virgule près, exactement le même. Une vérification

s'imposait, il alluma l'ordinateur, ouvrit le document qui contenait son roman et quelle ne fut pas sa stupeur d'y trouver le même texte déjà tapé sur l'ordi. Il vérifia la date. Il préféra le radio-réveil pour confirmation. Il s'agissait bien de la date et de l'heure présente. Il appela immédiatement son ami Jean-Yves.

« Est-ce que tu sais quelle heure il est ! Merde, on est samedi, tu connais le mot week-end qui rime avec grasse matinée ! »

Plus loin, il entendit la voix de la femme de Jean-Yves.

« Qui c'est ? »

« Olivier ! »

« Il veut quoi ? »

« Qu'est-ce que tu veux ? » demanda-t-il à Olivier.

- Viens prendre le petit-déjeuner avec moi, je dois te montrer un truc incroyable !

« Alors, il veut quoi ? »

« Il veut m'inviter pour le petit déjeuner. »

« Tu me trompes avec lui ? »

« Mais non ! »

- Elle dit quoi ?

« Que tu fais chier ! »

- Dis-lui que c'est important !

« Merde ! »

Potard plus distorsion à 9

Le docteur Saint-Pierre, venait de quitter la chambre où dormait Laetitia. Il s'installa dans le salon pour préparer une ordonnance. Chiara prit place en face de lui.

- C'est grave docteur ?

- Oui et non. Il faut qu'elle arrête de se taillader les veines. La dernière fois, elle a perdu beaucoup de sang. Il faudrait qu'elle voie un psychiatre, je te note ici l'adresse d'un confrère très compétent.

- Vous êtes certain ? Pour les veines !

- Elle est couverte de stries récentes et elle porte encore un pansement au niveau du poignet gauche. Je peux te poser une question indiscreète ?

- Allez-y.

- Tu n'as rien vu quand elle s'est ouvert la veine du bras durant la nuit ?

- Non, je dormais profondément. Depuis que je suis avec elle, je n'ai jamais aussi bien dormi.

- Il est vrai que tu as changé, beaucoup changé. Tu sembles en meilleure forme !

- Je vous dois combien ?

- J'ai fait un tiers payant, pour le reste je verrai ça avec Laetitia au cabinet. Dis-lui qu'on s'arrangera sans elle pendant une semaine. Je lui fais un arrêt, faudra l'adresser au médecin conseil de la sécurité sociale. Bien, je te laisse, prends soin d'elle, c'est peut-être plus important que le reste.

Chiara raccompagna le médecin jusqu'à la porte, puis elle grimpa à l'étage pour s'occuper de Laetitia qui avait ouvert les yeux. Elle observait le sang sur les draps, puis revint vers le visage de Chiara, aurait-elle le courage de lui dire la vérité ?

- Tu ne dormais pas vraiment, je suppose.

Laetitia fit un mouvement de la tête de droite à gauche.

- Installe-toi dans le fauteuil le temps que je change les draps.

Laetitia se leva, elle chercha du regard quelque chose pour se couvrir.

- Dans la salle de bain, y a un peignoir tout propre sur l'étagère de gauche. Il a raison le médecin, tu n'es pas bien grosse. Il faut que tu manges, que veux-tu pour le repas ? dit-elle tout en refaisant le lit.

- Je me fais couler un bain. Pour ce midi fais comme pour toi. Si tu dois aller bosser, je peux me garder toute seule.

- Le bain, c'est d'accord, mais tu laisses la porte ouverte et pour cet après-midi, j'ai dit que j'avais la grippe.

- Tu as peur de quoi ?

- Que tu recommences !

- Que je recommence quoi, tu peux développer un peu quand tu réponds. J'ai l'impression à chaque fois de devoir te tirer les vers du nez ! dit-elle tout en réglant l'eau pour avoir une température à la limite du supportable.

- Que tu fasses une nouvelle tentative de suicide. D'ailleurs puisqu'on aborde le sujet, le docteur Saint-Pierre te recommande à un confrère psychiatre.

- Dis que je suis timbrée !

- Quand on veut mettre fin à ses jours, oui, on est timbré et je ne veux pas te perdre. Encore moins nichée dans mes bras. Oh !

- Quoi ?

- Je me rappelle, tu étais au-dessus de moi et je buvais ton sang !

- Tu as fait un mauvais rêve, calme-toi !

Laetitia comprit que son amie n'était pas prête pour entendre la vérité. Elle vint vers elle, l'embrassa tout en la déshabillant. Puis elles entrèrent dans le bain.

- Y a pas la place pour deux !
- Mais si.
- C'est trop bouillant !
- Tu m'aimes ? Alors entre là-dedans.

Une heure plus tard, Laetitia était couchée bien au chaud sous la couette. Elle faisait semblant de dormir, attendant le moment propice. Si ce moment ne venait pas, elle enverrait sa copine faire des courses. Il y avait peu de chance qu'elle ait besoin d'un tel stratagème, elle ne pourrait pas résister à l'ordonnance du médecin. Chiara passa deux fois le nez par la porte, et la repoussa discrètement. S'en était fait, elle allait quitter l'appartement. Elle attendit le petit claquement, patienta encore une dizaine de minutes et sauta du lit. Elle fouilla dans les affaires de Chiara pour trouver une tenue correcte, une tenue qui attire l'œil. Heureusement qu'elle avait eu l'idée de l'emmenner faire des achats de fringues à Grenoble.

Elle enfila de jolis dessous, choisit une robe très courte que Chiara n'osait pas mettre. Elle fouilla dans les tiroirs et trouva facilement ce qu'elle cherchait, deux cents euros. Elle lui avait dit que c'était une connerie de planquer ses sous entre les piles de serviettes. Elle choisit un gros pull et attrapa son manteau. Par le chemin qui passait derrière l'immeuble, elle en avait pour cinq minutes à peine.

Elle entra chez elle, prit les clefs de son véhicule accrochées sur le côté de la porte basculante. La R5 attendait sagement. Est-ce qu'elle démarrerait ? Elle aimait prendre soin de cette voiture, mais depuis plusieurs semaines, elle n'avait pas fait tourner le moteur. Il s'agissait de celle de son père d'adoption. Elle connaissait les caractéristiques par cœur. Avec la TX, la puissance est de 63 chevaux DIN, et la puissance du 4 cylindres, 1 397 cm³, elle peut atteindre les 150 km/h. Laetitia ressortit rapidement, s'installa au volant et choisit de contourner le village par le haut. Le risque que la vieille folle la reconnaisse était faible, à cette heure, elle dormait devant *Question pour un champion*. Une fois sur la route principale, elle n'eut plus qu'à espérer qu'aucun crétin ne monte.

La Plagne était plus près, et la discothèque parfaite pour tous types de rencontres. Elle se gara côté sortie arrière, elle brisa deux lampes qui éclairaient la porte de secours et fit pivoter la caméra vers le haut. Elle ouvrit la boîte à gants et prit les tatouages. Il suffisait de les appliquer sur la figure, ça donnait un style même si on voyait bien qu'ils étaient faux. L'important n'était pas là, ainsi, impossible de la reconnaître. Elle n'avait pas beaucoup de temps avant que les vigiles se rendent compte des dégradations sur l'arrière. Soirée filles, ça tombait bien, elle n'eut pas à payer, juste à montrer sa carte d'identité. Elle se plaça en plein milieu de la file et prit tout son temps pour vider son sac à main. Très vite les protestations montèrent en intensité. Un imbécile qui avait dû abuser de l'alcool se mit à gesticuler, puis il jeta une canette sur les vigiles. Dans le charivari ambiant, elle en profita pour entrer.

- Elle est où la nana avec les tatouages sur la figure ?
- J'en sais rien et je m'en fous, fait rentrer sinon on va avoir une émeute.
- C'est quoi ce bordel, je vous paye pour que tout se fasse dans le calme, alors bougez-vous un peu, sinon je vous vire. Des vigiles, il suffit que je claque des doigts et ça tombe du cocotier en pluie !

Le patron retourna à l'intérieur de la boîte.

- Quel con ! Et raciste avec ça. Un jour je vais le coller aux prud'hommes.
- En attendant occupe-toi de l'énervé à la canette !

Pendant ce temps-là, Laetitia avait repéré un beau gosse, genre m'as-tu vu. Il avait du charme et bougeait super bien. Elle lui offrit un Daiquiri et elle se prit un bloody mary. Ils croisèrent leurs verres et burent chacun dans la bouche de l'autre. Il posa sa main sur sa cuisse, elle posa la sienne sur son sexe.

- On va au sous-sol ? dit-elle en prenant une moue des plus coquines.

Elle lui avait déjà baissé son pantalon et elle enfournait son sexe dans sa bouche. Elle jeta un œil derrière elle, poussa le type dans les chiottes puantes et pleines de pisse. Il n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. L'artère fémorale était entaillée sur dix centimètres, elle posa ses lèvres à hauteur de l'aîne et pompa tout le sang d'un coup. Sa faim rassasiée, elle mit le rasoir en nacre dans la main droite du pauvre gars. Ensuite elle l'installa assis sur son trône pisseux. Puis elle dérégla la chasse pour que l'eau coule en continu dans la cuvette. Elle entrebâilla la porte, il n'y avait personne, les filles se refaisaient une beauté de l'autre côté. Deux types s'enculaient gaiement dans un autre box au fond. Elle s'essuya la bouche avec une poignée de serviettes en papier, serviettes qu'elle enfouit dans son sac. Elle poussa sur la poignée anti-panique de la sortie de secours. Elle grimpa dans sa voiture et fila rejoindre l'appartement de Teresa dont elle avait gardé un jeu de clés. Roulant doucement, elle évita d'attirer l'attention, elle avait aussi coupé les phares pour quitter le parking de la boîte.

Les vigiles arrivèrent en trombe, alertés par le détecteur d'ouverture. Mais ils ne trouvèrent rien. Des hurlements les inquiétèrent, ils rentrèrent dans la boîte pour découvrir un type d'une vingtaine d'années, la cuisse tailladée, assis sur la cuvette des toilettes.

Potard plus distorsion à 10

Marthe et Eric s'étaient rendus à la Plagne dans la nuit. Lorsqu'ils arrivèrent, la piste de danse était encore envahie par une foule déchaînée. On les fit passer sur l'arrière du bâtiment, les pompiers étaient déjà là. Eric entra, s'approcha du corps affalé dans les toilettes. Il se tourna vers Marthe.

- Ça sent le suicide à plein nez.
- Si c'était le cas, le gérant ne nous aurait pas fait venir.

Un type bourru, en costume cravate arriva par les escaliers. Il était suivi par deux autres gars que Marthe identifia comme des vigiles.

- C'est vous les flics ?

- La gendarmerie.

- C'est du pareil au même. Perso, je ne vous aurais pas dérangé pour un neurasthénique qu'a décidé de s'envoyer au ciel.

- Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

- Les deux zigotos derrière moi. Vas-y toi raconte ce que tu m'as dit.

Le vigile s'avança, regarda son patron puis les gendarmes.

- Vas-y je te dis !

- D'abord y a eu la bousculade à l'entrée, une gonzesse...

Il reçut une claque sur le dessus du crâne.

- Une femme, je voulais dire. Elle s'est débrouillée pour foutre le bordel et rentrer sans contrôle. C'était une soirée sur invitation, fallait montrer patte blanche.

- Vous pouvez la décrire ?

- Pas trop, un manteau noir, des cheveux courts et des tatouages plein la gueule.

Novelle tape sur le dessus du crâne.

- La figure. Puis plus tard dans la soirée, y a eu un truc louche. Quelqu'un a ouvert la sortie de secours et comme on a un détecteur branché dessus, le gars du bar nous a prévenus. Le truc vraiment louche, c'est qu'on avait bousillé l'éclairage et la caméra de surveillance.

- D'ailleurs, je voudrais qu'on dépose une plainte pour dégradation, la caméra, elle est foutue.

- Vous passerez à la brigade pour la déclaration.

- Finissez votre histoire, intervint Marthe qui n'avait que faire de la caméra.

- On a entendu des cris, alors on est retournés à l'intérieur et là on a découvert le gars tel que vous le voyez.

L'homme avait le pantalon et le slip au niveau des chevilles, Marthe se pencha pour voir entre ses jambes.

- Il ne s'est pas tranché l'artère ici, on ne voit pas une trace de sang.

- Ça c'est parce que j'ai fermé l'eau, la chasse déconnait et c'était les grandes eaux.

- Elle dysfonctionne depuis quand ?

- Elle marchait bien, on la règle presque tous les jours. Si vous saviez ce qui se passe dans les chiottes, vous seriez étonnés. Hier y avait deux types qui s'enfilaient dans les toilettes du fond, y en avait un qui était monté sur la cuvette pendant que l'autre...

- Bon, bon, ça va on vous croit, coupa Marthe. On peut avoir l'identité du gars ?

Le gérant présenta une carte.

- Elle était dans sa poche de pantalon, dit-il en la tendant à Marthe.

- Fallait rien toucher, pour les empreintes !

- A ce moment, je pensais que le type s'était fait hara-kiri tout seul !

- En tous les cas, vous ne touchez plus à rien, la scientifique est en route.

- J'espère que ça va pas durer trop longtemps, faut qu'on remette en ordre pour demain !

Mouta était dans son bureau, Marthe et Eric venaient de rentrer accompagnés des parents du suicidé et de sa petite amie.

- Installez-vous ici, la capitaine arrive.

Marthe et Eric firent un rapide compte-rendu à leur cheffe afin qu'elle ait tous les éléments en main. Elle se leva et prit la direction de la grande salle qui servait pour les interrogatoires, entre autres. Marthe et Eric attendaient sur le pas de porte.

- Venez aussi, vous aurez une meilleure vision de la situation que moi.

Dans la salle, trois personnes attendaient, atterrées. Mouta connaissait ce genre d'expression, une expression qui veut comprendre l'incompréhensible. La raison qui fait que le malheur est tombé sur eux et pas sur le voisin de palier ou n'importe quel être humain. Malheureusement, ce qu'ils allaient apprendre ne changerait rien, ils resteraient avec leur désespoir.

- Bonjour, dit Mouta en s'installant dans son fauteuil, voici les deux collègues qui m'assistent dans l'enquête.

- Que s'est-il passé ? questionna la mère, des larmes plein les yeux.

- Est-il vrai qu'on parle de suicide ? intervint la petite amie.

- Pour le moment, ce dont nous sommes sûrs c'est que Raka Padmakar est décédé d'une forte hémorragie au niveau l'artère fémorale due à un coup de rasoir.

La mère s'effondra sur elle-même, il fallut quelques minutes afin qu'elle récupère ses esprits. La petite amie la soutint dans son malheur ce que Mouta ne manqua pas de remarquer. Dix minutes furent nécessaires pour que la pauvre maman reprenne pied dans cet univers aseptisé.

- On peut reprendre ?

- Oui, excusez-moi. Je peux avoir un autre verre d'eau.

- Eric, tu t'en occupes. Est-ce que votre fils paraissait triste ou bien avait-il eu des ennuis récemment.

- Pas le moins du monde, reprit le père. Mon fils était joyeux, la preuve, il aimait faire la fête avec ses amis. Il venait d'ouvrir un service de téléphonie et d'informatique et les affaires marchaient bien. Il voulait d'ailleurs acheter une maison pour y vivre avec Jasmin.

- Nous devons aller en visiter une aujourd'hui même.

Durant la suite de l'entretien, Mouta n'apprit rien de plus. Elle invita les parents à quitter le bureau tout en leur indiquant qu'elle les tiendrait au courant. Mais au moment où la petite amie se leva, elle lui demanda de rester encore cinq minutes, si elle était d'accord. La jeune fille se rassit.

- Pour quelle raison n'étiez vous pas présente lors de cette soirée ?

- Je me sentais fatiguée.

- N'y a-t-il pas une autre raison ? Est-ce que vous allez vous marier bientôt ?

- Oui, à la fin de cette année, à Islamabad.

- Est-ce qu'il s'agit d'un mariage que vous avez décidé ?

La jeune fille baissa la tête et ne répondit pas.

- C'est un arrangement entre familles n'est-ce pas ?

Elle confirma d'un hochement de tête.

- Vous pouvez y aller, j'ai l'information dont j'avais besoin.

- Mais il ne s'est pas suicidé !

- Je le pense en effet, mais gardez ça pour vous, ce n'est qu'une hypothèse étayée par rien de probant.

- Merci.

La jeune fille quitta la pièce.

- Tu la raccompagnes Eric.

- Vous pensez vraiment que ce n'est pas un suicide ? demanda Marthe.

- J'en suis convaincue, on a voulu le laisser croire, mais ce n'est pas le cas. Il faut passer l'affaire à nos collègues de Grenoble. On a trop de choses à gérer, on ne pourra pas tout mener de front. Je vais faire un tour et je reviens.

Mouta passa par le centre du village pour s'acheter un pain au chocolat et marcher un peu. De cette façon, elle mettait un peu d'ordre dans sa tête, elle agençait les faits pour tenter de trouver une logique. Elle passa par le bas du village avec dans l'idée de remonter par le sentier qui contournait la petite chapelle. Ses pas l'avaient menée malgré elle devant la maison de Laetitia. Était-ce vraiment le hasard, évidemment que non, mais elle était la seule à ne pas s'en rendre compte. Elle sonna au portail. Elle le poussa, et entra. Une fois devant la porte, elle tambourina, colla son oreille tout contre la paroi, mais ne perçut aucun bruit. Elle repartit par où elle était venue et tomba sur Chiara.

- Tiens, je vois que nous avons eu la même idée. Ce n'est pas la peine d'aller plus loin, elle n'est pas là. Vous avez l'air inquiète, quelque chose ne va pas ?

- Non.

- Accompagnez-moi, je vais aller voir au secrétariat médical.

- Ce ne sera pas nécessaire, elle n'y est pas.

Mouta attendit la suite, il ne fallait pas précipiter les choses, elle sentait que Chiara avait envie de vider son sac.

- Le docteur Saint-Pierre est venu à l'appartement car elle a fait un malaise. Il l'a arrêtée pour qu'elle se repose et qu'elle reprenne un peu de poids. Avant de partir, il m'avait expliqué que si cela continuait, il fallait qu'elle consulte un psychiatre. Je ne devrais pas vous raconter tout ça, mais je suis tellement inquiète.

- Vous l'aimez vraiment alors. C'est drôle, moi les filles, c'est pas mon truc, mais j'aurais juré que pour vous non plus.

- C'était vrai jusqu'à ce que je la rencontre, elle est la seule.

- Vous oublié Teresa.

- Ça ne compte pas, j'étais tellement dans les vapes, comme je vous l'ai dit, que je ne me souviens de rien. D'ailleurs Laetitia m'a dit que je n'avais pas participé, ce que j'ai un peu de mal à croire, vu que j'étais toute nue dans le lit.

- Au fait, pour quelle raison faudrait-il qu'elle voie un psychiatre ?

Chiara hésitait.

- De toute façon vous en avez trop dit. Le mieux c'est de préciser pour éviter qu'on se pose d'autres questions.

- Elle se taille les veines et perd énormément de sang, c'est pour cette raison qu'elle est maigre car en plus elle ne mange pas, elle chipote dans son assiette. Je sais bien que la cuisine et moi, ça fait deux, mais quand même.

- Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

- Hier matin, elle devait rester avec moi toute la journée, elle a filé lorsque je suis allée à la pharmacie pour des compléments en fer.

- Je suis contente d'avoir pu discuter avec vous. Ne vous inquiétez pas, elle va revenir, on voit bien qu'il n'y a pas que vous qui êtes amoureuse. Vous faites un joli couple, c'est à regretter de ne pas être homosexuelle.

Potard et ajout d'un overdrive à 1

Olivier était installé au milieu du salon dans la position de la fleur de lotus. Ne penser à rien, faire le vide avant d'allumer son ordinateur. Ainsi, il tentait de déjouer le mauvais esprit qui se servait de ses écrits. S'il ne pensait pas, aucune chance que son roman soit écrit à sa place. Malheureusement, des images commençaient à prendre forme. Il se leva d'un coup en hurlant à se déchirer les cordes vocales, il tournait dans la pièce comme un fou. Les coups qu'il se portait au ventre lui faisaient des bleus. Les bouteilles d'alcool fort dormaient paisiblement dans le corner, tout en bas. Il tourna la clef, la balança derrière lui et prit la première bouteille à portée de main. A moitié pleine, il ingurgita d'un trait son contenu et continua avec la suivante et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il tombe sur le sol dans un coma éthylique.

Lorsqu'il reprit conscience, il baignait dans son vomi. Il tenta vainement de se relever pour retomber en arrière. Sa tête frappa la grande lampe, celle-ci bascula et se cassa en deux sur le sol. La belle lampe que Katarine avait dégotée pour un prix élevé lors d'une braderie. Elle était fière de son achat et ne perdait pas une occasion d'évoquer comment elle s'était battue contre les deux autres acheteurs tout aussi acharnés qu'elle.

Olivier resta allongé sur le sol, une bosse énorme sur l'arrière du crâne, dans une semi conscience. Parfois, il ouvrait les yeux mais comme tout tanguait, il les refermait aussitôt pour sombrer, alors une somnolence agitée s'empara de lui.

A la nuit tombée, dans une obscurité presque totale, il recouvrit enfin ses esprits. Il eut de la tristesse pour Katarine en découvrant la lampe moribonde en vrac sur le sol. Mais cela ne dura qu'un temps. Il sortit du frigo une bouteille d'eau qu'il avala d'un trait, il recommença avec de l'eau du robinet jusqu'à ce qu'il eut trois litres dans le ventre. Il avait trouvé cette recette sur Internet et pour le moment, elle lui réussissait à chaque fois. Ensuite il gravit les escaliers jusqu'à la salle de bain et prit une douche glacée. Il se savonna abondamment pour supprimer l'odeur de vomi. Pourtant, elle restait présente, comme incrustée en lui. Il enfila son peignoir et redescendit. Une fois dans son bureau, il s'installa devant son écran. Allumer, ne pas allumer, il hésitait, une sorte d'inquiétude étrange l'envahissait. Comme s'il observait ce qui lui arrivait.

Après de longues minutes, il appuya sur la touche de démarrage.

- C'est quoi toutes ces foutaises, je n'aurais jamais écrit un tel tissu d'inepties. Ces personnages n'appartiennent pas l'univers de mon roman.

Olivier avait encore sous les yeux l'histoire qu'il venait de lire. Ce n'était pas mon idée, je voulais parler de l'homme du brancard, le fou atteint de dissociation de la personnalité ! Et j'avais aussi prévu de commencer à évoquer des Malvaloirs. Merde et remerde !

- Faut pas vous mettre dans un état pareil on peut le faire quand même.

- Qu'est-ce que vous foutez dans mon bureau ?

- Vous m'avez invité pour qu'on parle de la suite, vous venez de me le dire.

- Mais je ne parlais pas à vous !

- A qui donc ? Il n'y a personne d'autre.

- Ah moi, je me parlais à moi !

- Très bien, appelez ça comme vous voulez, je n'y suis pas opposé, au contraire, alors de quoi allons-nous discuter ?

- Mais qui êtes vous d'abord ?

- L'homme du brancard, le fou atteint de dissociation. Il est vrai que votre récit manque un peu de description, on a du mal à visualiser les personnages. Moralité, le lecteur se perd un peu. Surtout si l'un des personnages est un composé de deux autres.

- Vous me prenez pour un imbécile ! Je connais mes personnages mieux que vous-même. Je parle à un fantôme, comment est-ce possible ?

- Je suis tout ce que vous voulez, mais pas un fantôme mon ami. Tient, parlons de Mouta. Vous voyez qui est Mouta, elle fait partie de notre réalité n'est-ce pas ?

- La capitaine de la brigade de Champagny ?

- Vous en connaissez d'autre des gendarmes prénommés Mouta ? Non, alors cessez de me poser des questions idiotes. Bref, je l'ai rencontrée, je voulais qu'elle m'indique le chemin pour se rendre à la rivière.

- Je croyais que vous étiez l'homme du brancard ?

- Et moi je croyais que vous étiez l'auteur de cette histoire. Il n'y a qu'un seul et même personnage, rivière, brancard, c'est le même et c'est vous qui l'avez écrit. Bref, je suis allé la voir et nous avons bavardé car elle me cherchait, je me suis enfui de l'hôpital, vous vous rappelez ? Eh oh, faut suivre un peu. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

- Quand un auteur rencontre en vrai l'un de ses personnages, ça peut chambouler un peu, non ?

- Vous faites peut-être de la dissociation sans le savoir ?

- Ne dites donc pas de conneries. Alors, la suite ?

- Mouta m'a posé tout un tas de questions auxquelles je ne pouvais pas répondre...

- Pour quelle raison ?

- Parce que je ne suis pas l'homme de la rivière ! Etes-vous certain d'être l'auteur ?

- Jusqu'à récemment oui, mais depuis quelques temps, j'en suis de moins en moins sûr.

- Au final elle en a conclu que j'étais timbré, elle ne m'en a rien dit, mais moi je l'ai bien compris. J'ai donc décidé d'en savoir plus. Je suis allé à la rivière, l'homme n'y était pas.

- C'est normal puisque vous êtes là !

- Justement, je viens pour que vous me renseigniez. Je me suis dit mieux vaut s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints. Attention !

Un bruit répétitif résonnait, un bruit aigu. Long, silence, court, long, silence. Olivier cherchait dans son souvenir. Les transmissions, à l'armée. Long, court, long, court. Mais les souvenirs s'arrêtèrent d'un coup pour laisser place à la sonnette de l'entrée.

- J'arrive, deux minutes !

Il resserra son peignoir et ouvrit la porte.

- Mouta, quelle surprise ! Pardon je voulais dire madame la capitaine.

- C'est bien la première fois qu'on m'accueille ainsi.

- Que voulez-vous ?

- Savoir s'il y a eu d'autres... vous avez dormi sur votre clavier ?

Olivier recula dans l'entrée, s'observa dans le petit miroir. Il avait une partie du clavier décalquée sur son front.

- Oui, j'ai eu une soirée agitée, dit-il en faisant entrer la gendarme.

- En effet, dit cette dernière en constatant l'état du salon.

- J'avais trop bu, à cause du roman. Que voulez-vous déjà ?

- Justement vous parler de votre roman. Est-ce qu'il y aurait eu encore des pages qui ont disparu ou bien des choses étranges.

- Non, à part que j'ai fait un mauvais rêve en...

- Peut-on aller voir sur votre ordi pendant que vous me racontez.

- Oui, évidemment. Donc je faisais un mauvais rêve, continua Olivier tout en agitant la souris ce qui eu pour effet de faire apparaître la page active.

- Vous étiez en train de travailler sur votre machine ?

- Pas le moins du monde... Ah bah merde alors !

Olivier parcourut le texte qu'il avait sous les yeux.

- Mais c'est mon rêve, je ne peux pas avoir écrit des bêtises pareilles, ça n'a ni queue ni tête !

- Vous permettez. Mouta déplia l'historique des sauvegardes automatiques.

- Le dernier changement apporté au document remonte à moins de dix minutes ! Tiens on parle même de moi, amusant non ? Et du type qu'on a retrouvé nu près de la rivière.
 - Oui, je sais lire comme vous !
 - Et vous persistez à dire que vous n'êtes pas l'auteur ? Parce qu'il me semblait bien avoir entraperçu l'homme en question. Il sortait de chez vous. Jusqu'à présent j'avais un doute.
 - Donc ce timbré était chez moi, qu'attendez-vous pour l'arrêter !
 - Pour quel motif ? Avoir été blessé par deux crétins de chasseurs ? Ou bien vol de manuscrit qui n'a pas été écrit ? Il vous a menacé ? Non, d'ailleurs que voulait-il ?
 - Qu'on lui explique qui il est. Alors !
 - Ça fait léger comme motif d'incarcération. Par contre, pour l'auteur de ces pages on pourrait peut-être commencer à l'envisager. Qu'en pensez-vous ?
 - Que voulez-vous que je dise ? Je plaide coupable. C'est moi qui vais aller consulter un psychiatre.
 - Pouvez-vous me donner l'adresse de votre femme, je voudrais lui parler ?
 - Vous croyez que je l'ai tuée ?
 - Je ne suis pas là pour croire, mais pour comprendre.
 - Elle est sur l'île de Ré, avec sa mère, c'est au 157 de la rue du Gros Jonc.
 - Vous avez son numéro ?
 - Voici son portable, dit Olivier tout en inscrivant le numéro sur l'une de ses cartes de visite, et celui de sa mère, c'est un fixe.
 - Merci pour votre coopération. Pour les mauvaises cuites, aux trois litres d'eau ajoutez du Doliprane.
 - Je vais faire ça... au revoir dit Olivier tout en refermant la porte. De l'eau de l'eau, elle croit quoi, que je ne connais pas la recette.
- Il ouvrit le frigo pour sortir la bouteille jaune orangé avec un parasol dessus. Il avait l'intention de s'enfiler un litre d'eau pour commencer. Il ne la trouva pas. Il la découvrit avec stupeur, posée sur un coin de table, un grand verre à côté. Olivier avait l'impression de revivre sans fin la même histoire de fou !

Potard et ajout d'un overdrive à 2

Laetitia était d'abord passée chez elle, une bonne douche s'imposait. Elle puait la transpiration. Foutre le feu dans cette maudite baraque n'avait pas été si simple. Tout d'abord dégommer tous les détecteurs. Placer la tête du bonhomme dans le four à gaz et ouvrir à fond, puis installer un départ de feu suffisamment loin pour laisser le temps au gaz de s'accumuler. Sans parler de la soirée. Aguicher le type dans le bar appelé le Pampelune. Discuter suffisamment longtemps pour laisser à monsieur le temps de faire des avances. Et il avait été long à la détente. Se laisser tripoter dans sa bagnole de beauf avec le petit sapin qui pue. Lui astiquer le jonc pour qu'il soit suffisamment excité et qu'il ne puisse refuser l'idée de lui ouvrir sa porte direction le salon. Monsieur avait sa petite maison perso à la Plagne pour les frasques extra conjugales. Une fois monsieur à poils, un coup de lame sur l'avant bras et hop vidé de son sang lui aussi, comme une outre. On voyait dans ses yeux qu'il essayait de comprendre un truc, pas de douleur, juste l'épuisement qui pointe le bout du nez tout doucement. Au moment de quitter ce monde, il était resté avec sa question. Ensuite, Laetitia s'était éloignée de la maison, mais pas trop pour s'assurer que l'explosion aurait bien lieu comme prévu. Elle avait attendu dans le froid plus de deux heures et au moment où elle pensait que son coup avait foiré, boum, le feu d'artifice. Elle avait couru jusqu'à sa voiture, deux bons kilomètres en pleine nuit. Heureusement, le temps était sec.

Le sang qu'elle avait ingurgité commençait à faire effet. Elle devait se concentrer pour paraître normale lorsqu'elle s'adresserait à Chiara. Elle avait choisi une petite tenue sympa qui plairait à son amie, elle en était certaine. Mais est-ce que cela suffirait ? Elle allait forcément être de mauvaise humeur. La laisserait-elle seulement entrer ? Elle appuya sur la sonnette d'une main hésitante. Elle avait l'impression de jouer gros, Chiara lui était devenue indispensable. Quand elle repensait à la première fois qu'elle avait croisé cette nana insignifiante pour mettre fin à ses jours d'un coup de lame, elle avait du mal à imaginer qu'il s'agisse de la même personne. Et elle n'avait pas encore subi les effets de la transformation.

Il y eut de l'agitation dans l'appartement. La porte s'ouvrit d'un coup.

- T'es revenue, je te croyais partie pour toujours !

Laetitia tenta de répondre, mais elle n'en eut guère le temps. Chiara l'embrassait déjà, elle la tira par le bras, referma la porte et continua à l'embrasser.

- Je te dois une explication pour mon...

- Je m'en fiche, tu m'expliqueras plus tard.

En une minute, Laetitia se retrouva déshabillée, sous la couette avec Chiara qui lui faisait l'amour. Le sang qu'elle avait bu, décupla son plaisir. Mais Chiara faisait preuve d'une inventivité qui ne cessait d'étonner Laetitia.

Chiara se serra tout contre elle, toute frissonnante.

- Tu as froid ?

- Non, j'ai eu très peur.

- Tu sais je peux tout expliquer.

- Tu n'es pas obligée, tu es là, ça me suffit. J'ai eu tellement peur, j'en ai même parlé avec Mouta.

- La gendarme de la brigade ?

- Oui, figure-toi qu'elle te cherchait.

- Elle t'a dit pourquoi ?

- Je ne me souviens pas vraiment, mais je crois que non. C'est surtout moi qui ai parlé. Je lui ai fait part de la visite du docteur, que tu avais tenté de te suicider. J'aurais pas dû ?

- Mais si, c'est de ma faute, je t'ai laissée sans dire quoi que ce soit, tu avais peur. Viens-là.

Laetitia embrassa Chiara laissant se déverser tout son amour pour elle. Non, elle ne lui en voulait pas. Elle ne pouvait plus lui en vouloir pour quoi que ce soit, leur destin était lié. En

pensant ses mots, elle sentit que ses règles venaient. Elle voulut s'excuser et se dégager de Chiara. Mais celle-ci la maintint fermement contre elle. Ses yeux devenaient vitreux, son regard s'absentait petit à petit. Laetitia comprit que Chiara était beaucoup plus proche de la transformation que prévu. Elle allait devoir précipiter les choses.

Chiara lui lécha l'entrejambe puis remonta sur le ventre, elle attendait sa béquée, la bouche ouverte, les lèvres déjà humectées par le sang. C'était un peu tôt, le sang que Laetitia avait avalé durant les deux nuits précédentes commençait à peine à faire effet. Elle ouvrit le tiroir pour sortir la lame de rasoir, elle n'y était pas. Lorsqu'elle revint vers Chiara, elle tenait elle-même la lame et commençait l'entaille au niveau du poignet. Laetitia se laissa faire, offerte, heureuse, envahie par un sentiment de plénitude. Sentiment dont elle devait se méfier. Normalement.

Quand Laetitia reprit contact avec le réel, elle découvrit Chiara, en pleurs, la bouche auréolée de sang. Le liquide rouge avait même dégouliné entre ses seins. Son amie était atterrée, elle risquait de perdre la raison si elle n'intervenait pas rapidement. Elle se redressa, la prit par la nuque et attira sa tête contre son épaule et se mit à la bercer tendrement. Elle lui parlait doucement, comme on aurait rassuré une enfant. Les sanglots finirent par s'espacer pour disparaître.

- Qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis un monstre !

- Non, tu es tout sauf un monstre.

- Mais j'ai bu ton sang et j'ai aimé ça.

Elle releva la tête de l'épaule de Laetitia, plongea son regard dans le sien.

- Ce n'est pas la première fois, n'est-ce pas ?

Laetitia ne répondit rien. Elle hésitait toujours sur la conduite à tenir. Tout lui dire ou bien y aller petit à petit.

- Est-ce que c'est uniquement avec toi ? Oh mon dieu, Teresa, je l'ai tuée en la vidant de son sang !

- Non, tu n'as rien fait de cela. La seule personne qui te nourrit en hémoglobine, c'est moi. Je ne sais pas pour quelle raison. Il y a quelque chose qui nous relie. Je l'ai découvert par hasard en te rencontrant pour la première fois au secrétariat du cabinet.

- Et donc tu m'as invitée.

- Tu as raison.

- Dans le bar tu savais déjà.

- Non, c'est après que j'ai su. Je te propose qu'on arrête là nos élucubrations et qu'on déjeune ensemble. Tu as de quoi ?

- Une côte de bœuf, ça ira ?

- Oui.

- Mais j'ai encore plein de questions à te poser.

- Chaque chose en son temps. D'abord on va se laver, on dirait une ourse qui a bouffé une gazelle !

Chiara s'offusqua et lui donna une tape sur l'épaule.

- Tu n'es pas gentille !

- Pour une gazelle qui t'as servie d'amuse-bouche, je trouve que si !

- Idiote ! Est-ce que je vais m'attaquer encore à toi ?

- Ce n'est pas toi qui m'attaque, mais moi qui m'offre à toi... Ce sera tout pour aujourd'hui, douche et repas !

Le repas fut interrompu par un coup de sonnette. Laetitia observa Chiara.

- Tu attends quelqu'un ?

- Pas le moins du monde.

Deuxième coup de sonnette un peu plus appuyé.

- Je vais ouvrir, dit Chiara.

Elle remonta le couloir tout en enfilant une veste sur son peignoir. Elle ouvrit et se trouva face à face avec Mouta.

- Je vous dérange ?

- Nous allions passer à table...

- Très bien, je vois que vous avez retrouvé votre copine. Je peux lui parler deux minutes.

Mouta considéra que la porte restée ouverte était une invitation à entrer, elle se glissa dans l'entrebâillement et se dirigea vers la cuisine.

- Bonjour madame Savier, je venais aux nouvelles. Je ne sais pas si vous êtes au courant mais Chiara m'a parlé de vous.

- Elle me l'a dit, en effet.

- Elle était très inquiète. Je ne saurais qu'abonder dans son sens quand elle vous recommande une consultation psychiatrique. Le suicide est une chose importante et c'est un mauvais cadeau à faire à la personne qui vous aime.

- Vous n'êtes pas venue jusqu'ici pour distribuer des conseils de psy je suppose.

- Pas seulement, je voulais savoir où vous étiez récemment ? Si vous consentez à en parler. Je tiens à dire que vous n'êtes pas obligée de répondre, vous n'êtes pas sous le coup d'une inculpation. Il s'agit de faire avancer mon enquête.

- J'ai pris ma voiture et j'ai roulé.

- Pendant deux jours ?

- Oui, quand je suis chamboulée, j'ai besoin de rouler pour comprendre. Je prends duvet et tente et je dors avec le ciel comme couverture.

- Par ce temps !

- Quand c'est trop compliqué, je dors dans la voiture.

- Bien, je crois que vous avez répondu à mes questions, c'est parfait. Ah, une dernière chose, vous avez bien une R5 rouge modèle...

Mouta sortit son calepin pour vérifier.

- Ne perdez pas votre temps, c'est une TX, mais vous le saviez déjà.

- Oui, on l'a aperçue sur la route qui mène à la Plagne. Je suppose que...

- Je suis passée par là lors de mon escapade, je voulais rejoindre Bourg-Saint-Maurice pour redescendre sur Aoste.

- Vous avez du courage, parce qu'il a fait un sacré froid dans ce coin-là. Surtout la nuit.

- Il ne vous aura pas échappé que j'étais dans le sens du retour et que c'est chez moi que j'ai dormi.

- En effet, il ne m'aura pas échappé... Bon appétit, je ne voudrais pas gâcher votre repas. Je connais le chemin...

Potard et ajout d'un overdrive à 3

L'homme se présenta devant la maison. Il sonna, personne. Il passa sur l'arrière en sautant le portail. A quatre pattes, il renifla le sol, se releva. Fit un signe de dénégation de la tête. Plus loin traînait une bûche, il l'envoya au travers du carreau de la porte. Il pénétra dans la maison par la cuisine. Il huma l'air longuement. Enfin il avait logé le Malvaloir qui vivait ici, mais ça faisait longtemps qu'il n'était pas revenu. Il continua son exploration. Les pièces du haut n'avaient aucune odeur. La vie était donc uniquement en bas.

- Crois-tu que la bête va revenir ?
- Tu t'adresses enfin à moi. Je croyais que tu m'avais oublié !
- Excuse-moi, mais j'avais des affaires à régler. Alors ?
- Evidemment qu'elle va revenir, mais quand ? Il faut peut-être la chercher ailleurs.

Mais l'homme n'en fit qu'à sa tête, il grimpa à l'étage et s'étendit sur le lit. La faim le tirait, une faim de chair vivante et fumante. Il rêva d'un chevreuil qui tentait de s'enfuir, il le traquait jusqu'à épuisement, se jetait sur lui, mais au moment où il resserrait les mâchoires sur sa proie, plus rien.

- Tu dois te lever ! La bête est là !
- Je m'étais endormi profondément.

Il descendait quatre à quatre l'escalier pour arriver dans le couloir. Là, il stoppa, huma l'air. Rien de changé.

- Je ne comprends pas !
- Imbécile, il faut agir vite, la bête n'est pas dans la maison proprement dite !
- Où est-elle ?
- Je ne peux pas m'occuper de tout. Je suis l'homme qui t'accompagne et qui t'alerte, mais le travail, c'est à toi de le faire. Réfléchis, mais vite !

- La maison, non. Le jardin !

Il courut au travers de la cuisine, ouvrit la porte à toute volée.

- Tu fais trop de bruit, tu vas alerter ses sens, tu dois apprendre la discrétion.
- Je vais courir.

Il enjamba le portail et dévala la rue, il tourna à droite, prit le chemin et courut encore quelques mètres. Puis il s'arrêta.

- Tu agis comme un animal, selon ton instinct. Tu dois apprendre que courir ne suffit pas pour traquer ce qui nous concerne.

- Qu'ai-je oublié !

L'homme se frappait le corps tout en marmonnant.

- Y a quelque chose qui ne va pas l'ami, questionna Gilles un des habitués du bar.

L'homme leva la tête, dévisagea celui qui lui faisait face.

- Dans une maison, il y a un jardin et, et...
- Un apprentis, je ne sais pas moi. Vous êtes certain que tout va bien.
- Apprentis, oui, c'est bien, mais encore ?
- Un garage pour ranger...

L'homme pivota et partit à toutes jambes. Il est timbré de chez timbré, pensa Gilles avant de poursuivre son chemin.

Il était coureur de fond, l'endurance était sa force. A bout de souffle après son sprint, il prit appui sur ses cuisses. Quelques secondes lui furent nécessaires pour reprendre sa respiration. Puis il chercha comment ouvrir la porte basculante. Pas moyen, elle était fermée. Il fit le tour, se pencha, observa par la lucarne. Elle était crasseuse, mais on pouvait deviner qu'il n'y avait rien. L'homme revint devant la porte, plaça son nez au ras du sol et huma profondément l'air qui passait par en dessous. Il émit un long hurlement, se frappa le visage, se mordit la main, frappa la porte de sa tête.

- J'ai raté le Malvaloir ! La fille a réussi à me fausser compagnie. J'étais tout près de réussir.

- Tu as oublié de réfléchir. Le docteur avait bien dit que les mots vont par association. Maison, ça fait penser à...

- Jardin.

- Jardin amène à...

- Appentis, qui conduit à garage. Et aussi cheminée !

- Attention, le docteur a dit aussi de ne pas s'égarer. Cheminée et Malvaloir ne vont pas ensemble.

- Mais le loup des trois petits cochons !

- Est-ce que nous sommes dans l'histoire des trois petits cochons ?

L'homme dut se concentrer fortement pour répondre. Le mot bête faisait écran. Il occultait l'élaboration du raisonnement par analogie.

- Bête, loup, cochon, bête, eau bouillante, marmite.

Il n'arrivait plus à s'en sortir, il tentait de rassembler son esprit en un tout cohérent, mais il perdait le fil.

- C'est encore vous, on dirait que vous êtes bien mal en point. Venez avec moi, je vais vous aider, intervint Gilles qui remontait la rue.

L'homme n'aimait pas ce dédoublement, ce type avait le pouvoir d'être à deux endroits en même temps. Malvaloir. Deux endroits, rien n'était dit et personne pour l'aider. Où était l'autre du brancard, celui qui l'accompagnait. Tout seul, il ne pouvait pas s'en sortir.

- Malvaloir ! hurla-t-il.

- Pardon.

L'homme décocha un coup de patte à son vis-à-vis, ses ongles acérés entaillèrent profondément le visage.

- C'est vous l'agresseur, je vous reconnais, cria Gilles. Quand je pissais du muret, c'était vous le fada.

L'homme comprit qu'il faisait erreur, celui-ci ne pouvait être un Malvaloir. Un Malvaloir ne pissait pas du haut d'un muret. Il se mit à courir, car c'était la seule chose qu'il savait faire. Il courut sans s'arrêter jusqu'au refuge. L'autre type avait tenté de le rattraper, mais comme tous, il avait tout donné dès le départ et avait perdu petit à petit ce qu'il avait gagné trop rapidement.

- Je t'attendais.

- J'étais tout seul, j'ai fait des erreurs.

- Je sais surtout que ton esprit est fragile, tu dois le contrôler et contrôler tes pulsions. Un Malvaloir ne se serait pas laissé surprendre par un coup de griffe.

- Il fallait que je vérifie, je ne pouvais pas prendre le risque d'en laisser passer un. Sinon...

- Sinon quoi ? Tu aurais été puni ?

- Je serais retourné voir le docteur pour lui dire que les Malvaloirs ont encore gagné.

L'homme tomba à genoux, il pleura longtemps. Une marmotte siffla, les animaux de la nuit s'aplatirent au sol. Une chouette hulotte ferma les yeux puis les rouvrit. Les loups étaient plus hauts. Un mouton s'était égaré. Qui aurait la primeur du goût du sang dans la bouche. L'homme se redressa.

- Rentre, tu n'es pas un animal, tu n'as rien à faire là-haut avec les bêtes.

Mais l'homme n'écoutait déjà plus, il partit en petites foulées, une pierre pointue à la main. Les loups hésitaient. La distance était à leur avantage, mais le coureur était fort. Le jeune loup tournait sur lui-même, pressé d'en découdre. Après tout, il avait repéré le mouton en premier. Le chef de la meute se détourna, le jeune loup montra les crocs. Cette fois encore, il baisserait la tête en signe d'allégeance, mais pour combien de temps.

L'homme de son côté arrivait déjà à hauteur de la bête égarée. Affolée, cette dernière tenta de rebrousser chemin, mais l'homme était là, tapi dans l'herbe, prêt à bondir. Le mouton, passa au-dessus du rocher pour gagner en hauteur, misant sur sa plus grande agilité. Mais il savait que ça ne changerait rien, tôt ou tard il y passerait. Seul son instinct commandait de fuir. Inutilement. L'homme arriva par l'arrière, se jeta sur la bête, attaqua à pleine dents au niveau de la jugulaire. L'odeur du sang, de la viande frémissante lui procurèrent une joie intense. Il déchiqueta, arracha, découpa avec la pierre, ouvrit la bête pour en saisir le cœur et s'en gava.

Potard et ajout d'un overdrive à 4

Mouta arriva avec son mug de café dans la main. Marthe était, comme à son habitude, appuyée contre le vieux bureau métallique. Matéo était affalé sur sa chaise, Eric installé tout près de lui sur une autre chaise se tenait bien droit comme un élève attendant qu'on le remarque. Mouta fit glisser le tableau blanc sur le devant de la scène.

- Le commandant de brigade nous rejoindra plus tard. Bien, vous connaissez tous la raison de votre présence ici.

- Faire le point, indiqua Marthe tout en se curant les dents avec une allumette taillée en pointe.

- Le premier élément c'est notre ami Marcel, il est, semble-t-il, la première personne attaquée par le ou la folle qui vide ses victimes de leur sang.

- On considère donc que toutes les affaires sont liées, poursuivit Marthe.

- Faut pas mettre la charrue avant les bœufs, pour le moment on fait le tour de ce qu'on connaît. Pas de conclusions hâtives s'il vous plaît.

- Est-ce que les petits carnets nous donne des informations nouvelles ?

- Non, Marcel s'intéressait à une femme dont il tait l'identité, soit parce qu'il ne la connaît pas, soit parce qu'il veut la garder secrète. Elle aurait été témoin d'une agression de touriste. Il raconte ses recherches du côté du refuge, il semble qu'il soit allé jusqu'à la Dent. Il est passé par la bergerie aussi.

- Je l'aurais pas cru capable d'un tel exploit.

- Moi non plus. Ce qui nous amène au refuge et à l'autre victime abandonnée dans le remblai sous le plancher.

- Est-ce qu'il s'agit du touriste dont parle le Marcel ? questionna Matéo.

- Possible, les dates correspondent à peu près selon le légiste. Mais agression n'est pas meurtre !

- On a une identité ?

- Non, on pense qu'il s'agit d'un étranger, ça ne va pas être simple.

- On peut essayer du côté des italiens, continua Eric, ce sont la majorité des touristes.

- Il a raison.

- Bonne idée, je vais informer le service des identifications. Pour le moment je laisse de côté la page du manuscrit écrit par Olivier Mayre, on y reviendra à la fin. Il y a Maxwell Loretan, qui a été sauvagement attaqué et si l'on s'en tient à la quantité de sang, il doit être mort et enterré à l'heure qu'il est. Sa voiture ayant disparu, je pense qu'on s'en est servi pour transporter le corps.

- L'avis de recherche sur la plaque et la marque n'a rien donné pour le moment, intervint Eric.

- Nous avons aussi deux agressions sur une personne du village, Gilles. La première avec un témoin, Luknivac, mais qui ne permet pas d'identifier l'agresseur. La deuxième, très récemment, par l'homme que nous avons retrouvé près de la rivière.

- Le gars blessé par l'un des chasseurs ?

- C'est bien lui. Nous ne pouvons pas exclure une vengeance.

- C'est nouveau cette agression, on n'était pas au courant, intervint Marthe.

- C'est Matéo qui a pris la plainte hier soir.

- Oui, à priori le type voulait entrer chez la secrétaire médicale, Laetitia.

- Qu'est-ce qu'elle vient encore foutre dans cette affaire, reprit Marthe.

- Du calme, on y vient. Laetitia et Chiara vivent ensemble et ces deux filles, en tous les cas la première, ne paraissent pas très claires. Laetitia a été vue lors de la première agression de Gilles, elle s'en défend. Elle a été vue le jour du suicide de Raka Padmakar dans la boîte de nuit de la Plagne.

- Sa voiture, une R5 a été repérée sur les lieux.
 - Tu as bien fait de me reprendre Matéo. La seule explication qui pourrait justifier l'acte de Raka Padmakar, c'est un mariage arrangé avec la famille de Jasmin, sa promise. D'ailleurs, je viens d'apprendre qu'une maison a brûlé dans des circonstances bizarres, un type se serait suicidé en mettant la tête dans le four après avoir fait une java pas possible la veille.
 - Il me semble que ça fait beaucoup de suicides dans le coin. Le taux va grimper méchamment, constata Marthe.
 - En effet, tout ça me paraît louche. Est-ce qu'il faut avoir les deux filles à l'œil ? dit Matéo.
 - Discrètement, mais oui, il le faut. Je rappelle qu'elles ne sont inculpées de rien.
 - Et l'auteur de roman ? questionna Marthe tout en jetant son cure-dent improvisé à la poubelle.
 - Et bien là aussi, nous avons un drôle de micmac. S'il était acteur, je lui donne l'Oscar du meilleur rôle, sinon, c'est à n'y rien comprendre. Soit quelqu'un pirate son ordinateur pour se servir de son roman et nous manipuler, soit il nous ment.
 - Le piratage ne tient pas si l'on parle d'une page qui a été écrite avant qu'il commence à travailler son roman. Et c'est le cas pour la page retrouvée sous le refuge, intervint Matéo.
 - Sauf si elle a été placée après ! coupa Marthe.
 - Et rien ne dit qu'il ne pensait pas à son roman depuis bien plus longtemps.
 - Oui, mais retour à la case départ, donc il nous ment.
 - Et ce type retrouvé près de la rivière, on a une identité ?
 - Pas la moindre. Ce type, comme tu dis, arrive de nulle part. Le seul élément, il semble qu'il soit accompagné par un autre et qu'il aurait consulté un médecin.
 - Je peux faire une recherche sur les cinglés échappés des hôpitaux psy.
 - Sans identité, je te souhaite bien du plaisir.
- Le commandant entrebâilla la porte et passa la tête.
- On a un petit souci urgent à régler, désolé d'interrompre votre réunion. Mouta, vous pouvez venir.
- Mouta quitta la salle de réunion et suivit le commandant dans son bureau.
- Les chasseurs remettent ça, ils ont organisé une nouvelle battue. Le seul problème c'est que les écolos ont été informés. J'aimerais bien savoir par qui ? Est-ce que ça vient de chez nous ?
 - Je ne crois pas, je miserais plutôt sur Maya, celle qui tient la boutique de fringues vegan.
 - Et pour quelle raison notre informateur ne nous a-t-il pas mis au courant ?
 - Hugo est grillé, les chasseurs se réunissent ailleurs pour s'organiser.
 - Je monte tout de suite avec Marthe et Matéo, vous prenez Eric et vous allez cueillir les écolos à la descente du car. Le capitaine de la brigade de Grenoble a eu l'information par un de ses amis.
- Lorsque Mouta arriva sur le terre-plein au bout du chemin, elle ne fut pas étonnée d'y découvrir un nombre de 4x4 impressionnants. Elle fit signe à Eric de stopper à l'entrée de façon à empêcher tout départ précipité. Elle rejoignit le commandant en pourparlers avec un groupe d'écolos. Le bus n'était qu'une diversion, ils étaient montés ou à pieds, ou en véhicules.
- Je vous assure que moi et mes hommes nous allons mettre fin à cette battue.
 - Quand ? hurla un type avec son mégaphone, les chasseurs sont déjà sur place, laissez-nous passer !
 - C'est hors de question, je ne vous rappelle pas le nombre de blessés la fois dernière.
- Le commandant se tourna vers Mouta.
- Marthe et Matéo sont déjà en route, rejoignez-les rapidement.
 - Pour quelle raison cette nouvelle battue ? questionna-t-elle.

- Une histoire de mouton dépecé. Faites vite, je vais tenter de retenir ceux-là le plus longtemps possible.

- Bon courage.

Il fallut une bonne vingtaine de minutes pour localiser Marthe grâce aux talkies. Ils se rejoignirent à la rivière.

- Alors ?

- Ils ne sont pas sur l'autre versant. Je pense qu'il faut continuer sur le sentier.

Une détonation résonna dans la montagne.

- Ils sont plus haut, c'est ce que je pensais, dit Marthe tout en pointant du doigt la direction.

Une deuxième, puis une troisième détonation se firent entendre.

Le commandant aux prises avec les écolos, ne put les retenir plus longtemps. Il décida de marcher avec eux et en avertit Mouta.

Les chasseurs s'étaient réunis sur la petite prairie s'étendant aux pieds de la montagne. Ils exhibaient leurs trophées, trois loups, un mâle et deux femelles. En arrivant avec son équipe, Mouta exigea les identités de chacun.

- Evidemment personne n'a tiré ! Matéo et Eric vous me ramassez l'artillerie de ces messieurs en n'oubliant pas de noter à qui appartient quoi. Vous avez voulu jouer au plus malin, vous avez gagné.

Il y eut quelques protestations, certains résistèrent, mais Mouta sut les persuader d'obtempérer. Justement, les écolos arrivaient et ça promettait quelques empoignades. Elle fut bien contente d'avoir isolé les tireurs obstinés de leurs armes. Les arrivants, en découvrant le massacre de loups, se jetèrent sur les chasseurs, distribution de calottes, une poignée de coups de poing et de coups de pompes. La nuit aidant, les assaillants devinrent moins nombreux, surtout une fois enlevés les quelques types menottés dans les 4x4 de la gendarmerie. A 19 heures, Mouta et son équipe étaient à la brigade et fourraient tout ce beau monde dans deux cellules séparées, la cellule des chasseurs et celle des écolos. Ils gueulèrent une partie de la nuit, mais finirent par se lasser et s'endormirent les uns sur les bancs, les autres à même le sol.

Mouta ne voulut pas laisser tout ce beau monde seul avec Marthe, le commandant avait promis de les rejoindre pour remplacer Marthe. Matéo et Eric devaient revenir au petit matin.

- Quelle journée de merde, dit Marthe en buvant un chocolat chaud. Tu ne veux toujours rien.

- J'ai tellement bu de café, que je vais péter un câble.

- Tu penses que c'est vraiment les loups qui ont attaqué le mouton ?

- Je ne sais pas et je ne veux pas le savoir.

- Demain, il faudra interroger le berger. Tu pourrais t'en charger ou bien tu seras trop fatiguée.

- Une promenade me fera le plus grand bien après cette folie. Tu crois qu'on trouvera qui a tiré ?

- On pourra déjà repérer les armes qui ont fait feu, trois coups ont été tirés, avec un peu de chance on aura un des tireurs. Avec beaucoup de chance deux et sinon, on est mal parti !

- Tu penses que ces crétins sont si malins que ça ?

- Ce sont des crétins, mais en tant que chasseurs, ils ont le nez fin. Ils vont se couvrir les uns les autres ! Ça te dit une partie de backgammon ?

- Mise de départ à deux euros !

- Va pour deux euros...

- Au fait, Gilles a-t-il été agressé par la même personne ? demanda Marthe tout en plaçant ses pions

- En tout cas, c'est ce qu'il dit, répondit Mouta tout en tendant un des deux dés.

Potard et ajout d'un overdrive à 5

Laetitia remontait avec un plateau sur lequel se trouvait le petit-déjeuner. Elle s'était habillée pour sortir et rapporter de la boulangerie des viennoiseries. Elle était frigorifiée et avait du mal à se réchauffer. Elle resserra les pans de son gros gilet immonde. Une vieilleries qu'elle avait empruntée au placard de l'entrée. Lorsqu'elle arriva près de la chambre, elle comprit immédiatement que ça clochait. Chiara tournait comme un animal en cage. Elle abandonna le plateau sur la petite commode du couloir. Au fond de la cuisine se trouvait un débarras, elle y chercha la corde. En passant dans la cuisine, elle prit un couteau et se dépêcha de rejoindre sa compagne. Elle était debout de dos, ça tombait bien. Laetitia la bascula sur le ventre, lui ficela les mains dans le dos. Chiara était encore dans une sorte de rêverie, mais bientôt elle reviendrait dans le monde des vivants. Laetitia devait agir vite. Elle l'allongea sur le sol, puis coupa une longueur de corde, fit un nœud solide au niveau de la cheville et fixa l'autre bout tout aussi solidement aux pieds métalliques du lit. Elle fit de même avec l'autre cheville mais au pied métallique opposé. Enfin elle délassa les poignets pour les fixer eux aussi. Chiara pivota sur elle-même pour se relever, Laetitia prit un coup au plexus qui lui coupa le souffle. Elle maintint tant bien que mal sa prise, plaquant à nouveau sa prisonnière au sol. Il était temps d'agir, un instant plus tard, jamais je n'aurais pu la maîtriser, pensa-t-elle. Elle remercia aussi les deux victimes dont elle s'était rassasiée. Sans cet apport de sang, elle aurait été balayée d'un revers de main. Elle attrapa une extrémité de la corde, la fixa au poignet. Elle fit rapidement le tour de la pièce et opta pour le radiateur, plus pratique, pensa-t-elle. Elle se dégagea, passa l'autre bout de la corde par les tuyaux et tira de toutes ses forces écartelant son amie, transformée en adversaire. Enfin, elle s'occupa de l'autre poignet, elle ne trouva rien de bon auquel l'arrimer. Le radiateur n'y résisterait pas. Elle retourna en courant dans le cagibi, s'empara de la perceuse à béton, d'une mèche de 10, d'un piton et d'un marteau. Une cheville ! s'écria-t-elle. Elle revint sur ses pas, se cogna fortement la hanche au coin de la table. Elle finit son parcours en boitillant. Dans la chambre, Chiara s'agitait en tous sens, elle bavait une sorte d'écume blanche et son regard furieux était emplie de haine envers Laetitia. Elle entra dans la pièce, évita de justesse de se faire agripper par la jambe. Elle brancha la perceuse, en un rien de temps le trou fut fait. Elle chercha le marteau pour enfoncer la cheville qu'elle avait ajustée dans l'orifice. Elle dut sa survie à sa réactivité, elle roula sur le côté, le marteau la cueillit à l'épaule, elle hurla de douleur. Elle glissa sur l'autre côté, arracha le marteau de la main de Chiara en la mordant. D'un coup, elle enfonça la cheville, fixa le piton en le tournant sur lui-même. Elle chercha du regard un objet long, elle prit les belles baguettes japonaises en espérant qu'elles ne se cassent pas. Elle finit d'assurer la fixation du piton. Elle devait garder en vue la main libre de Chiara et éviter de se faire choper par un abatis. La corde avait filé sous le lit, elle passa par-dessus, dégringola du matelas pour se saisir du bout. Chiara tira un grand coup pour envoyer la corde de l'autre côté. Laetitia n'en était pas certaine, mais elle avait perçu un rire diabolique prendre forme sur les lèvres de son amie. Elle lui décocha un formidable coup légèrement au-dessus du bassin, le long des lombaires. Chiara poussa un hurlement terrible qui bouleversa Laetitia lui faisant ressentir une peine sans nom. Elle n'avait pas le temps de s'appesantir sur la douleur de sa copine, elle roula à l'opposé du lit, cette fois, elle saisit la corde et la fixa au piton du plus fermement qu'elle put.

La lutte dura toute l'après-midi, jusqu'à la nuit tombante. Chiara qui avait acquis une force herculéenne, avait réussi à renverser le lit à force de tirer. Laetitia qui avait fermé la porte préférait ne pas voir, mais elle entendait le vacarme. En rentrant du travail, les voisins pointèrent le bout du nez en fin d'après-midi. On fait des travaux importants, on réagence les pièces donc on tombe des cloisons. On est désolé, les travaux auraient dû commencer plus tard et vous auriez été informés, mais l'entreprise a fait faillite et celle qui reprend a imposé

ses conditions. Avec les autres, il avait fallu être très persuasive, surtout avec les femmes. Les hommes, intrigués par la tenue de Laetitia très aérée pensaient plutôt à se rincer l'œil qu'à protester contre le bruit.

Chiara avait arraché le piton, heureusement le radiateur tenait bon mais ce dernier ne devait pas céder, sinon il inonderait l'appartement. Elle prit le marteau, défonça la cloison à droite de la porte jusqu'à avoir un trou suffisant. Elle revint dans la chambre, reprit la corde et la fixa solidement à l'huisserie, puis elle relâcha l'autre main fixée au radiateur

Après un moment d'accalmie, la lutte avait repris de plus belle. Heureusement que le radiateur avait été libéré car l'huisserie fut pour partie arrachée du mur. L'étape ultime avait été pour Laetitia de s'attaquer à la bête furieuse qu'elle avait fatiguée. Le combat fut long, plein de rebondissements, mais à chaque petite victoire, un peu de lucidité gagnait l'esprit de Chiara. Elle tomba d'un coup, s'affalant sur elle-même. Elle pleurait. Ses vêtements avaient été pratiquement tous arrachés, il ne restait que le tee-shirt en lambeau. Son visage, déformé par la haine, reprenait son apparence.

Laetitia serrait Chiara dans ses bras, la consolait quand elle hoquetait. A chaque fois qu'elle ouvrait les yeux et découvrait ce qu'elle avait fait, la furie qui l'avait traversée, elle fondait à nouveau en larmes. Elle n'était pas atterrée par l'état de l'appartement, mais par ce qui aurait pu arriver à Laetitia.

Laetitia se décida à sortir de quoi manger un morceau, Chiara l'aidait, mais elle n'était pas à ce qu'elle faisait.

- Veux-tu bien t'asseoir, je m'occupe de tout.

Chiara sanglotait encore par intermittence, elle tentait vainement de se calmer, mais l'émotion reprenait le dessus.

- Je vais être attirée tout le temps par le sang n'est-ce pas ?

Laetitia s'approcha, lui caressa la nuque et confirma d'un mouvement de tête.

- Un jour je vais te tuer à force de te vider de ton sang.

- Tu n'auras bientôt plus besoin du mien, uniquement. Je vais te sevrer petit à petit.

- Mais...

Chiara n'eut pas besoin de finir sa phrase, la conclusion se fit d'elle-même. Elle regarda son bol de café, elle le porta à sa bouche, mais le reposa aussitôt.

- Tu ne vas plus m'aimer. Tu vas m'abandonner...

- Aucun risque, il y a un lien qui nous unit plus fort que tout. Tu pourras me fuir, me haïr, mais toujours tu reviendras vers moi et moi je t'attendrai. C'est ainsi.

- Est-ce que les crises de violence vont reprendre ?

- Non, c'était un passage nécessaire pour ton émancipation, mais c'est fini.

- Je pourrai me nourrir d'animaux ?

- Oui, mais parfois ça ne te suffira pas. Alors tu partiras en chasse.

- Tu m'accompagneras ou bien auras-tu trop honte de moi.

- Si tu me le demandes, je serai avec toi.

- Pour quelle raison m'as-tu nourrie de ton sang, tu n'étais pas obligée ?

- J'ai fait l'erreur de m'attaquer à toi. Il arrive que l'on croise des personnes qui nous sont prédestinées. Il faut les éviter à tout prix, mais lorsque la rencontre a eu lieu, il est impossible de faire machine arrière. Ton sang m'a asservie et réciproquement.

- Dans le bar, c'est moi que tu chassais.

Laetitia ne répondit rien, ce n'était pas nécessaire. Elle fit signe à Chiara de boire son café et poussa vers elle des tartines de pain de mie. Elles mangèrent silencieusement, chacune à ses pensées. Chiara se leva, vint tout près de Laetitia, plongea sa main dans le tee-shirt. Elle voulait sentir battre le cœur de son amie, vérifier aussi qu'elle ne désirait pas la vider de son sang. Elle l'embrassa longuement, puis retourna à sa place. La sonnette retentit.

- Ce doit être encore un voisin mécontent, je m'en occupe dit Laetitia en se levant.

Elle passa dans l'entrée et ouvrit, se préparant à répéter les mêmes arguments.

- Encore vous, dit-elle en découvrant Mouta.
- Oui, j'ai une ou deux questions à vous poser. Je peux entrer, parler sur le palier ne m'a jamais enchantée et puis les gens pourraient penser que vous avez des soucis avec la justice.
- Faites comme chez vous.

Mouta s'avança pour gagner la cuisine tout en jetant un œil dans le couloir.

- Dites donc c'est l'amour fou entre vous deux, dit-elle en désignant l'état du couloir avec le lit renversé qui dépassait.
- On est chez nous, si on veut faire des aménagements rien ne nous en empêche.
- Vous habitez ici maintenant ?
- Oui elle habite ici, c'est pour cette raison qu'on apporte des modifications.
- Que voulez-vous savoir ?
- Un café ? proposa Chiara tout en s'en servant un.
- Hier, vous étiez où ?
- Je ne sais pas vraiment. Pourquoi ?
- On a tenté de pénétrer chez vous, un homme. Etiez-vous au courant ?
- Je ne suis pas rentrée chez moi, je suis juste passée par le garage pour déposer mon matériel de camping.
- Vous avez une idée de qui ça pourrait être ? questionna Chiara.
- On pense à un homme qui n'a plus toute sa tête et qui pourrait s'avérer dangereux. Il aurait agressé des personnes.
- Des gens du pays ?
- Je ne peux pas vous en dire plus, l'enquête est en cours. Bon, je voulais juste vous prévenir. On a constaté que la porte de la cuisine, à l'arrière de la maison a été fracturée. Un carreau a été brisé.
- Je vous raccompagne proposa Chiara.

Mouta jeta un regard au bras de la jeune femme.

- On vous a lié les poignets avec de la corde, j'imagine que ce sont des jeux sexuels. Chacun son plaisir n'est-ce pas ! Faites attention quand même.

Potard et ajout d'un overdrive à 6

Marthe avait préféré faire le chemin à pied. Les dernières journées avaient été éprouvantes et dans ce cas précis, elle avait besoin d'activité sportive. Sa tenue de rando sur le dos et ses grosses grolles de marcheuse, comme disait Mouta, elle attaquait la route de la Dent. La bergerie était plus basse que le village, mais pour y parvenir il fallait grimper un moment, puis quitter le chemin de randonnée pour prendre sur la gauche. Le soleil se glissait entre les nuages, la température était fraîche mais le temps sec et le manque de vent compensaient.

Au sortir de la partie forestière, son attention fut attirée par une brusque agitation dans un bosquet. D'habitude, elle n'aurait pas prêté la moindre attention à ce genre d'évènement, mais entre les histoires de loups, celles de randonneurs agressés et les meurtres, elle eut un mouvement reflex du bras. Elle porta la main à son côté droit mais pour ne rien trouver pour la bonne et simple raison qu'elle n'était pas en tenue.

- Y a quelqu'un par ici ?

La seule réponse fut un nouveau mouvement à peu près au même endroit. Si elle se fiait à ce qu'elle avait cru repérer. Elle accéléra en entamant la descente vers la bergerie. Il ne fallait guère plus d'une vingtaine de minutes pour l'atteindre. Une silhouette apparaissait et disparaissait au travers des branchages. La taille était difficile à évaluer car on ne percevait que le haut du corps. En tous les cas, il ne s'agissait pas d'un loup, Marthe en aurait mis sa main à couper.

Elle hésita à prendre son téléphone portable. N'allait-elle pas passer pour une imbécile qui a peur de son ombre ? Elle se dit que sa sécurité passait avant son manque de crédibilité en cas d'erreur. Elle sortit son portable prête à sélectionner le numéro pré enregistré de la gendarmerie grâce à une icône.

- Merde pas de réseau !

Evidemment qu'elle le savait, en cet endroit, le dôme sur lequel était planté le village faisait écran et les ondes ne passaient pas. Elle accéléra la cadence, passant en petites foulées. La transpiration l'amena à ouvrir sa veste, elle regretta le pull bien trop chaud.

Nouveau mouvement, mais cette fois sur son côté droit. La bête ou quoi que ce fut, possédait une aisance déconcertante qui la rendait difficile à suivre.

Elle-même ne croyait pas à ce qu'elle disait. Elle prononça cette phrase plus pour se rassurer qu'autre chose. Surtout s'il s'agissait d'un sanglier ou un chevreuil. Un rire nerveux s'empara d'elle, s'imaginant parler à un lapin. Elle se revit, enfant, jouant avec ses peluches, les organisant en une classe et passant son temps à les enguirlander parce qu'elles ne travaillaient pas bien. Elle devenait une sorte de maîtresse hystérique et perverse, qui punissait à tour de bras et distribuait force fessées imméritées.

Elle fut fauchée dans sa marche rapide par une bête passant à toute vitesse. Elle ne sut pas clairement l'identifier. Le valdingue, l'envoya rouler dans le dévers sur une dizaine de mètres. En un rien de temps, elle fut sur ses jambes, prête à défendre chèrement sa peau. En marchant à reculons, elle tentait de repérer la bête ou l'être humain qui l'avait chargée. Car une certitude, cette chose était plus bas dans la pente. En procédant ainsi elle regagna le sentier.

Elle sentit qu'on la saisissait par son épaule, elle tourna d'un coup, envoya le poing en avant tout en exécutant une balayette du pied.

- Vous êtes malade ou quoi !

- Mais qu'est-ce que vous faites là ? hurlait Marthe encore sous le coup de l'émotion tout en aidant le berger à se relever.

- Je vous ai entendue gueuler alors je suis venu voir ce qui se passait. Dites donc, faut pas vous approcher à la légère, vous ! Vous m'avez démonté la mâchoire. Je pourrais porter plainte, ça tombe bien, vous êtes déjà là, ironisa le berger.

- Je vois que ça va mieux. Je suis vraiment désolée, mais je viens d'être attaquée par je ne sais quoi qui m'a envoyé rouler dans le fossé un peu plus loin.

- Bah c'est pas commun, ça devait être une sacrée bestiole. Un sanglier, c'est bien le genre, mais ici, on n'est pas leur terrain de prédilection. Ils préfèrent le couvert de la forêt. Ou alors un cochon sauvage, ces saloperies viennent fourrer leur groin dans les poubelles et bousillent les potagers. Remarquez que les sangliers aussi. Qu'est-ce qui vous amène ?

- On ne vous a pas prévenu ?

- Ah si, la gendarmerie m'a appelé sur le talkie. J'avais oublié, avec la tonte des moutons, j'ai un boulot phénoménal. Venez, on va manger un morceau et boire un petit coup de rouge.

- C'est pas de refus.

Tous les deux, sans un mot, gagnèrent la bergerie qui apparut au détour du chemin, en contrebas. Une légère fumée s'échappait d'une cheminée rudimentaire. La bâtisse était assez longue, mais peu élevée, à peine la hauteur d'un homme. Une odeur animale s'en dégagait qui prenait à la gorge. On y voyait mal car seules deux petites fenêtres autorisaient la lumière à se frayer un chemin. Une partie des carreaux était recouverte d'adhésif ce qui obscurcissait encore plus l'intérieur. Par contre il faisait chaud, une chaleur humide aux odeurs de paille.

Une fois à l'intérieur, Marthe ôta sa veste et son pull et délassa ses gros godillots.

- Vous ne devriez pas, les pieds vont gonfler !

- Je les garde, mais faut que je laisse respirer mes orteils.

Comme promis, le berger attrapa un morceau de viande séchée qu'il gardait sous un panier grillagé, il trancha deux beaux morceaux de pain et proposa un bout de tome pour agrémenter le tout. Pour le vin, j'ai qu'un verre, moi je prendrai le quart en métal, celui du père quand il est revenu de l'armée. Si vous voulez rincer le verre, l'eau est dehors.

- Non, ça ira, dit Marthe tout en tendant son verre.

- Alors ?

- Eh bien c'est au sujet du mouton égorgé.

- Egorgé, vous plaisantez, déchiqueté, éventré et je passe les détails.

- Donc ce pourrait être un loup ? Je vous pose la question parce qu'on doit faire un rapport aux services de protection des animaux.

- Un loup, qui vous a dit une bêtise pareille ?

- Les chasseurs sont formels, ils appuient leurs dires en rapportant vos propos.

- Ce n'est qu'une bande de cons, ils sont venus me casser les couilles pendant mon boulot. Je leur ai expliqué que les loups n'avaient rien à voir là-dedans !

- Comment pouvez-vous en être certain ?

- Je peux pas l'affirmer à cent pour cent, c'est ce que je leur ai dit aux chasseurs. Les animaux sauvages, comme les autres d'ailleurs, peuvent avoir des comportements inhabituels. Tout comme nous au demeurant. Je dis que les loups n'y sont pour rien, parce qu'ils ne descendent pas par ici. Y a trop de clampins et les loups sont peureux. Et puis leur terrain de chasse se situe sur la grande prairie qui court au pied de la Dent. En plus, les moutons n'étaient pas loin de la bergerie, je les avais descendus pour la tonte. Non, ils ne seraient pas venus alors que j'étais là. J'ai dormi sur la paillasse ici durant la nuit. Le mouton a été bousillé durant mon roupillon.

- A quoi pensez-vous ?

- A rien, y a rien qui tient debout. Même la façon dont le mouton a été bouffé. On pourrait penser à un ours, et encore. De plus, par ici on n'en a pas et ils sont équipés de traceurs. Quand ils s'approchent trop des habitations, les gardes-chasses les traquent pour qu'ils déguerpissent.

Marthe finit son encas, but un deuxième verre de vin et s'apprêta à prendre le chemin du retour.

- Qu'est-ce que vous faites ?

- Je m'équipe, je vous raccompagne.

Le berger siffla dans ses doigts, deux chiens rappliquèrent. Il fit signe à l'un de partir et garda l'autre à portée de main.

- Avec le chien, pour le retour je suis tranquille. Et puis ça m'ennuierait de laisser une belle femme comme vous se faire attaquer par une bestiole quelle qu'elle soit.

Marthe ne l'aurait avoué pour rien au monde, cependant, le compliment lui plaisait. Elle en rougit jusqu'aux oreilles. Mais le plus important, elle n'aurait jamais reconnu que faire la route seule ne l'enchantait guère.

Potard et ajout d'un overdrive à 7

Les Malvaloirs, les Malvaloirs. Le terme tournait en rond dans la tête de l'homme. Mais avant tout, il avait besoin de nourriture. L'homme était seul. Trop seul. Il se désespérait car il avait perdu son compagnon. L'odeur était là, encore imprégnée dans le sol, une odeur qui ne trompait pas. Il se cacha à l'orée du bois, et attendit. L'odeur serait bientôt de retour. Mais il avait un concurrent sérieux, lui aussi flairait, il voyait aussi clair qu'avec des yeux. Il distinguait ce que personne ne pouvait seulement soupçonner.

*- Tu dormais, encore, mais tu ne penses qu'à ça !
- Tu m'avais abandonné, j'étais triste et ne savais à qui parler.
- Mais à toi-même, car tu parles à toi-même depuis longtemps déjà. Où en es-tu de ta chasse ?*

*- Je suis fatigué, à force de courir je m'épuise.
- Et bien arrête donc de courir et réfléchis un peu.
- C'est quand tu m'abandonnes, je ne sais plus quoi faire, alors je cours.
- Là tu ne cours pas pourtant !
- C'est à cause des Malvaloirs, un est passé, l'autre ne saurait tarder. Le voici qui revient, mais je dois lutter d'abord contre un adversaire redoutable.*

- Place-toi de telle façon que le vent ne te trahisse pas. Moi, de mon côté, je vais me poster un peu plus loin.

L'homme était rassuré, enfin il n'était plus seul. Le vent soufflait légèrement d'Est en Ouest remontant de la vallée. Il fit un grand détour pour ne pas se trahir. La chose avançait très rapidement, elle obéissait à son maître. Lâchée, elle pouvait se déplacer à sa guise, ce qui compliqua la méthode de l'homme. Plusieurs fois, il dut reculer afin d'échapper à la bête. Heureusement, un restant de nourriture noya son odeur dans celle des détritrus. Elle se perdit en conjectures. Déduire les odeurs par soustraction des détritrus, manger et fouiner ? Pour le bonheur de l'homme, la bête préféra fouiller dans les fatras en décomposition. Il put ainsi l'approcher par l'arrière, lui sauter dessus et arracher les veines à pleines dents. La bête émit un petit bruit étrange, un murmure, presque une voix humaine. L'homme se redressa et quitta le bois. Le Malvaloir n'était plus très loin. Il devait se méfier. Son odeur avait perdu de sa puissance, l'homme trouva cela étonnant. Mais un Malvaloir était un Malvaloir, il devait disparaître.

Lorsque la proie se présenta sur le sentier, l'homme changea de côté, aussi furtivement qu'une ombre. La proie hésita sur la conduite à tenir, ce qu'il ressentit de suite. Plutôt que d'attaquer de côté, il préféra prendre de l'avance, là où le sentier bifurquait d'un coup pour rejoindre une bâtisse en contrebas. L'homme n'aimait pas cet endroit, trop d'odeurs se mêlaient, des odeurs fortes, autant animales que végétales. Il fallait agir avant, sinon le doute reviendrait et l'autre homme lui dirait qu'il avait été idiot. Il n'aimait pas quand l'autre se moquait et le traitait comme un bon à rien. Aujourd'hui, il allait enfin faire ses preuves.

La proie déboula au pas de course, elle était inquiète, elle transpirait fortement, une transpiration aigre. Des perles de sueur coulaient sur son front, la proie tenta de s'essuyer mais ses yeux brûlaient. Il fallait agir, l'homme se jeta sur la proie. Elle était plus puissante que prévue, une musculature saillante. Elle se débattit tant qu'elle put, elle eut même le dessus un moment, mais l'homme trouva une prise solide et passa sur le dos de la proie. S'en était fini. Il lui arracha la peau du cou, planta ses crocs dans les joues qu'il déchiqueta. Une fois sur le sol, il lui arracha le cœur.

Puis il eut un doute.

- Qu'as-tu fait, imbécile !*
- Mais l'odeur !*
- Est-ce qu'elle ne s'atténue pas !*

L'homme se mit à genoux, il renifla, renifla encore, il eut honte.

- *Ce n'est pas un Malvaloir, dit-il dépité.*
- *Non, c'est un berger. Et rappelle-toi, l'odeur doit rester persistante. As-tu oublié ?*
- *Je vais devoir aller en prison n'est-ce pas ?*
- *Pas encore, mais tu iras, c'est certain. Le plus important, il reste deux Malvaloirs à éliminer, tu ne peux pas abandonner maintenant. Et arrête de sangloter, ça ne changera rien.*
- *Le docteur a dit qu'il fallait avoir de la peine, de la compassion. Sinon je redeviendrais un psychopathe.*
- *Il n'a pas dit ce mot !*
- *Non, je l'ai lu dans son le livre que je lui avais emprunté.*
- *Tu es un menteur, tu le lui avais volé !*
- *Ne te mets pas en colère, je ne le ferai plus, la prochaine fois que j'irai à l'hôpital je demanderai poliment.*

Olivier éteignit son ordinateur, il ne prit pas la peine de relire. Une sorte de peur inconsidérée. Il avait hésité avant de s'y remettre. Ce roman lui portait la poisse. Il voulut se lever pour aller se faire un café, la tête lui tournait, il retomba dans son fauteuil lourdement. On cogna à la porte, fortement. Il aurait voulu se lever, mais en fut incapable.

- Ouvrez, c'est Mouta de la gendarmerie !

Olivier aurait aimé répondre, mais sa voix restait bloquée dans sa gorge. On continuait à tambouriner à la porte.

- Ouvrez, je sais que vous êtes là, je vois la lumière. Nous allons entrer d'une façon ou d'une autre. Dernier avertissement.

Nouveaux coups sur la porte, encore plus violents que les précédents. Olivier entendit vaguement qu'on parlait de faire le tour. Il y eut un bruit de verre brisé et quelques secondes plus tard, Mouta et Marthe déboulèrent dans le bureau.

- Vous ne pouviez pas nous ouvrir, hurla Marthe que l'attitude de l'écrivain énervait au plus haut point.

- Je ne pouvais plus bouger ni parler.

- Et là vous faites quoi ! Debout, les mains en évidence.

Olivier se leva, surpris que son corps lui obéisse à nouveau.

- Vous êtes en garde à vue à partir de maintenant 16h50, tu notes Marthe.

Mouta lui lut ses droits.

- Mais pour quelle raison je suis mis en examen ?

- Votre femme n'est jamais arrivée chez sa mère et nous vous soupçonnons de l'en avoir empêchée. Alors dites-nous ce que vous savez et rapidement.

- Mais je ne sais rien, elle est partie il y a quatre jours, exaspérée à cause de ma conduite.

- Pouvez-vous être plus précis.

- Une histoire très bête, j'étais tellement absorbé par l'écriture du roman que j'ai oublié de sortir de mon antre pour m'occuper de ma fille et de son père ! Et de l'autre, là, mon gendre. Alors on s'est engueulés et ça a mal tourné, d'où le départ.

- Quand vous dites mal tourné, vous entendez quoi exactement, intervint Marthe.

- Qu'allez-vous imaginer ! Y a rien eu de violent, c'est juste qu'on n'a pas pu s'entendre et qu'elle était vraiment vexée ! Merde vous travestissez tout ce que je dis !

- C'est vous qui avez utilisé l'expression « mal tourné ».

- Vous êtes certaines qu'elle n'est pas chez sa mère à l'île de Ré ? Vous avez peut-être mal compris, je vais appeler, décida Olivier.

Il saisit son portable, mais il lui fut ôté des mains par Marthe.

- Dites le numéro et je le compose, vous pourriez avoir la tentation d'effacer des choses compromettantes !

- Vous voyez le mal partout !
Olivier dicta le numéro et attendit qu'on lui passe le téléphone.

- Mettez sur haut-parleur s'il vous plaît, dit Mouta.
La sonnerie résonna un moment avant que quelqu'un décroche.

- C'est vous Julianne ?
« Qui voulez-vous que ce soit ! Où est ma fille ? »

- Justement j'appelais pour savoir si elle était chez vous, la police vient de me dire que...
« Je sais bien ce qu'elle vient de vous dire, je l'ai eue avant vous. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, vous avez eu des mots avec Katarine ? »

- On peut dire ça, puis après elle a pris sa voiture pour vous rejoindre et donc elle n'est pas arrivée, vous n'avez pas de nouvelles ?
« Non je n'en ai pas ! Je prends le train et j'arrive ! »

- Mais non... Elle a raccroché. Je ne comprends rien. Il faudra que j'aille la chercher au train à Bourg Saint-Maurice.

- On verra d'ici là à trouver une solution, pour le moment vous êtes en garde à vue. Prenez le minimum et on y va... Deux minutes, un appel, dit Mouta tout en décrochant son portable.
On entendit un vague bruit de voix.

- Je commence à en avoir assez ! hurla Mouta sans s'adresser à personne en particulier.

- Qu'y a-t-il ? demanda Marthe, inquiète.

- C'est le berger qui a été attaqué mortellement !
Olivier vacilla sur lui-même et s'affala sur le sol.

Potard et ajout d'un overdrive à 8

L'appartement était silencieux, un tombeau ou encore un mausolée dans lequel on aurait enseveli une dépouille. Dépouille oubliée de tous, que la mémoire a effacée, un rien devenu inutile pour l'avenir. Le chauffage coupé depuis trop longtemps avait permis à l'humidité d'imprégner les murs. Par endroits, le papier décrépi se décollait du mur et tirait des langues moqueuses aux visiteurs. Laetitia était passée par la cave pour vérifier justement si elle avait mis au mini. Mais rien de cela, elle avait tout simplement ignoré cette consigne de base qui protège les habitations. Elle hésita à relancer la chaudière, mais estimant que le mal était fait, elle abandonna l'idée et resserra les pans de son manteau. Elle consulta sa montre, 16 heures. Elle grimpa le petit escalier en mauvaises planches qui menait directement dans l'entrée. Avait-elle mis le verrou ? Non, elle ne fermait jamais malgré les nombreuses recommandations de ses parents adoptifs, pense aux voleurs, tu leur facilites le travail. Pourquoi de telles précautions, il n'y avait rien à voler. La télé était hors d'âge, les meubles dataient des années soixante-dix et personne n'aurait voulu s'encombrer de telles horreurs. Contrairement à Chiara, elle plaçait tout son argent à la banque, le Crédit Agricole, l'établissement que fréquentaient ses parents adoptifs. Avant de partir à la recherche de la valise, elle s'installa dans la cuisine pour se faire chauffer un café. Il restait des biscottes dans une boîte en fer, elles avaient pris l'humidité et la confiture avait moisi sur le dessus. Elle racla la partie verdâtre, passa les biscottes au micro-ondes pour les sécher. Elle les tartina de confiture, abandonnant l'idée du beurre qui avait ranci. Elle regarda à nouveau sa montre, 16h20, elle avait le temps.

Les premiers bruits vinrent du sous-sol. Elle pensa au bois qui travaille. Elle avala une gorgée de café chaud, puis trempa sa première biscotte. La vieille radio grise agrémentée d'une plaque imitation bois attendait qu'on l'allume. Son père adoptif ne savait pas déjeuner sans écouter RTL. Elle aussi avait pris cette habitude qui remontait à toute petite, quand sur les genoux de ce brave homme, elle s'installait pour lui manger une partie de sa tartine. De grandes tartines de pain de campagne. Tous les deux écoutaient les informations, lui pestant contre l'incompétence journalistique, elle, avec ses grands yeux, gobant ses paroles. La mère, appuyée contre l'évier, pestait de son côté contre son mari qui n'avait qu'à pas les écouter puisqu'ils étaient si mauvais ces commentateurs patentés.

La deuxième alerte fut plus sérieuse. La porte de la cave attendait depuis longtemps la boîte à graisse pour faire cesser le couinement suraigu des charnières. Elles trahirent celui qui venait de pénétrer par le même passage qu'elle-même avait emprunté quelques minutes avant. Elle repoussa la tasse de café, se leva discrètement de la chaise, contourna la table. Elle était acculée, la seule voie menait vers le séchoir. Sur les étagères trônaient de vieilles boîtes de conserve, mais ce qu'elle cherchait ne s'y trouvait pas pour la bonne et simple raison qu'elle avait tout rangé dans le garage. Elle attendit silencieusement que l'homme, car elle avait cette certitude de la bête jetée en pâture, passe son nez dans la cuisine et poursuive son chemin. Mais il n'en fut rien, l'homme savait précisément où se trouvait Laetitia, elle-même l'avait deviné. Elle se prépara à l'affrontement, mais elle ne pouvait avoir le dessus, pas assez d'hémoglobine dans le corps. Vendre chèrement sa peau, voilà ce qui lui restait. L'homme pénétra dans la cuisine, il ne ramassa même pas le couteau à viande qui traînait sur la paillasse. La certitude du vainqueur. Il ne présomait même pas de ses forces, il jugeait froidement la situation. Elle l'entendit vaguement murmurer comme s'il s'adressait à quelqu'un. Elle comprit que de cette capacité, il tirait sa force. Si seulement... mais il n'y avait aucune chance que cette voix qui lui parlait ne disparaisse. La table était en plein milieu, il la contourna par la gauche pour ne pas être gêné et surtout avoir un meilleur angle d'attaque. L'homme ne laissait rien au hasard. Face au passage qui ouvrait sur le séchoir, il marqua un temps d'arrêt, une hésitation. Laetitia avait là une opportunité dont elle devait se

saisir, elle quitta sa cachette en criant, une boîte de choucroute dans une main, des lentilles dans l'autre. Elle stoppa net.

- Ça ne va pas de hurler comme ça, c'est une nouvelle façon de préparer les repas ? Personnellement je ne suis pas très choucroute et encore moins lentilles en boîte.

- Qu'est-ce que tu fous là !

- Je pensais à un accueil plus chaleureux, un bisou par exemple !

Laetitia s'avança, embrassa Chiara.

- Mieux que ça s'il te plaît, on dirait que tu embrasses un bout de viande.

Laetitia embrassa longuement Chiara, puis se mit à pleurer.

- Bah c'est pas grave le bisou, faut pas te mettre dans des états pareils.

- Mais tu devais venir après 19h30, tu m'avais dit que tu pouvais pas avant à cause de la réunion.

- Je ne savais pas que les horaires avaient autant d'importance.

- Tu ne comprends pas, tu viens de me sauver la vie, il était là !

- Qui était là ?

- Le chasseur, il me tenait à sa merci, car il m'a retrouvée, il sait.

- Quel chasseur ? Je vais aller porter plainte.

- Non, pas un chasseur comme tu l'entends, un prédateur, il vient pour nous, il veut nous éliminer.

- Qui est-ce ?

- Je ne sais pas, un homme qui se parle à lui-même, enfin non, il parle à quelqu'un d'autre mais qui est lui-même.

- Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

- Demain nous irons voir ma mère.

- A Bordeaux, tu déconnes !

- Non, à Grenoble, je ne parle pas de ma mère d'adoption, je parle de celle qui est internée.

- Tu as une mère internée, tu ne m'en as jamais parlé.

- Pour la bonne et simple raison que jusqu'ici ce n'était pas nécessaire.

- C'est l'homme qui a provoqué ce changement ?

- Non, c'est toi. Allons préparer mes affaires. La valise est sur l'armoire dans la chambre du haut.

- La chambre de petite fille ?

- Très drôle, dépêche-toi. Il a filé, mais il peut revenir, il a besoin de réfléchir et s'ils sont deux, ils réfléchissent vite.

Chiara courut chercher la valise pendant que Laetitia rassemblait ses affaires. Il ne leur fallut guère plus d'une petite demi-heure.

- Je vais avancer la voiture, tu me rejoins devant.

Laetitia ne répondit rien, elle continuait à empiler le reste de ses affaires dans une autre petite valise. Elle n'était pas à ce qu'elle faisait, une pensée l'obnubilait. Plus exactement l'absence de cette pensée l'obnubilait. Il manquait un objet, mais lequel. Non, pas un objet, un élément qui devait s'agencer avec les autres pour faire un tout, ainsi elle pourrait agir. Elle s'avança dans la cuisine, observa la tasse de café froid et son regard tomba sur le couteau.

- Chiara !

Elle attrapa l'arme et sortit en courant. A cause de la neige, elle faillit se rétamé. Chiara était de dos, elle fouillait dans sa voiture, porte ouverte. L'homme s'avançait vers sa proie, lentement, tranquillement. Il fit encore un pas, se figea en découvrant Laetitia avec son couteau. Il détala et prit très vite une vitesse de course régulière. Il prenait appui sur la neige comme s'il était dans son élément. Le champ au-dessus du village lui servit d'échappatoire. Très vite il gagna la lisière du bois et disparut de la vue de Laetitia.

- Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? Mais tu vas attraper froid, tu n'as rien sur le dos. Et pose ce couteau tu me fais peur.

Laetitia se laissa déposséder de l'arme qu'elle avait prise pour sauver son amie. Elle accepta le manteau que Chiara déposa sur ses épaules. Elle préféra ne pas lui raconter ce à quoi elle venait d'échapper. L'effrayer ne servirait à rien. Toutes deux retournèrent dans la maison et en ressortirent chacune une valise à la main.

- Vous partez en vacances ?

- Nous sommes devenues votre obsession, vous nous surveillez donc ?

- Pas le moins du monde, je viens d'acheter mon journal et je rentre chez moi.

- Ce n'est pas le chemin le plus direct, intervint Chiara.

- Vous n'avez pas répondu à ma question.

- Nous ne sommes pas obligées, viens Laetitia.

- Nous ne partons pas en vacances, je suis venue prendre quelques affaires pour m'installer chez Chiara, vous n'y voyez pas d'inconvénient j'espère.

- Non, tant que le couteau que vous avez dans la main ne sert qu'à couper de la viande achetée en boucherie. Sur ce, à bon entendeur.

Potard et ajout d'un overdrive à 9

Marthe était effondrée, Mouta attendait qu'elle se remette. Elle lui proposa un chocolat qu'elle accepta. Matéo et Eric entrèrent dans la brigade, déposèrent leurs armes à l'armurerie et prirent le chemin de la machine à café.

- Il fait un froid dehors ! commença Eric, s'adressant à Lucie.

Elle lui fit un petit signe de la main indiquant qu'il fallait qu'il arrête de parler. Matéo qui avait plus l'habitude de l'ambiance de la brigade comprit qu'il y avait un problème. Il fit signe à Eric de le suivre et de la fermer.

- Tu te sens mieux ?

- Oui.

- Que c'est-il passé exactement ?

- J'étais partie interroger le berger au sujet du mouton. Je suis certaine que sur le trajet j'étais suivie. J'ai pensé à un animal évidemment. Au retour le berger a tenu à me raccompagner, il appelé son chien et puis il est rentré à la bergerie.

- Il y a eu un souci, intervint Matéo qui n'avait pas toutes les informations.

- Le berger a été sauvagement attaqué, le chien aussi, les deux sont morts des suites de leurs blessures, résuma Mouta.

- Les deux filles ! s'écria Eric.

- Quoi les deux filles ?

- Elles étaient avec le berger avant qu'il reparte. J'étais au bistrot boire une chopine et elles étaient à la table voisine avec lui.

- Vous me les faites venir le plus rapidement possible.

- Les deux en même temps ?

- Si c'est possible, sinon, Laetitia en priorité.

Le commandant qui était resté silencieux finit par prendre la parole.

- Ça devient trop compliqué pour une petite brigade comme nous, je vais passer le relais à ceux de Grenoble.

C'est vers 14 heures que Laetitia se présenta à la brigade. Elle fut reçue par Lucie qui la conduisit dans le bureau de Mouta. Eric vint les rejoindre.

- Je vais finir par croire que vous ne pouvez plus vivre sans moi, ironisa Laetitia.

- Je vous présente Eric Fontenier, il a rejoint la brigade récemment.

- Enchantée, mais je suppose que vous ne m'avez pas fait venir pour cette raison.

- Non, en effet. Eric vous a vue en compagnie du berger, vous confirmez ?

- C'était hier en fin d'après-midi, on a pris un café ensemble.

- En compagnie de votre amie Chiara.

- On ne peut rien vous cacher. On était trois adultes majeurs et vaccinés, il n'y a rien de mal j'espère à prendre une boisson au bar.

- Tant que toutes les personnes restent en vie, non.

Mouta nota le changement d'attitude de Laetitia, visiblement, la nouvelle venait de la déstabiliser.

- Si c'est une blague, elle n'est pas drôle !

- Ce n'en est pas une, malheureusement, ni pour le berger, ni pour le chien qui l'accompagnait. Pour quelle raison l'avez-vous invité à prendre un verre ? Vous ne faites pas partie de ses amis.

- D'abord qu'en savez-vous ? Sans être amis, nous avons plaisir à discuter lorsque je le croisais au cours de mes randos. Je voulais qu'il me parle du mouton, à cause des loups. Je voulais savoir s'il confirmait ces imbécillités.

- Et alors ?

- Nous étions d'accord pour penser la même chose, l'explication des loups n'avait guère de sens !

- Depuis quand vous vous intéressez à ce genre de choses, intervint Eric.

- Depuis que je fais de la rando et que j'ai dans l'idée de revenir en un seul morceau.

La suite de l'entretien n'apporta pas plus de précisions, Mouta raccompagna Laetitia jusqu'à la porte et lui demanda de prévenir Chiara afin qu'elle confirme.

- Vous ne me faites pas beaucoup confiance à ce que je vois. Ne vous inquiétez pas, je lui ferai passer le message, inutile, puisqu'elle sait déjà que vous la convoquez.

Mouta resta sur la première marche observant cette femme que décidément elle avait du mal à cerner. Instinctivement, elle se méfiait de la secrétaire, sans aucune raison, car objectivement, elle trouvait ses réactions tout à fait appropriées. Trop appropriées.

- Alors, qu'en pensez-vous, demanda Marthe qui était venue rejoindre la capitaine.

- Que dire, ses explications sont convaincantes, et pourtant il y a des éléments qui me chiffonnent. Mais j'ai une certitude, elles ne peuvent avoir attaqué le berger. J'ai discuté avec Hugo, il est formel, elles sont restées au bar jusqu'au début de soirée. Elles ont joué aux fléchettes.

- Elles auraient pu s'éclipser discrètement, Hugo est très occupé à servir au comptoir, il ne voit pas tout.

- C'est ce que j'ai pensé, seulement Gilles et toute la bande confirment, elles les ont plumés de 150 euros, ils ne sont pas près d'oublier la soirée.

- Alors qui ? L'écrivain ?

- On revient à lui. J'ai fait saisir son ordinateur et j'ai demandé qu'il soit épluché par Eric, il a reçu une formation spéciale en technique de l'information. Il attend d'ailleurs la validation de la deuxième session pour faire sa demande de mutation.

Mouta en arrivant à hauteur de la machine, hésita un instant. Finalement elle se décida pour un café.

- Je croyais que vous aviez arrêté !

- Moi aussi. Vous voulez quelque chose ?

- Une barre au chocolat.

Mouta fit entrer l'appoint et tendit la barre à Marthe, puis elle attendit que son café ait coulé pour poursuivre.

- Il a trouvé dans son roman, sur la dernière page écrite, la description exacte de l'agression avec le berger.

- Rien d'autre ?

- Rien que nous ne sachions déjà, à part quelques visites sur des sites pornos adultes.

- Allons-nous l'interroger à nouveau, vu qu'hier il n'était pas vraiment dans son assiette.

- Le médecin doit confirmer. Si ça vous dit un petit tour en voiture, on file à Bourg-Saint-Maurice pour voir ce qu'il en est.

Elles roulèrent une bonne heure à cause des embouteillages du vendredi, départ pour les stations de sport d'hiver. Mouta pesta contre les crétins de parisiens qui n'avaient toujours pas compris qu'en montagne il y a de la neige qui tombe. Il fallut attendre une bonne vingtaine de minutes qu'un camion en travers se dégage et ce, juste à l'entrée de la ville. Elles se rendirent directement aux urgences où Mouta retrouva une de ses anciennes copines de classe. Après les nouvelles du mari et des enfants, Mouta posa enfin sa question, celle qui faisait l'objet de sa visite et qui lui mordait les lèvres.

- Peux-tu me m'indiquer la chambre d'Olivier Mayre ?

Elles gagnèrent l'étage supérieur à la recherche de la chambre 104. Le gendarme de faction les salua et leur ouvrit la porte.

- Bah il est où ? questionna Mouta.

- Le gendarme devint tout rouge.

- Il n'est pas sorti de sa chambre !
 - Je veux bien vous croire, alors pouvez-vous remettre la main dessus, ce serait formidable.
- Le gendarme se mit à quatre pattes.
- Vous croyez vraiment qu'il est sous le lit, très drôle.
 - Il a dû partir par la fenêtre !
 - Elles n'ont qu'un défaut, elles ne s'ouvrent pas. Quand avez-vous été remplacé ?
 - Il y a deux heures.
 - Et vous ne vous êtes pas éloignés ?
 - Non, on est restés là devant, expliqua le gendarme tout en devenant de plus en plus rouge.
 - Je vais répéter ma question une dernière fois, après je sens que je vais perdre mon calme.
- N'est-ce pas Marthe que je vais perdre mon calme.
- On est juste allés boire un café au bout du couloir, genre pas plus d'une minute.
 - Vous pouvez compter sur moi pour vous coller un rapport qui va vous suivre durant toute votre carrière. Quand on dit de ne pas le lâcher des yeux, ça veut dire, pas de café, ni même aller pisser ! Vous lui collez le train continuellement. Grâce à votre incompétence, nous venons de perdre un suspect potentiel dans une série de meurtres. Rappelez-moi le nom du chef de votre brigade.
- Le gendarme s'exécuta. Il précisa par la même occasion ses nom, prénom et grade.
- Parfait, ça tombe bien, avec votre chef on a fait nos classes ensemble, il va être content que je prenne de ses nouvelles.
 - Qu'est-ce que je fais ? Je reste là ?
 - A garder une chambre vide, très bonne idée, vous pourrez aider les infirmières à faire la chambre. Non, crétin, vous contactez votre supérieur, vous lui faites votre rapport et vous attendez le coup de pied au cul qui ne manquera pas de suivre.

Potard et ajout d'un overdrive à 10

L'homme était allongé, enveloppé de son duvet à l'intérieur du refuge. Il attendait le retour de l'autre, l'homme du brancard. L'échec patent, son échec, était la conséquence de sa disparition. Tout d'abord son erreur d'interprétation des odeurs qui l'avait conduit sur une mauvaise piste et puis le Malvaloir acculé qu'il tenait à sa portée. Comment pouvait-il savoir que l'autre Malvaloir allait le prendre par surprise. Ce n'était pas prévu, il ne devait pas être là. Son instinct était plus développé qu'il ne le pensait. Ce Malvaloir avait appris l'intuition, il devenait un maître bien plus rapidement que prévu.

La nuit était bien avancée, mais il n'arrivait toujours pas à fermer l'œil. Devait-il revoir le médecin ? L'idée tournait en rond dans sa tête. Lui parler des visions et surtout des Malvaloirs. Il aimait s'entretenir avec le docteur, il écoutait attentivement et avait toujours de bonnes idées pour tourner la difficulté. Quand les idées obsessionnelles reviennent vous devez... Mais que devait-il faire ? Impossible de se rappeler. Fallait-il attendre le retour de l'autre lui-même, ou bien fallait-il le fuir ? Toutes ces questions et bien d'autres se télescopaient dans sa tête mais aucune réponse.

Il quitta le duvet, s'habilla. Au moins il pouvait courir et partir en chasse. La viande, le sang tiède quand il dégouline de sa bouche, tout ça réuni en une sensation de victoire lui permettait de fixer son attention. Il préféra s'éloigner du village, trop de méfiance parmi les gens. Il pourrait être repéré et devenir chassé au lieu de chasseur. Le ciel était couvert, un début de croissant de lune peinait à se frayer un chemin au travers des nuages. La clarté ne lui était pas nécessaire, les odeurs le guideraient ainsi que ses pieds nus dans l'herbe fraîche. Grâce à eux, il captait encore mieux les impressions, les sensations montaient vers lui et inondait son cerveau d'informations précieuses. La chouette était toujours là, perchée dans le mélèze, ici elle était maîtresse des lieux. Les piafs avaient fait silence et se terraient dans leurs nids. Les sangliers comme à leur habitude couraient à travers le bois pour rejoindre un point connu du leader de la meute. Lui seul savait où mener sa troupe. L'homme grimpa sur les hauteurs, il passa la rivière, au-delà du gué. Mouillé jusqu'à la ceinture, il ne ressentait pas le froid glacial de cette eau filtrée par les épaisses couches rocheuses. Un peu plus loin, il s'arrêta, approcha son nez au plus près du sol, il huma longuement. Un marcassin perdu à l'orée du bois, un chamois trop agile sur les pointes de pierre pour se laisser prendre, des petits rongeurs trop près de leur trou. Rien de tout cela ne tentait l'homme. Il restait une odeur, à peine perceptible car depuis longtemps délaissé par le passage de la bête. Elle continuait à flanc de montagne pour rejoindre l'autre versant herbeux qui s'étendait au bas de la Dent.

La suivre n'était pas aisé, il fallait souvent que l'homme stoppe sa progression pour s'assurer qu'il ne perdait pas la trace. Mais à chaque fois, l'odeur devenait plus forte et plus facile à loger jusqu'à ce qu'elle soit identifiée. Celle d'un loup solitaire. L'homme hésita, mais le défi accélérât son rythme cardiaque et l'excitait. Le loup ne l'avait peut-être pas encore localisé, il avait l'avantage. Par chance, le vent soufflait dans la bonne direction. Il grimpa encore afin de gagner en vitesse d'attaque, même s'il allait perdre en effet de surprise.

Le loup était là, aux aguets cherchant d'où viendrait le danger. L'animal s'avança précautionneusement, il savait qu'en prenant ce risque il s'exposait. Trop tard, il comprit trop tard d'où arrivait l'attaque. L'homme avait vu juste. Se jetant dans la pente il prit de vitesse le loup et l'attaqua par le flanc. L'animal tenta une esquive, mais trop courte, il fut rattrapé par la main de l'homme qui l'entraîna dans sa chute. L'homme devait agir vite, il plaça son autre main sous la gueule du loup et lui tordit la tête jusqu'à ce que les vertèbres cervicales claquent. Sans perdre une seconde, il plongea sa gueule sous le ventre du loup lui lacéra les entrailles jusqu'à ce qu'elles pendouillent. Le cœur encore palpitant entre les dents, il referma la mâchoire d'un coup, faisant éclater le muscle et gicler le sang. Puis il se saisit de la

jugulaire pour l'arracher et se rassasier du sang encore chaud. Pour finir sur un délice de viande, il dépeça l'animal à grands coups d'incisives jusqu'à ce que la chair apparaisse et qu'il puisse s'en nourrir.

Le festin dura jusqu'à l'aube, jusqu'au retour du deuxième lui-même. Il fut surpris en train de hurler, nu au milieu de l'étendue herbeuse par celui qui était son guide.

- Tu as l'air malin, à poil, la bouche rougie par le sang dégoulinant sur ton poitrail. As-tu seulement imaginé ce qu'on penserait de toi en te découvrant ainsi !

- J'étais seul, encore une fois tu m'avais abandonné.

- Alors tu as opté pour l'idée la plus idiote qui soit, t'attaquer à un loup.

- Veux-tu que je cours, ainsi mon esprit sera occupé et je ne ferai pas de bêtises.

- C'est trop tard, tu as déjà fait une bêtise, comme tu dis.

- Personne ne peut savoir, ici je suis seul parmi la faune, loup parmi les loups.

- Et crois-tu que dans le véhicule tout terrain qui monte en ce moment les quatre chasseurs aguerris à son bord, ne vont pas être étonnés par un tel carnage en pleine nuit. Où sont tes habits ?

- Tout près d'ici.

- Pauvre imbécile tu ne sauras pas les retrouver à temps, il va falloir regagner le refuge en restant tout nu.

- Je vais savoir et puis tu es là pour veiller sur moi.

L'homme n'eut en effet aucune difficulté pour rejoindre son abri. Les chasseurs trop occupés avec leurs armes, mirent un temps infini avant de bouger. Et surtout, ils avaient peur. Ils se jurèrent de rester ensemble, fusils armés. Ils voulaient en finir une bonne fois pour toute avec la bête, quelle que soit sa forme ou son origine.

Une fois dans le refuge, l'homme se glissa dans le duvet et attendit. L'autre homme allait lui parler encore, le gronder certainement. Il aurait aimé que le docteur soit là pour lui dire comment faire avec son autre lui-même. Le docteur savait trouver les ruses pour ne pas se faire envahir sans utiliser la dissociation. Le pouvait-il seulement, non car l'autre homme serait encore plus en colère.

- Tu penses à te séparer de moi, je le sais. Tu penses aussi à ce docteur incompetent qui a fait de toi un perdant.

L'homme voulut s'en défendre, mais comment lutter contre quelqu'un qui connaissait toutes ses pensées les plus intimes.

- Nous n'avons pas abordé ton échec cuisant de la fois dernière avec le malvaloir comme tu dis. A quoi te sert ta force, ton aptitude aux odeurs, ton instinct si tu ne t'en sers pas. Comment as-tu pu ignorer l'arrivée du deuxième malvaloir ! Maintenant ils sont sur leurs gardes.

Mais l'homme n'entendit pas la suite du discours de l'autre lui-même, car il s'endormit. Il rêva d'amour avec l'autre lui-même, il eut une érection. De gros phallus sortaient de terre, il en giclait un laitage puant et nauséabond. L'homme voulut fuir, mais il n'arrivait pas à se protéger de son autre lui-même qui courait derrière en le retenant par un pan de sa veste. Il abandonna son habit, son seul habit et nu comme un ver, il courut à nouveau. Plus il avançait, plus les phallus se rapprochaient, il n'eut plus d'autre choix que de les attaquer à pleines dents. Mais maintenant, de gigantesques anus s'ouvraient dans le sol pour l'engloutir. Lorsqu'il se réveilla, il était dans une chambre d'hôtel.

Drôle de rêve pensa Olivier en ouvrant les yeux. Mais quelle ne fut pas sa surprise de découvrir, non pas l'hôpital, mais un hôtel dans une chambre perchée très haut avec vision sur le massif des Ecrins. Il se leva d'un coup, découvrit un tas d'habits sur le sol, les siens. La chambre n'était pas très grande, mais agréable, un petit bureau surplombé d'un écran de télé. Après avoir rangé ses habits sur le dossier de sa chaise, il prit une bonne douche, il en avait besoin. Il alluma la télévision tombant sur la chaîne météo. Ils annonçaient un temps pluvieux

propice aux avalanches tout ça à cause d'une hausse soudaine des températures. Il se dit que les amateurs de skis allaient être sérieusement déçus. Comme il avait faim, il fit monter un copieux petit déjeuner, tant pis pour le prix. Une carte qui proposait des choix alléchants était placée à côté du téléphone. Son regard fut attiré par un bloc de papier mis à la disposition des occupants de la chambre. On avait écrit dessus, il s'approcha pour lire. Il tomba assis sur le lit, il s'agissait de la suite de son roman. A quelque chose près, car il y avait des éléments qui n'avaient rien à y faire. L'attaque du Malvaloir, jamais il n'avait encore parlé de cela. Pour le lecteur potentiel, ça devenait totalement abscons. Mais une autre énigme lui apparut soudainement, que faisait-il dans une chambre d'hôtel ? Puis il eut une suee en imaginant Mouta et l'équipe de la brigade à sa recherche. Qu'allaient-ils penser de lui ? Il paraissait de plus en plus coupable à leurs yeux, coupable de quoi ? D'avoir écrit sur les meurtres. Ce fait ne suffisait pas pour l'inculper. Mais sa disparition soudaine pouvait influencer sur la décision du juge qui allait immanquablement être saisi. Le petit-déjeuner s'imposait d'autant plus, il avait besoin de se remplir le ventre pour pouvoir imaginer la suite. Se rendre à la brigade et tenter d'expliquer l'inexplicable ou bien se cacher chez lui en attendant d'y voir plus clair. L'hôtel lui parut la meilleure solution.

Potard et ajout d'un overdrive à 11

- Pour quelle raison faut-il que l'on aille voir ta mère ? Je n'ai toujours pas très bien compris.

- Il faut qu'elle te voie, c'est la raison essentielle.

Elles roulaient sur l'autoroute A430. Laetitia était au volant de la belle Audi. La pluie avait cessé, mais la route était détrempée, la fonte des tas de neige faisant ruisseler l'eau.

- Tu parles d'un temps, normalement il devrait neiger. Quand je pense que je me suis embêtée à mettre les pneus neige sur ma R5.

- Le temps va changer, ils annoncent le retour du froid pour la fin de semaine.

Elles restèrent silencieuses un moment regardant le paysage défiler. Au loin les massifs se détachaient difficilement du ciel nuageux et la végétation dépecée par l'hiver courait derrière la barrière de sécurité.

- Dis donc, tu t'es fait belle pour rencontrer ma mère. J'ai l'impression d'emmener ma petite copine à un dîner de présentation. T'as mis quoi avec ta robe ?

- Enlève ta main et regarde la route au lieu de penser à faire des cochonneries.

- Alors si on n'a pas le droit de tripoter, passe-moi un pain au chocolat.

- T'auras le droit de toucher ce soir !

- Et si on s'arrêtait sur une aire de stationnement ?

- Faut voir... quelle heure est-il ?

- Cinq minutes pour te faire ton affaire, c'est jouable !

- Tu es vraiment obsédée !

- Par toi, oui.

La voiture avait quitté l'aire de repos depuis un bon moment, mais aucune n'osait parler de ce qui s'était passé. Chiara rajusta sa robe, se souleva du siège pour replacer sa culotte.

- Tu cesses ton cirque, où je vais encore avoir envie de toi !

- Avec ce qui vient de se passer, je ne crois pas.

- Je m'en fous de ce qui vient de se passer et qui ne s'est pas passé.

- C'était à deux doigts !

- Tu parles des cochonneries que tu as faites là ?

- Arrête, je rigole pas ! J'ai failli recommencer, j'ai perdu le contrôle. Tu as dit que ça n'arriverait plus.

- Justement, ce n'est pas arrivé, alors détends-toi. J'ai confiance, et même si tes envies de sang sont encore à fleur de peau, peu importe, tu contrôles suffisamment tes émotions pour ne pas aller trop loin.

- C'est toi qui le dis !

- Embrasse-moi.

Chiara ne se fit pas prier, mais très vite des larmes coulèrent sur ses joues.

- Ça fait plaisir, tu m'embrasses puis tu pleures comme une madeleine ! Comment dois-je le prendre ?

- Comme quelqu'un qui t'aime et tient à toi plus que tout au monde.

- Ah voilà ce que j'attendais.

Plus un mot ne fut échangé jusqu'au passage de l'Isère et l'entrée dans Grenoble. La circulation était dense sans être surchargée.

- Prends à droite puis tout de suite à gauche, ça fait un détour, mais on mettra moins de temps.

La remontée vers l'hôpital fut en effet assez rapide. Elles garèrent la voiture dans une zone d'habitation pour ne pas avoir à payer. Puis elles finirent à pied. Elles montèrent directement au premier étage dans le service Villars, Laetitia se présenta à l'accueil, montra sa pièce

d'identité, expliqua la raison de sa venue. Chiara dut elle aussi sortir sa pièce d'identité. La secrétaire appela le médecin psychiatre et indiqua la salle d'attente.

- Le docteur Tarabi va venir vous voir.

- Je ne peux pas parler à ma mère, je croyais que les visites étaient libres !

- Vous n'aurez aucun souci pour rencontrer votre maman, mais comme ça fait longtemps qu'on ne vous a pas vue, le docteur souhaite faire le point rapidement.

Laetitia accepta de gagner la salle d'attente, elle se laissa tomber sur le canapé. Elle était contrariée.

- Tu te mets dans des états ! Tout va bien puisque tu vas la voir. Veux-tu que je te laisse d'abord seule en sa compagnie ?

- Si je ne suis pas venue plus tôt, c'est parce que je ne veux pas être seule avec elle.

Chiara prit la main de Laetitia, y déposa un baiser et ne la lâcha plus jusqu'à l'arrivée du docteur, ce qui ne manqua pas d'attirer son attention.

- Merci d'avoir patienté, dit-il en s'adressant à Laetitia. Il faut que je vous précise tout de suite que l'état de votre mère s'est dégradé récemment. Elle a repris ses délires de persécution et elle peut devenir violente envers elle-même. Pour le moment, il n'est pas nécessaire d'utiliser la contention, si ça devenait nécessaire, il nous faudrait votre accord puisque vous avez la tutelle. Mais on n'en est pas là. Pouvez-vous me dire quel est le but de votre visite, si cela ne vous dérange pas.

- Je viens présenter ma petite amie à ma mère.

- Très bien, sait-elle que vous avez des tendances homosexuelles ?

- Ce ne sont pas des tendances, je suis lesbienne ! Et oui elle le sait.

- Bien je vous laisse, ménagez-la, apportez les informations sans brusquer les choses.

Laetitia se leva prête à quitter la salle d'attente, elle se ravisa, attrapa Chiara par la main.

- Tu viens mon amour !

Une fois dans le couloir menant aux chambres, Chiara arrêta sa copine.

- Tu ne crains pas d'en faire un peu trop !

- Quel connard, des tendances homo, mais d'où il sort ce dinosaure ! Et non je n'ai pas l'impression d'en faire trop.

Elle attrapa Chiara, l'approcha tout contre elle et lui roula un long patin au milieu du personnel soignant qui circulait.

- Faudrait qu'on le voie plus souvent ce docteur psychiatre, il a un effet terrible sur toi !

- Bravo ! T'es prête à pactiser avec le diable en personne pour une galoche !

- Tu as de ces termes, mais oui, je pactise avec qui tu veux pour t'avoir à moi toute seule.

Laetitia fut la première à franchir la porte de la chambre. Sa mère était assise sur son lit regardant par la fenêtre.

- Bonjour maman, comment vas-tu ?

La mère de Laetitia semblait ne pas avoir remarqué la présence de nouvelles personnes dans sa chambre, elle continuait à regarder par la fenêtre.

- Voici Chiara, elle m'accompagne...

Soudain la mère de Laetitia fit volte-face.

- Alors c'est vous. Je ne vous aime pas parce que vous avez failli me prendre ma fille pour toujours.

Chiara resta interdite ne sachant que faire, elle se tourna vers Laetitia qui lui fit signe discrètement de ne pas prendre ces paroles au sérieux.

- Approchez, il faut que je vous voie, que je m'imprègne de votre odeur.

Chiara hésita, puis se décida à avancer. La mère de Laetitia glissa sa main entre les cuisses de Chiara, puis renifla ses doigts. Ensuite elle fixa longuement la jeune fille figée devant elle ne sachant quelle attitude adopter.

- Vous sentez l'odeur de ma fille, elle s'est immiscée en vous. La transformation est en cours, elle est même déjà bien avancée, elle va se terminer. Reculez un peu que je vous observe.

Chiara s'exécuta.

- Vous êtes belle, j'aurais vingt ans de moins, vous auriez été à mon goût. Viens-là, toi.

Laetitia s'approcha.

- Tu n'embrasses pas ta mère ?

- Si, dit-elle en se penchant pour s'exécuter.

Sa mère la saisit par le cou, planta ses deux mains autour et serra de toutes ses forces. Laetitia suffoquait, elle tentait d'agripper les poignets de sa mère pour desserrer l'étau qui se refermait sur elle. Chiara s'approcha doucement, elle n'était nullement affolée par la situation. Le sang qui circulait dans le cœur aux abois de Laetitia lui indiquait qu'elle avait le temps pour elle. Elle vint s'asseoir aux côtés de la mère de son amour, elle chuchota à son oreille, celle-ci tourna la tête et l'observa. Chiara se saisit enfin des mains qui enserraient le cou de Laetitia et les délia petit à petit. Une fois libérée, Laetitia s'affala sur la chaise, perdant connaissance.

- Alors vous êtes celle qui devait prendre le cœur de ma petite. Je ne peux rien contre vous, plus précisément je ne peux plus rien. Vous avez trop évolué et vous le savez. Avez-vous encore des désirs de sang, celui de ma petite fille je veux dire. Oui, évidemment, mais vous vous contrôlez déjà. Vous serez heureuses toutes les deux, même si la vie ne sera pas simple. Tu vas apprendre le désir de sang, un désir que te submergera et tu devras aller te satisfaire ailleurs.

La mère de Laetitia se tut et attendit. Laetitia revint enfin à elle, elle sauta du fauteuil, effrayée.

- Calme-toi, je n'ai rien fait à ta petite amie. Je ne peux plus rien lui faire d'ailleurs. Elle me contrôle avec une facilité incroyable.

Puis le regard de la mère se perdit dans le vague, elle se figea assise bien droite sur son lit, fixant la fenêtre.

- Elle ne bougera plus pendant des heures. On peut y aller.

Chiara enfila sa veste et tendit son manteau à Laetitia. Elle quitta la chambre en premier, mais Laetitia, au moment de passer devant le lit, fut saisie par le bras.

- L'homme est parti !

- Quel homme ?

- Celui qui venait me parler, la nuit quand tous dormaient. Il sait tout, il m'a vidée de ma mémoire, puis tout est revenu, mais c'était trop tard. C'est un chasseur. Il sait pour les Malvaloirs, il veut en finir avec cette engeance. Il reviendra pour terminer le travail. Je serai sa dernière proie.

La mère de Laetitia lâcha le bras de sa fille et fixa son regard vers le lointain. Un lointain qui partait au-delà des montagnes, un regard qui cherchait la lumière tout au fond des ténèbres qui allaient l'enfermée pour longtemps.

Potard et ajout d'un overdrive à 12

Mouta avait réuni tous les chasseurs dans la salle des fêtes, seul endroit suffisamment spacieux pour contenir tout le monde. Elle était en colère, elle en avait soupé de ces imbéciles de chasseurs, comme elle les nommait. Marthe était à ses côtés, Eric et Matéo étaient restés au fond de la salle à surveiller les réactions de chacun. Le commandant était présent, sur le côté, lui aussi observait. Il avait préféré laisser faire Mouta qui avait une meilleure connaissance des habitudes de chasse dans la région.

- Pour quelle raison est-on réuni, commença l'un des chasseurs, tout en s'assurant que les autres allaient soutenir son intervention.

On vit des hochements de tête, on entendit aussi quelques oui et des commentaires difficiles à percevoir.

- Vous n'avez pas une petite idée ? C'est étonnant, d'habitude y a toujours quelques vantards qui ne peuvent pas s'empêcher de souligner leurs méfaits.

- C'est à cause du loup, intervint Luknivac.

- Et bien en voilà au moins un qui est au courant, on se demande bien comment.

- Facile, votre collègue, quand il vient prendre une bière ne peut pas s'empêcher de bavarder, pas vrai Eric.

Le Eric en question bafouilla quelques explications qui eurent le don d'exaspérer Marthe. Quel crétin, il ne peut pas tenir sa langue, pensa-t-elle. Elle se dit aussi, qu'il allait en prendre pour son grade une fois de retour à la brigade.

- Donc vous êtes au courant. A partir de maintenant, je vous préviens, nous allons redoubler de vigilance, et les sanctions vont pleuvoir. Pour commencer vous déposerez vos permis de chasse à la brigade pour contrôle. Il va sans dire que la chasse, pour vous, est mise sur pause. Suis-je assez claire ?

- C'est du grand n'importe quoi, personne n'a tiré de loup récemment. On n'est pas totalement idiots, intervint Gilles.

- Et puis votre loup, il était dans un tel état qu'on n'en aurait pas voulu pour trophée ! ajouta un autre chasseur.

- Vous avez surtout réussi à maquiller votre exécution en déchiquetant la pauvre bête, s'énerva Marthe.

- Votre loup...

- Ce n'est pas notre loup, coupa Mouta, il s'agit d'un animal appartenant à une espèce protégée et nous sommes chargés de faire respecter la loi !

- Le loup, si vous préférez, reprit Gilles, il a été tiré avec quoi ? Du plomb de combien ? Déjà ça nous permettrait d'y voir un peu plus clair. Parce que, même si vous pensez le contraire, ce n'est pas l'un d'entre nous. Et nous, on se fournit exclusivement chez Hubbs, l'armurier de Bourg-Saint-Maurice.

- Ne me prenez pas pour plus bête que je ne suis, si vous aviez l'intention de faire votre mauvais coup, j' imagine que vous vous êtes fournis ailleurs !

- Des armureries, y en a pas cinquante, l'autre est à Grenoble, on va pas faire le tour du monde pour acheter une boîte de cartouches.

- Excusez-moi, dit Matéo à voix basse, l'écologue au téléphone.

- Mouta s'entretint au téléphone un moment.

- Bon reprenons...

- Que vous a raconté le spécialiste, dit Fabrice qui avait entendu une partie de la messe basse entre Mouta et son adjoint.

Mouta se dirigea vers le commandant, lui révéla les dernières infos en sa possession. Après accord de ce dernier, elle reprit sa place derrière la grande table.

- On vient de m'informer que l'animal n'a pas été touché par un tir de carabine. Il a été lacéré vivant.

Un « Ah ! » se fit entendre.

- Rien ne dit par contre qu'il n'a pas été attrapé au piège.

Hurllements dans la salle. Il fallut quelques temps avant le retour au calme. Gilles se leva, fit taire les autres chasseurs et prit la parole.

- On n'est pas des braconniers nous, on est des chasseurs ! Ce que nous recherchons, c'est la sensation au moment de la visée, la tension quand on appuie sur la gâchette. Voilà ce qui nous motive, piéger un animal ne nous intéresse pas. Encore moins le déchiquter !

Les applaudissements couvrirent la voix de Mouta qui tentait de répondre, elle dut attendre avant de poursuivre.

- Le seul qui braconne dans le coin, on peut le dire maintenant qu'il est mort, hein les gars !

L'intervenant se tourna vers ses camarades pour attendre une approbation, au moins une absence d'indignation.

- C'est le berger qui braconne, mais pas des loups ni des sangliers ou du chevreuil. Il visait les lièvres. Eventuellement quelques fourrures qu'il refourguait à un traîne-savate qui montait faire affaire.

Mouta conclut rapidement la discussion, puis attendit que tous quittent la salle des fêtes. Le commandant s'avança vers elle.

- Ils n'ont pas tort. Pour le berger, j'en sais rien, mais pour le reste, ça ne tient pas la route.

- Je suis malheureusement d'accord avec vous et pour le berger on s'en doutait depuis longtemps. On n'a jamais pu le prendre sur le fait, ses pièges sont difficiles à localiser. Marcel en avait découvert quelques-uns, mais il s'était contenté de le mettre en garde. Le berger est un gars qui ne roule pas sur l'or, il faut bien qu'il arrondisse ses fins de mois. De toutes façons on n'a jamais rien pu prouver. Matéo a tenté plusieurs fois de repérer les pièges avec des écolos, ils ont fait chou blanc à chaque fois !

- Qui a bien pu attraper ce loup ? questionna Martha.

- Surtout que je n'ai pas tout dit aux chasseurs, l'animal n'a aucune marque de piège, il a donc été pris vivant. Soit à la caisse qui retombe soit au filet. Mais faut une chance incroyable ! Et surtout, dans ce cas-là pour quelle raison le mettre dans cet état puis l'abandonner sur place.

- Et notre auteur de roman, où en est-on ? questionna le commandant.

- On pense qu'il se planque dans un hôtel, avec ce temps, il n'est pas dans la rue. On devrait le localiser sous peu. On fait le tour des hôtels et assimilés, on piste sa carte bleue.

- Ce sont les gars de Grenoble qui s'en occupent, j'imagine ?

Mouta confirma d'un signe de tête. Ils ramassèrent les dossiers étalés sur la table, puis regagnèrent la brigade. En chemin, Marthe s'approcha de Mouta.

- Vous saviez que les deux filles étaient à Grenoble ce matin ?

Mouta se tourna d'un coup vers Marthe.

- J'ai appris ça par les collègues, ils étaient venus consulter le fichier de l'hôpital histoire de voir si Olivier n'avait pas bénéficié de complicité extérieure. Ils sont tombés sur les noms de Savier et Scoldi, adresse Champagny.

- Que venaient-elles faire là ?

- Rendre visite à la mère de Laetitia.

- Elle a une mère soignée à l'hôpital, première nouvelle.

- Elle a une mère internée pour troubles graves de la personnalité. Elle est délirante.

Mouta resta silencieuse. Son esprit était absorbé par cette nouvelle donne. Se pouvait-il que la fille soit atteinte de la même tare. Ça expliquerait les agressions, tout au moins sa présence. Mais une idée prenait corps dans l'esprit de Mouta, une idée qui sortait de ses

habitudes. Les attaques ne viendraient-elles pas de la secrétaire. Mouta, qui avait l'habitude de ne se fier qu'aux faits afin d'éviter des élaborations hasardeuses, se laissait détourner de son mode de pensée.

Mouta quitta la brigade aux alentours de 19h30, elle passa par la petite épicerie pour acheter des croquettes à chat. Elle était épuisée tant moralement que physiquement. Cette enquête envahissait ses nuits en plus des journées. Il lui arrivait de se réveiller en plein sommeil paradoxal, trempée de transpiration. Des cauchemars dont elle ne se souvenait pas en étaient la cause, c'était pour elle une certitude. Un plat de cannelloni tout prêt l'attendait dans le congélateur du magasin. Elle hésita un moment, puis se choisit un bac de glace à la pistache. Une fois devant la caisse, elle attrapa à la volée deux barres de chocolat. Elle déposa le tout sur le tapis. La caissière la salua, ne posa pas de question car elle savait par son mari ce qui venait de se passer dans la salle des fêtes. Elle emballa le tout dans un sac plastique qu'elle tendit à Mouta. Celle-ci quitta le magasin et redescendit la rue principale pour arriver chez elle. Le vent était glacial, elle se dit que le temps allait changer, la neige ferait certainement son grand retour. Arrivée devant la porte d'entrée, quelques flocons virevoltaient déjà. Elle sourit pour elle-même, satisfaite de sa prévision. Si elle quittait son boulot de gendarme, elle savait vers où se tourner, se dit-elle en plaisantant. En entrant dans le petit immeuble à trois niveaux d'habitations, elle ne prêta pas attention à l'homme qui en sortit emmitouflé dans son anorak, capuche baissée et bonnet qui descendait jusqu'aux yeux. Elle grimpa à l'étage. La lumière se coupa à cause de la temporisation, elle s'avança jusqu'au fond du couloir, jusqu'à la porte de son appartement. Ce n'était pas la première fois qu'elle ouvrait à l'aveugle, elle avait une sainte horreur de ceux qui allumaient tout l'immeuble pour juste enfoncer leur clef dans la serrure. Mais lorsqu'elle prit appui sur la porte, celle-ci s'ouvrit toute seule. Mouta déposa ses sacs dans l'entrée, mit la main à hauteur du holster et avança précautionneusement sans allumer. Elle ne voulait pas qu'on puisse identifier sa présence avec trop de facilité, ça rééquilibrait les chances. Elle se figea un moment sur place. Trop silencieux, quelque chose ne collait pas. Elle poursuivit son inspection et finit par allumer. Elle constata que la porte avait été forcée, certainement au pied de biche. Rien n'avait été dérangé et pourtant Mouta sentait un malaise s'emparer d'elle. Les sacs attendaient toujours dans le couloir, elle les récupéra et les déposa sur la table de la cuisine. Elle en extirpa ce qui était destiné au froid, elle ouvrit son frigo et poussa un cri d'horreur, à l'intérieur on y avait placé son chat, éventré.

Potard et ajout d'un overdrive à 13

Olivier hésitait, rentrer dans la brigade puis tenter de s'expliquer auprès de Mouta et de son équipe, ou bien aller chez lui. Il y avait déjà passé la nuit. Pour partie, car il avait dû prendre le dernier car et finir en stop. Heureusement, il était tombé sur un camionneur sympa qui livrait la supérette et le café. Le gars avait prévu de dormir dans son véhicule pour décharger au petit matin et repartir au plus tôt. A quelle heure était-il arrivé ? Il avait pourtant un doute. Il se souvenait avoir croisé Mouta, l'avoir suivie un moment, mais lorsqu'il s'était décidé à l'aborder, un homme l'avait bousculé, une sorte de fou qui ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Ce dernier ne s'était pas même excusé, il bougonnait tout seul, s'invectivant. Conséquence obligée, Olivier avait renoncé à son idée de parler à Mouta et il s'était rendu chez lui. Mais à quelle heure, cette question ne cessait de le hanter. Soit il était monté avec le camionneur qui l'avait déposé au milieu de la nuit, soit... soit rien, car rien ne collait. Il en était là de ses pensées, à quelques pas de la brigade.

- Tu fais quoi, tu gobes les mouches ?

Olivier se retourna, c'était Hugo qui venait de raccompagner le livreur.

- Rien, j'hésitais à faire un tour là-haut.

- Habillé ainsi, tu n'iras pas loin. La neige est tombée une partie de la nuit et avec le refroidissement soudain, à mon avis, elle tient bien au sol.

Olivier observa les trottoirs d'un œil dubitatif.

- Ici, elle n'a pas tenu à cause de la flotte, mais je peux te dire qu'à partir de 1000 mètres ce n'est plus pareil. Passe prendre un café, je te l'offre.

Olivier hésita, mais refusa, il préférerait rejoindre sa maison. Il lui fallut une bonne dizaine de minutes avant de pousser la porte. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir sa maison chamboulée de fond en comble. Les tiroirs avaient été vidés directement sur le sol. Tout le contenu du frigo étalé pour partie sur la table. Les paquets éventrés dégueulaient leur contenu ou dans l'évier ou sur le carrelage. Le salon avait subi le même sort. Seule la télé avait échappé au carnage. Dans les chambres, les lits avaient été retournés, les affaires s'amoncelaient en petits monticules.

Olivier s'effondra sur une chaise, mais se releva aussitôt en sentant un léger courant d'air. On venait d'ouvrir quelque part. Il attrapa le tisonnier, se planqua le long de la cloison qui séparait la cuisine de l'entrée. Non il n'avait pas rêvé, il entendait des pas, puis des chuchotements. L'homme pensa-t-il immédiatement, il m'a vu me rendre chez Mouta et maintenant il en veut à ma vie. L'homme devait être en train de fouiller dans le bureau, mais Olivier préféra ne pas bouger et jouer l'effet de surprise lorsqu'il serait à sa portée. Il resta immobile ainsi pendant plusieurs minutes. Son attente portait ses fruits. L'homme avait quitté le bureau et se dirigeait maintenant vers lui. Encore quelques mètres. Cependant l'homme stoppa sa progression. Olivier pensa qu'il était grillé, quelque chose l'avait trahi, un bruit infime qu'il aurait produit en changeant de position car ses jambes s'engourdisaient. Ou encore une ombre. Son inquiétude l'abusait-elle ? Il observa le sol, non, pas la moindre trace ni reflet. Il était prêt à prendre ses jambes à son cou et abandonner les lieux. L'effet de surprise lui donnerait l'avantage, surtout que la porte était restée ouverte. Mais après ? pensa-t-il. La première habitation était à une centaine de mètres en amont et Olivier n'était pas ce qu'on pouvait appeler un sportif. Il tentait d'élaborer un plan quand il comprit que l'homme avançait à nouveau vers lui. Son manque d'attention avait failli lui coûter la vie. Il se campa sur ses pieds, prêt à bondir. Lorsque l'homme passa devant la porte de la cuisine, Olivier, dans son élan, lui asséna un grand coup de tisonnier. Il rata de peu le crâne, mais frappa à la base du cou ce qui envoya l'homme valdinguer dans le salon. Deux ils étaient deux.

- Ne bougez pas où je vous descends ! hurla une voix de femme.

Olivier tourna la tête.

- Ne bougez pas je vous dis !

Il entrevit Marthe qui l'ajustait avec son arme.

- Je ne bouge pas, je ne bouge pas. Ne tirez pas, je croyais à un intrus. On vient de saccager ma maison et je pensais qu'il était revenu pour me tuer.

- Eric, ça va ?

- Un peu sonné, mais ça va. Il s'en est fallu de peu. Si je ne l'avais pas vu à temps, ce com m'aurait ouvert la tête en deux.

- Maintenant vous allez nous suivre tranquillement. Passe-lui les menottes avant de le foutre dans la bagnole.

- Mais puisque je vous dis...

- Si tu bouges encore une fois, je te dégomme un genou. Est-ce que je suis bien claire !

Olivier confirma d'un signe de tête et attendit qu'on lui passe les menottes. Il fut jeté manu militari dans le 4x4. On l'informa de ses droits, Marthe ajouta qu'il devait la fermer jusqu'à ce qu'il soit au poste. Il tenta un « Mais j'avais justement l'intention de... » qu'il ne termina pas, Marthe lui répétant en hurlant de la fermer. Eric crut qu'il venait de perdre son tympan gauche et Olivier fut atterré par une telle puissance vocale.

Mouta était à son bureau, Marthe appuyée contre la cloison attendait et Matéo avait opté pour la chaise sur le côté.

- Nous avons besoin d'explications, parce que pour le moment, vous êtes mal parti. Déjà commençons par le commencement. Nous n'avons toujours aucune nouvelle de votre femme. Votre belle-mère qui devait venir vous rejoindre n'a pas donné signe de vie. Comment tout cela est-il possible ?

- Qu'est-ce que j'en sais ? Je suis inquiet comme vous.

- Nous tentons de joindre votre fille et votre gendre, mais manque de chance, ils sont en voyage en Afrique du Sud. Maintenant venons-en à votre petite escapade de l'hôpital. Avez-vous un peu plus d'explications à nous fournir ?

- Etant inquiet pour mon épouse, je voulais agir par moi-même. Enfin, je crois.

- Comment ça vous croyez ?

- Puisque je me suis retrouvé dans une chambre d'hôtel que je ne connaissais pas, je ne vois que cette explication.

- Vous vous foutez du monde, intervint Marthe. Votre explication n'est pas convaincante !

- J'en conviens aisément, mais en avez-vous une autre ?

- Vous tentiez de fuir vos responsabilités !

- Et après je serais venu ici de mon plein gré pour m'expliquer avec votre commandant.

- C'est vous qui le dites, continua Marthe.

- Excusez-moi, mais je peux prouver mes dires. Hier soir je voulais m'adresser à vous, capitaine. Je vous suivais, mais j'ai été bousculé par un homme qui quittait l'immeuble. Aussi j'ai changé d'avis car j'ai pensé que vous étiez rentrée chez vous et que vous aviez autre chose à faire.

- Pourriez-vous reconnaître cet homme ? questionna Mouta.

- Non car il portait une capuche et en plus, un bonnet lui descendait jusqu'aux yeux. Ah si, une chose, il se parlait à lui-même.

- Passons. Est-ce que vous connaissez le berger ?

- Oui évidemment, qui ne le connaît pas.

- Où étiez-vous le vendredi en fin d'après-midi ?

- A mon bureau, c'est là que je travaille, en général j'écris le matin et je relis vers 16 heures après un café gâteaux secs.

- Qui peut le confirmer ?

- Ma femme.

- Très drôle ! Pourquoi pas Saint-Nicolas pendant que vous y êtes, ironisa Marthe.

- Et ce texte que nous avons trouvé entre vos mains, qui raconte précisément la mort du berger, c'est bien vous qui l'avez écrit !

- Oui et non.

- Il va falloir arrêter de jouer avec nous, notre patience a des limites ! hurla Marthe.

- Oui je l'ai écrit, enfin peut-être, mais il y a des éléments incohérents. Un lecteur potentiel s'y perdrait, ce roman n'aurait aucune chance d'être accepté par mon éditeur. Il manque des explications qui justifieraient l'apparition d'évènements qui sans cela restent abscons. Alors oui je pourrais l'avoir écrit et non ce n'est pas moi car ça ne tient pas debout.

- C'est quoi les malvaloirs dans votre roman ?

- Ce sont des êtres qui se nourrissent de sang, en gros des vampires.

- Donc ils vident leurs proies de leur sang ?

- On peut le dire comme ça puisque ce sont des vampires. Mais pour le moment, je veux que ça reste mystérieux, je n'entre pas encore dans les détails.

- Est-ce qu'ils tuent systématiquement leurs proies ?

- Je pense que c'est le cas. Pour le moment j'hésite encore entre le vampire traditionnel et une version qui vide de son sang l'être humain qu'il a attrapé. Par exemple, ils n'auraient pas d'incisives surdéveloppées qui sortiraient au cours de la morsure, ce serait des êtres comme vous et moi. Ils ne craindraient pas la lumière.

Mouta quitta son bureau pour rejoindre le commandant de brigade, elle lui fit son rapport.

- Que faisons-nous ? On le maintient en détention ?

- Quels éléments tangibles a-t-on pour convaincre le procureur ?

- Les textes qui racontent les meurtres.

- Des écrits, ça fait un peu léger, on va me rire au nez. Si on devait mettre en prison tous les tarés qui écrivent des imbécillités sur Internet ou ailleurs, on pourrait doubler ou tripler le nombre de prisons. En plus, on a saccagé son appartement, la victime pour le moment c'est lui. Le fait qu'il ait quitté l'hôpital en état de choc, c'est sur nous que ça va retomber puisqu'on avait mis en place un dispositif de surveillance.

- Quels crétins, lâcha Mouta.

- Je ne vous le fais pas dire, de quoi on a l'air auprès du procureur ! Relâchez-le, assurez-vous qu'il ne quitte pas Chamgagny sans nous prévenir. Même cette injonction est en dehors des clous. Donc n'en faites pas trop. Par contre, je vais relancer les gars de Grenoble sur la disparition de sa femme et de la belle-mère, là on tient quelque chose. Pour votre chat, vous pensez que ça pourrait être lui ?

- Je ne sais pas, mais c'est possible. L'homme qui sortait de l'immeuble et lui pourrait bien ne faire qu'une seule et même personne. Mais l'inverse reste le plus probable, en tous cas pour le moment. J'ai de plus en plus l'impression qu'on piétine.

- Patience, tant d'agressions et de morts, notre homme finira par faire une erreur.

- Si cela pouvait se produire avant qu'il y ait une autre victime.

- Ne perdez pas de vue mesdames Savier et Scoldi. Avec Olivier, pour le moment, c'est notre tiercé gagnant. Est-ce qu'Olivier pourrait être à l'origine de la prise du loup ?

- J'y ai pensé, mais pour cela il faudrait qu'il soit un sacré sportif.

- Ou un habitué de la chasse !

- Hugo m'a renseigné, il dit qu'il est bon à rien, il va se promener de temps à autre, mais il arrive péniblement jusqu'au refuge. Quand au maniement du fusil, un des chasseurs raconte qu'il a voulu lui apprendre le tir, ce crétin a raté une cible grosse comme une pancarte à dix mètres. Avec le recul, il est tombé sur son cul. Un deuxième coup est parti, un sapin y a laissé quelques branches. Du coup, les cours de chasse ont cessé illico.

- Est-ce qu'il y a de la famille de son côté ?

- Seulement une sœur avec laquelle il est fâché.

- La contacter pourrait être une piste non ?

- En effet, je n'y avais pas pensé.
- Pour votre chat, je suis vraiment désolé, si vous le souhaitez, la chatte de la maire vient de donner naissance à une portée de cinq. Venez en choisir un si ça vous dit. Je sais que c'est un peu tôt et le traumatisme est récent. C'est vous qui voyez.
- Je vais y réfléchir, mais pourquoi pas. Je peux vous poser une question indiscrète ?
- Si la maire et moi, nous sommes ensemble. La réponse est oui, mais gardez ça pour vous !

Potard et ajout d'un overdrive à 14

- Peux-tu m'expliquer la raison qui t'a poussé à mettre le chat dans le frigo ! On dirait que tu fais tout le contraire de notre projet. Est-ce que le chat était un malvaloir ? Je t'écoute ?

L'homme restait prostré, il ne savait plus quelle attitude adopter. Pourtant son autre lui-même était là, tout devrait aller pour le mieux. Il préféra sortir du duvet pour pouvoir répondre. Avant, il mit le réchaud en marche et fit chauffer un peu d'eau.

- Veux-tu un café ?

- Ne change pas de sujet !

- Il me gênait, alors je l'ai mis dans le frigo pour qu'il cesse de passer et de repasser entre mes jambes. Et puis je l'ai oublié, voilà tout !

- Pourquoi t'es-tu rendu chez la gendarme ? Nous sommes bien d'accord qu'elle ne fait pas partie, elle non plus, des Malvaloirs !

L'homme plaça ses mains au-dessus du réchaud. Il aimait la sensation de chaleur qui glissait tout autour de ses doigts.

- Fais attention, tu vas finir par renverser le réchaud et ficher le feu au refuge !

L'homme retira ses mains. Il s'approcha de la fenêtre, quelques flocons de neige virevoltaient dans le vent. Le soleil perçait au travers des nuages ce qui rendait ce tableau féérique. De petites étoiles blanches venaient se coller au carreau pour fondre instantanément et ruisseler dans la lumière.

- Quand tu auras fini de bouder tu me répondras.

- Je ne boude pas, je regarde la neige. Que veux-tu savoir déjà ?

- Mouta !

- Ah oui. Je voulais enquêter sur les deux Malvaloirs, alors je suis venu chez la gendarme pour trouver des preuves. Il n'y avait rien !

- Tu croyais qu'elle rangeait ses dossiers dans sa maison ! Tu es un imbécile ! Où range-t-on les informations quand on est gendarme ?

- Dans des armoires métalliques à la brigade. Mais elle aurait pu rapporter du travail chez elle. Dans les films, on voit des policiers qui emportent les dossiers !

- Tu n'es pas dans un film. Quelle est ton arme, celle avec laquelle tu as toutes les chances de trouver les Malvaloirs ?

- Mon nez, il me permet de pister les odeurs.

- En plus, tu as quitté son appartement au moment même où elle revenait. On dirait que tu as le coup pour provoquer les catastrophes. Maintenant elle te connaît.

- Tu crois ? Est-ce embêtant ?

- L'eau, elle bout à gros bouillons !

L'homme éteignit le gaz et plongea un sachet de thé. Il le laissa infuser, observant attentivement les volutes marron se mélanger dans le liquide.

- C'est ton dernier mot ?

Mais lorsqu'il releva la tête, il constata qu'il était seul. Que son autre lui-même avait disparu. Le froid entraînait dans le refuge.

- Tu pourrais au moins refermer la porte. Et tant pis pour toi si tu te perds dans le froid et la neige, ne compte pas sur moi pour venir te chercher.

L'homme retourna à la table, s'assit sur le banc et but son thé par petites lampées car il était trop chaud. Il resta ainsi tout seul, l'esprit vide de toute pensée. La fatigue s'était emparée de lui. Ses yeux avaient du mal à rester ouverts. La faim le tirait, il devrait plutôt penser à chasser, mais rien n'y faisait, il tombait de sommeil. Il abandonna son thé sur la table, puis se glissa dans le duvet. L'intérieur était glacial, il se mit en boule et tenta de se réchauffer en soufflant de l'air chaud dans le sac. Il dormit ainsi plusieurs heures, oubliant ce pourquoi il était là, rêvant de loups, de chevreuils au sang chaud. Il se voyait courant dans

les steppes à la poursuite de rênes. Puis il traversait les océans pour se retrouver en Amérique, cette fois, il s'attaquait aux bisons. Mais lorsqu'il quitta ce monde magique, un homme se dressa devant lui, il pointait du doigt des êtres humains sanguinolents. La rêverie tournait au cauchemar. Il avait le torse recouvert de sang, le goût qui imprégnait son palais était celui de la chair humaine. Il faisait face à ce charnier, charnier qu'il avait lui-même provoqué.

Olivier était arrivé à la fin de la page, il était satisfait. Pour une fois, ce qu'il avait écrit ne pouvait pas se produire, puisque ça avait déjà eu lieu. Il se dit que maintenant, il pouvait s'occuper de sa maison. Il fit un peu de rangement en commençant par la cuisine. Plus d'une heure lui fut nécessaire pour tout remettre en ordre. Il fulminait contre l'intrus qui avait transformé son appartement en capharnaüm. Il se donna une heure de plus pour s'occuper du salon, mais avant cela, il décida de s'octroyer une pause. Dans le buffet il restait un peu de whisky, il emporta la bouteille dans son bureau, son verre à la main. Une question lui vint à l'esprit, qu'allait dire sa femme en découvrant la baraque dans cet état. Même rangée, il y a avait trop d'objets cassés auxquels elle tenait. Elle comprendra, pensa-t-il. Il déposa le verre sur le bureau, se versa une bonne rasade de whisky et s'installa sur son fauteuil d'écrivain. Il appréciait cette sérénité qu'il avait retrouvée, et surtout le silence. Pas d'aspirateurs pour le détourner de son roman, ni de femme qui pointe le bout du nez pour annoncer le repas. Il était enfin libre.

Son regard fut attiré par la feuille qu'il venait de lire. Le soleil avait envahi la pièce et la lumière se posait sur le papier. Intrigué, il reprit sa page de roman et la retourna. Il y avait une suite. Ce n'est pas possible hurla-t-il, je n'ai rien écrit au dos. Il se calma, avala une gorgée de whisky puis imagina qu'il s'agissait d'une erreur d'impression. Et il lut.

L'homme avait sursauté, ce cauchemar était loin, il ne s'en souvenait pas. Mais une idée lui traversa l'esprit. S'il avait été reconnu par la gendarme ! Il se leva, fit les cent pas dans le refuge. Il avala le thé froid. Il restait un biscuit dans un paquet éventré, il le mangea. Trop humide, une fois dans sa bouche, il se transforma en bouillie. Peut importait, il avait tellement faim que ce truc infâme était le bienvenu.

C'est complètement idiot ce passage, il ne mange que de la viande. Olivier avala une gorgée de whisky avant de se remettre à la lecture.

L'homme tournait en rond dans le refuge. Une idée commençait à poindre dans sa tête. Une idée qui tournait à l'obsession. Tuer Mouta.

Mais c'est totalement con, hurla Olivier. T'es con ! Je te le redis, t'es con comme une baleine. Quel est l'intérêt de tuer Mouta. S'il elle t'a reconnu, la brigade est au courant. Ils ont au moins un portrait robot ! Olivier avala d'un trait ce qui restait dans son verre et reprit la lecture.

L'homme s'équipa, enfila ses chaussures et sortit dans la neige pour exécuter son plan. Il ne lui fallait pas plus d'une vingtaine de minutes pour être sur place.

Vingt minutes s'écria Olivier. Merde et re-merde. Il courut dans le couloir, attrapa son anorak et partit en petites foulées. Il s'arrêta d'un coup. Zut, putain de chaussons. Il fit demi tour mais ripa sur le sol gelé et se retrouva sur le cul. Il se releva et marcha tout en se frottant le bas du dos. Il s'était vraiment fait mal. Une fois ses chaussures de rando aux pieds, il quitta les marches du perron, mais une douleur atroce le figea sur place. Tant bien que mal, en boitillant, il finit par rejoindre la brigade, il poussa la porte.

- Il faut que je parle à Mouta, dit-il avec force à la secrétaire.
- Je ne sais pas si elle est disponible.
- Dites-lui que c'est une question de vie ou de mort.

Elle appela le bureau de Mouta, on entendit le téléphone résonner.

- Visiblement, elle n'est pas à son bureau.
- Mouta est rentrée chez elle, un mal de tête carabiné. Pourquoi veux-tu lui parler ?

questionna Marthe qui passait justement à ce moment-là.

- C'est monsieur qui insiste, il dit que c'est une question de vie ou de mort.
- Encore vous, on se lâche plus. Ecoutez, vous n'avez cessé de nous balader avec vos réponses à la manque, alors s'il vous plaît, rentrez chez vous et laissez-nous faire notre travail.

Olivier jeta sur le comptoir la feuille pliée en quatre qu'il venait de sortir de sa poche.

- Oui, et alors ?
- Ne lisez pas le recto, mais le verso. Le recto je l'ai écrit il y a environ deux heures, la suite, je n'y suis pour rien.
- Vous me fatiguez à un point, bon faites voir cette feuille, dit Marthe tout en la ramassant sur le comptoir. Et suivez-moi.
- Non, lisez- la de suite, sinon il sera trop tard.

Marthe obtempéra à contrecœur.

- C'est quoi ces conneries ! hurla-t-elle. Je n'ai pas la patience de jouer avec vous !
- Que se passe-t-il intervint le commandant qui passa la tête à la porte de son bureau.

De guerre lasse, Marthe l'informa. Lui prit la chose très au sérieux.

- Venez avec moi, Lucie appelez Matéo et dites-lui de surveiller monsieur. Et vous, pas intérêt à bouger tant que nous ne sommes pas de retour.

Une fois dehors, Marthe et le commandant filèrent au pas de course jusqu'à l'immeuble de Mouta. En moins de dix minutes ils furent devant sa porte. Ils tambourinèrent tout en appuyant sur la sonnette. Pas de réponse. On enfonce, dit le commandant. Marthe se mit de côté, pistolet en main pendant que le commandant filait un coup d'épaule. La porte céda facilement car elle ne tenait plus qu'avec un simple verrou en attendant d'être réparée.

- Mouta, cria Marthe tout en fouillant les différentes pièces.
- Là regardez ! indiqua le commandant en pointant le sol du doigt.
- Merde c'est du sang et pas mal. Vous pensez que...

Marthe fut incapable de finir sa phrase, submergée par l'émotion.

Potard et ajout d'un overdrive à 15

Chiara essayait des tenues sous le regard incisif de sa copine. Elle passait des robes, des salopettes multicolores, des tee-shirts aux couleurs arc-en-ciel.

- Quand tu me manges des yeux ainsi, j'ai l'impression que tu vas te jeter sur moi.
- Je me retiens depuis une heure. Bon, ce soir il s'agit d'un galop d'essai. Pas d'exécution, juste une approche. La meilleure, c'est la drague en boîte. Ce soir on se rend à Grenoble une boîte techno underground, le High Light. C'est La Fraîcheur qui mixe, une nana qui joue sur l'ambiguïté sexuelle et qui aime les endroits intimistes. Ce lieu est décrété espace neutre.
- Décrété par qui ?
- Par moi ! Bon on se retrouve ce soir ici vers 19 heures. Tu vas bosser comme d'hab et moi aussi. L'idée c'est de paraître le plus normale possible. On prendra la R5.
- Je ne monte pas dans ton tacot, on va se foutre en l'air.
- Certainement moins qu'avec ton Audi. J'ai les pneus neige, ça fait la différence !
- Et Mouta, on en est où avec elle ?
- Elle nous a à l'œil, mais pour le moment elle nous fout la paix.
- C'est pour cette raison qu'on s'en tient à un plan d'approche ?
- Non, c'est parce que tu n'es pas prête, que la première étape commence par le contrôle de soi. Ne pas se laisser déborder par les envies.
- Commence par garder tes mains hors de ma culotte !
- Tu as raison, je vais être à la bourre.
- Je disais ça pour plaisanter, j'aime quand tu me caresses.
- Moi aussi, mais là, je suis vraiment à la bourre. A ce soir.

Laetitia s'éclipsa, quelques secondes plus tard, on entendit la porte claquer. Chiara finit de se préparer, elle n'était pas pressée, elle devait se rendre au cabinet d'archi pour étudier un nouveau projet sur lequel ils allaient être mis en concurrence. Un gymnase. Elle ne le sentait pas. Les financements n'étaient pas à la hauteur des enjeux et immanquablement la négociation serait âpre pour l'emporter. Dans un deuxième temps, il faudrait revoir les budgets à la hausse. Comme d'habitude, mais cette fois, ils partaient bien bas. Elle faillit oublier son ordinateur qui traînait sur le lit. En quittant l'appartement, elle claqua la porte, puis se ravisa et ferma les trois points d'ancrage. A force de lui faire remarquer que ça retardait les cambrioleurs, son collègue avait réussi à la convaincre. Lorsqu'elle se retourna, derrière elle un type l'observait. Il semblait réfléchir, peser le pour et le contre. Mais il ne bougeait pas. Son regard était triste, on aurait dit un enfant perdu qui cherche sa maman. Chiara pensait avoir déjà croisé cet homme, elle tentait de se souvenir à quelle occasion. Peut-être lors d'une réunion au chantier, pensa-t-elle.

- Il y a un souci monsieur ?

L'homme ne répondit rien, paraissant désarçonné par la question. Il s'enfuit en courant. La voiture était de l'autre côté de la rue, tout en traversant, elle observait le bonhomme s'éloigner au pas de course, bifurquant soudainement dans le virage pour disparaître par le chemin. Elle se demanda ce qu'il pouvait bien aller faire du côté du pont. A cet instant, elle se revit poursuivie sur ce même chemin par un animal, animal qu'elle avait imaginé. Et s'il s'agissait d'un homme, de cet homme. Elle emmagasina l'information, puis chercha à se rappeler de la physionomie du type qui était derrière elle dans l'immeuble. Pas moyen, ce qu'elle revoyait, une bouille d'enfant et des yeux apeurés. Même leur couleur lorsqu'il la fixait, elle ne s'en souvenait pas. Elle se dit qu'elle devrait en toucher un mot à sa copine. Puis elle repensa aux paroles de la mère de Laetitia, les Malvaloirs, le chasseur qui reviendrait pour s'occuper d'elle en dernier, pauvre femme se dit-elle. Puis elle associa le chasseur à l'homme et les Malvaloirs à... Elle n'eut pas besoin de finir sa phrase.

Il n'était que 18 heures et Laetitia avait un travail phénoménal à rattraper. Trop fatiguée par cet écran qui lui grillait les neurones comme elle aimait à plaisanter, elle préféra remettre à plus tard. Elle consulta sa montre, elle avait le temps de faire quelques courses. Elle passa chez le boucher, acheta une belle côte de bœuf, de larges tranches de rumsteck et un beau rosbif. Le boucher s'étonna de la quantité de viande, il l'appela la carnassière. Elle n'aima pas du tout, mais n'en montra rien. Etre le plus neutre possible. Elle expliqua qu'une partie allait au congélateur. Elle passa aussi à la supérette, compléta ce qui manquait dans les placards et revint rapidement à l'appartement. Chiara était déjà là, assise à la table, pensive.

- J'ai fait les courses. Que veux-tu ? dit-elle tout en montrant ce qu'elle avait acheté chez le boucher.

- On mange en rentrant non ?

- Il ne faut pas arriver trop tôt dans ce genre de soirée. Bon alors ?

- Les tranches de viande, ça me va.

Laetitia prit le tablier et s'installa à la cuisine. Elle décrocha la poêle au-dessus des plaques.

- Tu es pensive, tu t'inquiètes pour ce soir ?

- Non, pas le moins du monde, ça n'a rien à voir. Mais ce matin, un type me surveillait, il était derrière moi pendant que je fermais la porte. Puis il a filé en courant et a disparu par le chemin qui mène au pont.

Laetitia arrêta ce qu'elle faisait, fixa Chiara.

- Tu es certaine ?

Chiara confirma.

- Merde, c'est ce que je craignais, il nous a repérés.

- C'est le chasseur dont parlait ta mère ?

- Oui, mais avec elle on ne peut jamais savoir si elle délire ou bien si elle est sérieuse.

- Les Malvaloirs, c'est qui ? Nous n'est-ce pas ?

- Oui et non. C'est ma mère qui utilise ce terme à cause d'un taré qui est dans le même hôpital qu'elle.

- Est-ce que ce n'est pas l'homme qui a quitté l'hôpital ?

- Je ne sais pas, mais nous allons devoir redoubler de vigilance. Si c'est lui, il est dangereux. Tu veux qu'on remette notre soirée découverte ?

- Non, quand on est toutes les deux, je n'ai peur de rien.

Elles arrivèrent au High Light vers 22 heures. Laetitia gara la R5 un peu plus loin, dans une petite rue mal éclairée. Chiara était sur le point de descendre, mais Laetitia la retint par le bras.

- Je te rappelle qu'aujourd'hui on fait comme si, mais on ne va pas au bout. Pour ça, on reste ensemble.

- Ne t'inquiète pas, avec toute la viande que j'ai mangée, je suis rassasiée.

- C'est bien possible, cependant, on ne se lâche pas !

- Comment veux-tu que je drague quelqu'un si on se tient par la main tout le temps.

- Du regard, on ne se lâche pas du regard.

- C'est toi qui a les entrées ?

Laetitia, en guise de réponse, quitta la R5, retrouva sa copine de l'autre côté et la prit par la main tout en lui filant une claque sur les fesses.

- C'est d'un vulgaire !

Une fois dans la salle, elles se dirigèrent au comptoir.

- Maintenant c'est chacun pour soi. Tu te trouves une conquête qui te branches, tu lui payes un verre et après direction un endroit tranquille. Genre les toilettes, c'est l'idéal pour les coups d'un soir. Quelquefois dans les sous-sols y a des endroits pénards. A toi de voir, sinon, il reste le plan bagnole, mais pas dans la mienne.

Laetitia commanda deux tequilas et trinqua avec Chiara. Elles avalèrent leur boisson cul sec et Chiara partit se glisser au milieu de la foule en transe. Laetitia de son côté ne bougea pas, elle observait sa copine. Il ne fallut pas longtemps pour que Chiara accroche un beau blond. Ils se parlèrent à l'oreille, Chiara sourit, fit un signe discret en direction de sa copine pour signifier que c'était ok. Laetitia n'aurait pas imaginé qu'elle réussisse si vite à emballer un clampin sur la piste.

- Tu prends quelque chose ?

Laetitia dévisagea la fille qui venait de se coller à elle. Une superbe rousse au corps parfait.

- C'est gentil, mais je suis déjà avec quelqu'un.

- Et alors. Une autre tequila ?

Laetitia hésita, puis elle se dit qu'elle avait du temps à perdre. Chiara se déchaînait sur la piste, elle pouvait bien prendre un peu de temps pour elle.

- Je t'ai déjà vue ici, tu étais avec un type. Mignon au demeurant.

- En effet, je viens de temps à autre, ça dépend de la programmation.

- C'est dommage que tu sois déjà en main, t'es une super fille. Je te laisse, une ex m'a repérée. Je m'en contenterai pour ce soir.

- Ce n'est pas très sympa pour elle !

- Je n'aime pas baratiner les gens, c'est comme ça, on n'y peut rien et elle le sait.

Laetitia vida le fond de son verre, puis chercha Chiara sur la piste pour savoir où elle en était avec sa conquête d'un soir. Mais très vite elle fut prise de panique, Chiara avait disparu. Elle se leva de son siège, se glissa parmi les danseurs. Elle croisa la nana qui lui avait offert un verre, lui fit un petit signe de la main. Cependant, plus le temps passait, plus le cœur de Laetitia faisait des bonds.

- Si tu cherches ta copine, elle s'est barrée au sous-sol avec le blondinet. Je ne devrais pas te le dire, mais puisqu'on est amies !

- Merci, dit Laetitia en filant en direction des toilettes.

Elle entendit l'autre nana qui demandait « c'est qui cette pouffe ». Sa progression était ralentie à cause du tube que reprenait « La Fraîche », un tube connu de tous dans ce genre d'endroit underground. Elle s'énerva, mais cela ne changea rien, personne n'entendait ce qu'elle s'époumonait à expliquer. Elle dut lutter un bon moment pour traverser la piste, tous sautaient sur place, lançant les bras en l'air tout en remuant la tête. Les cheveux trempés de sueur s'agitaient en tous sens. La peur prit le dessus, Laetitia s'énerva, bouscula toute personne sur son chemin se fichant éperdument des insultes qu'on lui jetait à la figure. Enfin elle réussit à approcher des escaliers, elle dut encore une fois se frayer un chemin parmi les couples qui se caressaient, couples et plus en fonction de l'état des participants. Elle ne trouva pas Chiara, alors elle se décida à fouiller les différents box des toilettes. Lorsque le box était fermé, elle prenait appui sur la porte, sautait et s'agrippait le temps d'effectuer sa vérification et d'essuyer un paquet d'injures. Au bout d'un moment, elle finit par dégouter le bon endroit, dans les chiottes des mecs. Elle enfonça la porte, agrippa Chiara par les épaules et la sortit du box. Une fraction de seconde plus tard et s'en était fini du blondinet. Chiara avait les yeux exorbités, elle n'était plus dans la réalité. Laetitia la secoua violemment jusqu'à ce qu'elle réagisse. Le blondinet qui avait le pantalon au niveau des genoux, voulut intervenir pour avoir la suite du programme. Il prit un coup au plexus et s'effondra sur la cuvette des toilettes, sonné. Laetitia traîna Chiara hors de la boîte, heureusement la nana qui lui avait offert une tequila les aperçut.

- Elle ne va pas bien ta copine, tu veux un coup de main ?

- C'est pas de refus, je crois qu'elle a pris une saloperie et qu'elle est dans le gaz.

A deux, elles portèrent Chiara qui commençait seulement à recouvrer ses esprits.

- Putain, quelle idée d'aller se garer si loin !

- Je me suis gourée, je voyais la boîte plus près et puis je craignais qu'il n'y ait plus de places.

- Tu confonds avec les concerts des Rolling Stones, sache qu'ils ne viennent pas souvent jusqu'à Grenoble. Ça va aller ?

- Oui, merci pour tout.

- Ma proposition tient toujours, même avec ta copine, si ça la branche.

Laetitia finit d'installer Chiara sur le siège passager, lui passa la ceinture de sécurité puis engagea la clef sans démarrer.

- Je suis désolée, j'ai perdu le contrôle. Au départ, je voulais juste un plan baise, puis j'ai eu envie de plus et je suis partie en live. Excuse-moi.

- C'est bon, y a rien eu de grave. Si quelqu'un a déconné, c'est moi, je t'ai perdue de vue un moment à cause d'une gonzesse qui me draguait.

- Etait-elle à ton goût ?

- A mon goût, y a que toi, dit Laetitia en embrassant Chiara. C'est toi que j'aime et personne d'autre, je te l'ai déjà dit. On rentre et je te le montre dès qu'on est à la maison.

- C'est drôle que tu utilises cette expression, la maison. Tu voudrais pas qu'on ait un enfant ? Non laisse, c'est une bêtise.

- Ce n'est pas une bêtise, mais tu n'es pas prête, tu pourrais t'attaquer à lui.

Des larmes coulèrent des yeux de Chiara, une profonde tristesse s'empara d'elle. Elle se nicha dans le cou de Laetitia, longtemps. Au point que seul le froid parvint à les séparer.

Potard et ajout d'un overdrive à 16

Chiara se préparait à partir, elle avait déposé son manteau sur le lit. Très assoiffée, elle était en train de se servir un grand verre d'eau lorsque la sonnette résonna. Elle se demanda qui pouvait bien venir la déranger.

- Ouiiii, deux minutes.

La sonnette retentit à nouveau.

- Deux minutes !

Elle reposa son verre et se dirigea vers la porte, elle l'entrebâilla.

- Ah, je suppose qu'il faut vous ouvrir !

- Ce serait mieux en effet, dit Marthe d'un ton cinglant.

Chiara referma la porte pour ôter la chaîne de sécurité. Chaîne qu'elle n'avait jamais utilisée avant la venue de l'homme. Elle craignait cette visite impromptue. Avait-on porté plainte suite à l'agression d'hier soir dans la boîte.

- Vous vous barricadez ? C'est nouveau ?

- Que voulez-vous, à part vous occuper de sécuriser mon logement ?

- Est-ce que vous avez croisé Mouta hier dans la soirée ?

- Pas le moins du monde.

- Je vous conseille de ne pas jouer au plus malin avec moi. Elle a disparu et visiblement elle a été attaquée !

- Faut-il que j'informe mon avocat ?

- Non, ce ne sera pas nécessaire, je vous préviens, c'est tout. Que faisiez-vous hier soir ?

- Je mangeais avec ma copine.

- C'est tout ?

- Non, elle m'a accompagnée en boîte à Grenoble, le High Light.

- Je ne t'avais pas entendue entrer.

- J'ai oublié ma sacoche. Et vous que venez vous faire à cette heure ?

- Madame m'accuse d'avoir estourbi Mouta, la gendarme.

- Rien que ça !

- Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai informé votre amie qu'elle avait disparu et je voulais...

- Il y a une explication simple à votre inquiétude.

- Je vous écoute.

- Mouta est passée hier soir voir le docteur Saint-Pierre, elle s'était entaillée la main en découpant du potimarron en dés. L'entaille était tellement profonde qu'il l'a envoyée aux urgences de Bourg-Saint-Maurice pour qu'on lui pose des points de sutures. Et à mon avis, elle y est encore.

Le portable de Marthe se mit à sonner.

- Oui, allô !... A c'est vous... Je viens d'être mise au courant... Vous rentrez par le car... Ok je viens vous chercher à la descente.

Marthe raccrocha et rangea son téléphone dans sa poche intérieure.

- Bien, vos propos sont confirmés par Mouta elle-même.

Marthe était sur le point de quitter l'appartement.

- Pas d'excuses, tout est normal, vous nous accusez de tous les maux de la terre et vous partez comme ça ! intervint Laetitia.

- Excusez-moi pour le dérangement, ça vous va !

- Vous êtes pour le minimum syndical si je comprends bien, compléta Chiara.

- Je suis vraiment désolée, j'ai eu très peur, bêtement, c'est ma seule excuse. Bonne journée et à nouveau je vous présente mes excuses.

Chiara et Laetitia raccompagnèrent Marthe jusqu'à la porte. Elles attendirent cinq minutes histoire de vérifier que la gendarme avait bien quitté les lieux.

- Je te jure que j'ai eu la peur de ma vie, dit Chiara. Je croyais qu'elle venait à cause du type d'hier.

- Il faut que tu apprennes à garder ton sang froid en toutes circonstances, tu respirez, tu fais répéter pour te laisser le temps de réfléchir.

- Merci pour ces précieux conseils, mais je crois que je n'ai rien laissé transparaître.

- Je le pense aussi, mais tu as eu de la chance, car la gendarme avait l'esprit fixé sur Mouta et sa disparition. Dans d'autres circonstances, notamment avec Mouta, il faut que tu appliques mes recommandations à la lettre.

Pendant ce temps-là, Mouta arrivait en car au terminus de Moûtiers. Contrairement à ce qu'elle attendait, au volant, ce n'était pas Marthe mais Eric.

- Elle n'est pas là Marthe, y a un souci ?

- Non, c'est juste qu'elle a vu qu'elle ne pourrait pas être à l'heure.

- Des trucs à terminer au bureau j'imagine, proposa Mouta sans trop croire à ce qu'elle venait de dire.

- Non, elle s'est rendue au domicile de mesdemoiselles Scoldi et Savier.

- Un souci ?

- Oui, vous.

Mouta se tourna vers Eric, il fixait la route avec assiduité. Il sentit le regard de sa chef passer sur lui.

- Et vous pouvez développer un peu.

- On a cru que vous étiez morte, à cause du sang.

- Que veniez-vous faire chez moi ?

- Ce n'est pas de mon fait, c'est Marthe et le commandant. Le romancier était passé au bureau et il disait que vous alliez mourir, que ça s'était écrit tout seul dans son roman.

Mouta hocha la tête, n'en revenant pas que le commandant ait cru à un tel tissu d'inepties.

- Déposez-moi à mon appartement, puis rentrez à la brigade. Vous direz que j'arrive, le temps de prendre une douche et de me changer.

- Bien capitaine.

Ils n'eurent pas d'autres échanges durant tout le trajet. Eric repensait aux informations qu'il venait de communiquer, repassant chaque mot dans sa tête de peur d'avoir dit des âneries. Mouta de son côté était concentrée sur Olivier, un type qu'elle avait apprécié au départ, mais qui maintenant l'exaspérait. Elle sentait bien que soit il était timbré de chez timbré soit il mentait sciemment pour masquer ses méfaits.

Eric se gara le long du trottoir le temps que Mouta quitte le véhicule et récupère son manteau déposé sur le siège arrière.

- Quand vous aurez cinq minutes à perdre au lieu de papoter avec Hugo, vous me viderez toutes les cochonneries qui encombrent le hayon.

Elle claqua la porte sans s'occuper de la réponse.

La femme de ménage attendait qu'elle passe, affichant toute la mauvaise humeur possible. Mouta s'excusa platement en marchant sur la pointe des pieds. Elle prit les escaliers et monta à l'étage. Elle fut assez surprise de trouver son appartement barré de rubalise. En découvrant la porte défoncée, elle eut un mouvement de mauvaise humeur. Elle avait passé toute une partie de la matinée à installer tant bien que mal un verrou et tout était à refaire.

En entendant la femme de ménage arriver sur le palier, elle se dépêcha d'arracher les rubans afin de rentrer chez elle. Le coup de poignard entre les omoplates provoqua une douleur soudaine qu'elle ressentit à peine. Sa principale préoccupation était de trouver un moyen d'aspirer de l'air. La perte de sang, lui fit rapidement plier les genoux. Elle s'affaissa sur le sol. Elle tenta une dernière vérification, la dernière de sa carrière. Était-ce ou n'était-ce pas la femme de ménage. Mais il ne faisait aucun doute qu'elle n'avait pas transformé son balai en arme blanche. Elle voulait pourtant vérifier, l'idée était idiote, mais elle n'y pouvait

rien. Dans un dernier râle elle tenta d'appeler à l'aide, un appel qui ne fut qu'une ultime tentative d'inspirer un peu d'air. Peut-être une dernière odeur parvint jusqu'à son subconscient, l'odeur de son propre sang qui emplissait ses poumons.

Lorsqu'Eric entra dans la brigade, il fut confronté au regard inquisiteur de ses collègues. Le commandant arriva juste après. Ce fut lui qui prit la parole.

- Elle est où Mouta ? Elle n'est pas avec vous ?

- Elle m'a dit de la laisser chez...

- Mais quel con ! ne put s'empêcher de hurler Marthe. Quel con ! Matéo avec moi, on file au logement de Mouta. Lucie tu appelles chez elle et tu lui dis de se barricader.

Eric se retrouva seul face au commandant.

- Qu'est-ce qui se passe, je ne comprends rien.

- On vous a ordonné de ramener Mouta à la brigade, est-ce qu'elle est à la brigade ?

- Elle voulait juste...

- Est-ce qu'elle est à la brigade, hurla le commandant. Le romancier a disparu et vous avez laissé Mouta, blessée gravement à la main, ce qui fait qu'elle est incapable de se défendre ! Vous ne voyez rien qui cloche !

- Mais il est là le romancier.

Le commandant pivota sur lui-même.

- D'où vous sortez, vous ? On vous cherche partout.

- J'étais dans la petite salle et je me suis endormi. J'ai pas fermé l'œil cette nuit. Est-ce que je peux avoir un petit quelque chose à manger, j'ai une faim de loup !

Potard et ajout d'un overdrive à 17

L'homme errait sans but. Il ne savait plus quelle conduite tenir. L'autre ne s'adressait plus à lui depuis qu'il avait exécuté son plan. Pourtant, il s'agissait de la seule option possible, se débarrasser de la gendarme. L'homme était certain d'avoir agi pour la bonne cause. Et puis il avait bien senti que cette pauvre femme était désespérée car elle n'arrivait à rien. Condamnée à vivre en compagnie d'un chat, que pouvait-elle attendre de la vie ? Rien, disparaître. Au final, il avait été son sauveur. Après avoir fait le tour de la situation, il se dit qu'il devait se concentrer sur sa mission, détruire les deux Malvaloirs. Il en avait croisé une, maintenant il en était absolument sûr. Elle avait senti sa présence, mais n'avait pas été assez rapide pour agir. La deuxième devait être celle qui vivait avec elle. Son odeur était maintenant très présente dans le lieu de vie. Mais comment les piéger une à une, car à deux, elles étaient trop puissantes, surtout l'autre.

L'homme était revenu au niveau de l'ancien pont. Il appréciait ce lieu, la neige recouvrait les roches qui affleuraient dans les rapides. Les couleurs vives avaient été mangées par l'hiver, il ne restait que des nuances de gris qui noyaient les arbustes décharnés. Si l'on suivait le chemin en passant le pont, on regagnait la route principale. Ce passage était interdit à la circulation à cause des éboulements. Une partie du tunnel avait dégringolé sur la route. Mais l'homme n'en avait que faire, il enjamba la barrière marchant sur ce qui restait de bitume brisé par le froid en plaques disparates. Il s'engagea dans le premier tunnel, l'eau ruisselait de la voûte, par endroit elle se transformait en une multitude de petites cascades.

Au sortir de cette sorte de caverne, il trouva le petit banc mangé par la rouille. Sur le haut du dossier, un piaf piaillait à tue-tête. L'homme s'approcha, tout doucement, afin de ne pas effrayer l'oiseau, mais il s'envola et disparut. La tristesse s'empara de l'homme, il aurait aimé partager la compagnie du chanteur. Maintenant, seul le bruit de la rivière en contrebas agrémentait le paysage d'un murmure continu. L'homme resserra les pans de son blouson, pour la première fois, il avait froid.

Assis sur son banc, il cherchait désespérément une idée. Il regrettait que l'autre lui-même ne soit pas là pour le conseiller. La raison pour laquelle celui-ci l'avait abandonné, restait un mystère. Il savait qui étaient les deux Malvaloirs, avec une forte probabilité. L'homme s'amusa de ce mot, probabilité, qu'il ne comprenait pas. Ce mot appartenait à l'autre, lui en était privé. Il y avait ainsi tout un pan du monde qui échappait à son entendement à cause des mots. Une idée lui vint soudainement, la route, il pouvait rejoindre la route. Le Malvaloir revenait souvent par là pour regagner son antre. Il ne savait pas encore comment il allait s'y prendre, mais il trouverait sur place un moyen pour obliger son véhicule à s'arrêter.

Le stop, tu pourrais faire du stop, proposa Olivier. Ou encore, te mettre au milieu de la route et forcer la voiture à s'immobiliser. On a vu ça dans plein de faits divers. Olivier tentait de se faire entendre de son personnage. Il voulait que ce dernier retrouve une place de choix dans le roman. L'idée de départ lui plaisait, la solitude, le banc, la nature, même l'oiseau qui venait pousser la sérénade. Mais maintenant il fallait le retour de l'autre. Sinon, son idée de départ ne fonctionnait plus. La dissociation, le docteur, tout ça perdait de son importance et le lecteur ne comprendrait pas.

- Vous parlez tout seul ? demanda Marthe qui était entrée dans le bureau depuis un moment.

- Oui, je fais ainsi pour construire mon récit. De cette façon les personnages prennent de la consistance.

- Je vous ai entendu parler d'un homme sur un chemin. Qui est cet homme ?

- Un fou, il croit avoir une mission, détruire des sortes de vampires. Les Malvaloirs. Mais je vous en ai déjà parlé.

- Vous avez aussi parlé de, je cite, la gendarme. Est-ce Mouta ?
- En effet, je me sers de faits réels pour alimenter mon roman, mais j'insiste, il s'agit d'une fiction. Lorsqu'il sera terminé, tous les noms seront transformés ainsi que les lieux. Une partie du récit sera modifiée aussi.

- Où étiez-vous ce matin ?
- Je vous l'ai dit, dans le réduit, comme personne ne s'occupait de moi, je me suis installé là, il fallait que je dorme. D'ailleurs, j'ai demandé un petit quelque chose à manger. Je ne l'ai toujours pas eu.

- Eric, viens voir ! hurla Marthe tout en ouvrant la porte du bureau.

- Oui, dit ce dernier en rappliquant à toutes jambes.

- Un sandwich au jambon, ça ira ?

- Si y a, je préférerais de la viande rouge.

- Rappelle un sandwich à la viande rouge pour ce monsieur.

Marthe referma la porte afin de ne pas être dérangée. Elle resta un instant pensive. Viande rouge résonnait bizarrement dans son esprit. Elle essayait de faire un lien, mais ce lien ne venait pas.

- Parlons sérieusement, hier vous vous êtes échappé, n'est-ce pas ! On vous a cherché partout et on ne vous a pas trouvé.

- Avez-vous regardé dans le réduit. Là se trouve les seaux et les balais.

- Oui, mentit Marthe.

Elle savait très bien qu'ils avaient fouillé les bureaux, même les cellules du fond, rien. Mais qui aurait pensé à ce putain de réduit, songea-t-elle.

- Et bien vous vous trompez, car j'y étais bien.

- Vous y avez passé la nuit, à qui voulez-vous faire croire une chose pareille !

- Lorsque je suis arrivé, il était cinq heures passé, vous m'avez laissé poireauter plus de deux heures. Et je vous ferais remarquer que je n'ai pas protesté. Ensuite vous m'avez interrogé au moins pendant une heure, puis vous m'avez délaissé. Il était deux heures du matin quand je suis entré dans le réduit. J'ai émergé vers huit heures, finalement je n'ai pas dormi tant que ça. Moi, il me faut mes dix heures de sommeil.

Marthe quitta le bureau, exaspérée d'entendre ce qu'elle savait déjà puisque Matéo avait joué la même partition avec l'écrivain. Elle fila dans le bureau du commandant. Frappa à la porte.

- Entrez ! Ah c'est vous. Alors ?

- Alors rien, il maintient sa version. Est-ce qu'on a retrouvé l'arme du crime ?

- Toujours pas. On a interrogé la femme de ménage, elle a parlé d'un vague type en sweater, mais comme elle avait terminé, une seule chose importait, ranger son matériel et rentrer chez elle.

- Donc on n'est pas plus avancés ! Je suis certaine qu'il nous baratine, j'y crois pas à cette histoire de cagibi. Je le connais, il fait quatre mètres carrés, on ne peut pas s'y allonger facilement. Mais là où il nous tient, c'est qu'on n'a pas pensé à chercher à cet endroit ! Que peut-on faire pour le garder à portée de main ?

- J'ai bien peur qu'on n'ait pas grand-chose à se mettre sous la dent.

- On va libérer ce taré !

- A-t-on d'autres choix ?

Marthe revint à son bureau, expliqua à son principal suspect qu'il était libre et qu'il pouvait partir. Olivier la remercia très poliment puis s'éclipsa.

- Ne vous éloignez pas trop, il faut qu'on puisse vous joindre en fonction des informations qu'on est susceptibles de collecter.

- Je serais chez moi, j'ai pris du retard dans l'écriture de mon roman.

En revenant, Marthe s'arrêta à hauteur du comptoir derrière lequel se trouvait Lucie.

- Il vous fait tourner en bourrique, n'est-ce pas ?

- Tu peux le dire.

Marthe était plantée là, devant le comptoir, plongée dans ses pensées.

- Putain ! Le roman s'écria-t-elle, faisant sursauter Lucie. Ce crétin nous balade, le sandwich à la viande, c'est dans son roman. Lui et l'homme ne font qu'un ! Je suis certaine qu'il n'était pas dans ce cagibi, il nous raconte des salades.

- Quel cagibi ? Celui dans lequel on range le matériel de nettoyage ?

- Oui, il s'y était endormi.

- Ça m'étonnerait !

- Que veux-tu dire ?

- Qu'il est fermé à clef, que c'est moi qui la possède et la donne lors de l'entretien. C'est une directive de Mouta, elle pensait que ce n'était pas normal de laisser des endroits accessibles, qu'il était facile de s'y planquer pour nous échapper.

- Tu la mets où cette clef ? Il aurait très bien pu la voler.

- Elle est dans le placard à clefs, dans l'arrière salle, placard qui est lui-même fermé. Il n'existe que deux clefs, une c'est moi qui l'aie et je pars avec. L'autre c'est le commandant.

- Merde, Olivier nous a baratinés. Dis au commandant que je pars choper le romancier, que lui et l'homme de son roman, ne font qu'un !

Marthe attrapa son arme et son blouson, s'équipa tout en quittant la brigade. Elle regarda d'un côté et de l'autre, personne. Elle prit le parti de rejoindre la maison de l'écrivain. A bout de souffle, lorsqu'elle arriva, elle sonna, tambourina, aucune réaction. Elle fit le tour, le carreau de la porte de la cuisine n'avait toujours pas été remplacé. Elle hésita, puis pénétra dans la maison. Tant pis pour la procédure. Avec un peu de chance, pensa-t-elle, le commandant a informé le procureur. De toute façon, il serait toujours possible d'arguer d'un danger imminent. Que l'homme pouvait s'en prendre à Olivier, ce qui n'était pas totalement faux. Une fois à l'intérieur, elle fut obligée de se rendre à l'évidence, il les avait bien eus. Par curiosité, elle bougea légèrement la souris, l'écran s'alluma, elle parcourut des yeux ce qui était écrit.

L'homme errait sans but. Il ne savait plus quelle conduite tenir. L'autre ne s'adressait plus à lui depuis qu'il avait exécuté son plan. Pourtant, il s'agissait de la seule option possible, se débarrasser de la gendarme. L'homme était certain d'avoir agi pour la bonne cause. Et puis il...

- L'enfoiré !

Potard et saturation à 1

Chiara roulait tranquillement sur la route. La journée avait été bonne et elle allait retrouver Laetitia qui devait lui préparer une surprise. Que pouvait-elle bien avoir en tête. Un repas aux chandelles suivi d'une nuit coquine ? Une sortie à deux, juste pour le plaisir d'être ensemble ? Elle se prit à imaginer les tenues les plus affriolantes, le petit haut légèrement transparent qui dévoilerait son corsage noir. La jupe au-dessus du genou qui faisait briller les yeux de Laetitia et glisser sa main dessous pour la caresser. Elle repensa à la fois où elle buvait son café toute seule, prête à partir pour le bureau. Pour une fois elle était légèrement en avance ce qui allait lui permettre de relire son dossier. A la place, elle se trouva à poil dans le salon, tout ça à cause de la fameuse jupe.

Elle ne le vit qu'au dernier moment. Elle écrasa le frein, la voiture partit en vrille, le corps passa au-dessus du capot. Une congère stoppa net le véhicule. Il lui fallut un moment avant de recouvrer ses esprits. Le sang coulait sur son visage, elle avait heurté le montant en ferraille. Dans la boîte à gants, elle trouva les kleenex, en prit plusieurs pour s'essuyer. Au moment de sortir du véhicule pour constater les dégâts, elle revit la scène qui l'avait conduite à heurter le mur de neige.

- Le type que j'ai fauché ! s'écria-t-elle.

Elle descendit du véhicule, elle scruta les alentours, personne. Elle en vint à penser qu'elle avait rêvé. Qu'elle s'était assoupie au volant. Elle vérifia l'état de l'Audi, pas de tôle froissée, même le rétro qui avait claqué contre la portière était sain et sauf. Plusieurs voitures s'arrêtèrent pour lui proposer de l'aide, elle expliqua que tout allait bien et qu'il n'y avait pas de casse. Une fois au volant, elle regretta d'avoir laissé les aides s'envoler. Est-ce que l'Audi allait redémarrer ? Elle mit le contact, le moteur toussa. Elle réitéra sa tentative, enfin le ronron rassurant se fit entendre. Elle recula pour se dégager de la neige, elle dut s'y prendre à plusieurs reprises, mais au final les roues finirent par accrocher la partie bitumée. Elle hésitait à appeler sa copine, elle fouilla dans son sac à la recherche de son portable. Il fallait qu'elle fasse un arrêt au garage, ne serait-ce que pour un avis sur la direction. Elle appuya sur le zéro, puis le portable valdingua dans la voiture, un coup de lame la cueillit au bras, puis un choc à la tête et elle perdit connaissance.

Laetitia était encore au secrétariat médical. Trop de travail était en attente, elle devait avancer. Elle saisit le combiné, composa le numéro de Chiara. Elle laissa sonner, le message du répondeur prit le relais.

- Encore occupée au bureau à faire je ne sais quoi, je n'ose pas imaginer ! Je voulais juste te dire que je serai à la bourre ce soir, trop de boulot. Je t'aime, à plus.

Elle raccrocha, il était fréquent que Chiara ne réponde pas, quand elle était en réunion elle coupait son portable. Le dossier du patient suivant attendait au-dessus de la pile, elle s'en saisit et passa à la facturation. Le serveur de la sécu tournait au ralenti, ce qui avait le don de l'exaspérer, elle perdait un temps fou. On poussa la porte, elle leva la tête pour dire qu'il fallait lire la pancarte, que c'était fermé, mais elle ne le fit pas.

- Encore vous, mais je suis la seule personne dans ce bled qui vous préoccupe !

- Ecoutez, nous sommes inquiets, je venais vérifier que vous alliez bien, mais le principal souci, c'est votre copine. Où se trouve-t-elle en ce moment ?

- A son bureau, je suppose. Je viens d'appeler et j'ai eu le répondeur à l'instant. Que se passe-t-il ?

- Vous avez le numéro de son lieu de travail ?

- Pouvez-vous me dire ce qu'il y a !

- Donnez-moi ce putain de numéro au lieu de tergiverser.

Laetitia, désarçonnée par le ton de Marthe, obtempéra. Le secrétariat prit la communication, Laetitia, mit en ampli.

- *Allô, ici la gendarmerie de Champagny-en-Vanoise, est-ce que madame Scoldi est encore dans vos locaux ?*

« *Non, il n'y a plus personne et j'allais partir.* »

- *Quand a-t-elle quitté l'entreprise ?*

« *Margot ! elle est partie à quelle heure Chiara ?* »

On entendit une voix lointaine répondre.

« *Ma collègue me dit que ça fait au moins une heure, ils ont fini plus tôt à cause du chef de projet qui devait filer.* »

- *Merci pour cette précieuse information.*

Laetitia coupa la communication.

- *Elle vient directement vous rejoindre ?*

- *Oui, dites-moi ce qui se passe nom d'un chien !*

Marthe utilisa son portable pour contacter le commandant.

- *Elle n'est plus au bureau, elle est donc sur la route et vu qu'il faut moins d'une heure pour venir jusqu'ici, c'est qu'il y a eu un problème. Vous êtes sur la route ? Je vous rejoins, le temps d'informer mademoiselle Savier de la situation.*

Elle rangea son portable et s'adressa enfin à Laetitia qui bouillait d'impatience.

- *Nous avons de fortes raisons de croire que monsieur Mayre, l'écrivain, vous en veut à toute les deux. Et nous avons aussi des raisons de penser qu'il n'a plus toute sa tête. Voilà la situation résumée en deux mots. Donc, si vous le permettez, je vous raccompagne, vous vous enfermez à double tour et vous n'ouvrez à personne. Prenez vos affaires, nous devons agir vite, car je dois aller en renfort sur place. Evidemment si vous avez des nouvelles, vous nous contactez immédiatement. Si nous avons besoin de vous, nous appellerons juste avant de frapper à la porte. Vous avez bien compris ?*

Laetitia acquiesça. Elle entassa rapidement les dossiers, coupa l'ordinateur, ferma à clef et suivit Marthe jusqu'à chez Chiara.

- *Vous vivez chez elle si je comprends bien. Alors c'est le grand amour.*

- *Je ne sais pas si le moment est bien choisi pour parler de ça.*

Laetitia pressa le pas et plus un mot ne fut échangé. Marthe ne la quitta qu'une fois chez elle porte fermée. Lorsque Laetitia se retrouva seule, elle n'avait plus qu'une idée en tête, quitter les lieux et partir à la recherche de Chiara. Elle n'avait aucune confiance en la gendarmerie du coin. Elle jeta un œil discret par la fenêtre. Marthe disparaissait au loin. Elle ôta tous ses vêtements pour enfiler une tenue sportive adaptée à la marche. L'anorak doublé de polaire traînait dans un carton, elle renversa le tout sur le sol. Elle vérifia que son portable était chargé et qu'elle avait les clefs. Un petit sac de rando qui appartenait à Chiara attendait dans le fond du placard, elle s'en empara, y fourra le couteau avec la gaine. Puis elle fila au bar en prenant soin de vérifier que Marthe n'était pas dans les parages. Elle poussa la porte d'un coup.

- *Tiens, une revenante, ça faisait un moment qu'on ne...*

Mais Hugo n'eut pas le temps de finir sa phrase que Laetitia enjambait le comptoir.

- *Ton fusil, il est toujours dans le cellier avec la boîte de cartouches ?*

Hugo ouvrit de grands yeux, cherchant quelqu'un à prendre à témoin.

- *Tu vas me répondre, ou bien faut que je te coupe les couilles, expliqua Laetitia en attrapant un couteau qui servait à trancher les citrons.*

- *Du calme, faut pas s'énerver comme ça !*

- *Je ne suis pas énervée, mais si tu continues à jouer au plus fin, je pourrais perdre patience.*

Laetitia poussa Hugo en direction du cellier, le fusil était dans le râtelier. Hugo l'en décrocha et le tendit à Laetitia.

- *Maintenant, les cartouches!*

Il obtempéra tout en cherchant à gagner du temps. Laetitia lui arracha la boîte des mains. Elle quitta le bar aussi rapidement qu'elle était entrée. Elle grimpa dans sa R5, jeta tout sur le siège arrière, puis mit le contact. Au même moment, son téléphone vibra. Elle l'alluma et découvrit, horrifiée, sa copine affalée sur le sol du chalet, son pull bleu, celui qu'elle lui avait offert, imprégné de sang.

- Enculé, hurla-t-elle.

Elle démarra en trombe, prit le chemin de la Dent. Elle roulait trop vite, mais elle s'en fichait, la voiture ne monterait pas jusque là-haut à cause de la neige. Elle voulait utiliser l'inertie de la R5 pour aller le plus loin possible. Le pare-choc heurta le monticule de neige qui bordait le chemin. Elle redressa, la chance voulut que les roues aient suffisamment d'adhérence pour relancer la voiture à pleine vitesse.

Arrivée au virage en épingle, elle tenta d'éviter l'embarquée, mais n'y réussit pas. Le véhicule s'immobilisa dans le tas de neige. Elle récupéra ses affaires et poursuivit à pieds, le fusil en bandoulière.

A mi-chemin, elle prit le temps de charger l'arme avec deux cartouches de chevrotine, du gros calibre pour le sanglier. Ça tombait à pic. Le chalet était à peine visible à cette distance. Elle savait que le temps lui était compté et que ce salaud lui tendait un piège en l'appâtant avec sa copine. Mais elle n'avait guère le choix. Elle doubla la cadence, retrouvant son instinct de chasse.

Arrivée à hauteur du refuge, elle le contourna et passa sur l'arrière. Elle ajusta le fusil et fit feu à deux reprises dégommant chacune des deux fenêtres. Elle rechargea. Arrivée devant la porte, elle tira à nouveau, à bonne hauteur afin de ne pas risquer de toucher Chiara. A nouveau, elle rechargea avec la dernière cartouche, défonça la porte d'un coup de pied. Chiara était allongée sur le sol, toujours dans la même position. Seule. Où pouvait bien être l'écrivain, se demanda Laetitia.

Olivier relut une dernière fois son texte, satisfait, il plaça la feuille qu'il venait d'imprimer sur la pile.

Potard et saturation à 2

Matéo et Eric patientaient dans la salle d'attente du service psychiatrique du docteur Mazink de l'hôpital de Grenoble. Matéo aurait préféré que Mouta soit avec eux, depuis sa mort, il ne se sentait pas à la hauteur de ses nouvelles responsabilités. Ils étaient ici pour conclure une affaire de routine, avoir des informations sur la mère de Laetitia. La montre d'Eric indiquait 10h15, le temps semblait figé dans cette pièce aux murs blanc crème constellés d'affiches de prévention. Plus d'une demi-heure s'était écoulée et ils poireautaient toujours. Une personne en blouse blanche passait de temps à autre, laissant espérer qu'on allait s'intéresser à eux, mais il n'en était rien. Matéo se leva de son siège pour s'adresser à la secrétaire et lui dire qu'eux non plus, ils n'avaient pas que ça à faire. A cet instant se présenta le psychiatre, un peu plus et ils se télescopaient.

- Désolé pour l'attente, mais nous avons eu une urgence à gérer. Si j'ai bien compris, vous souhaiteriez parler à madame Savier.

- C'est exact et aussi avoir quelques informations, dans les limites du secret médical, ça va de soi.

Matéo préférait prendre les devants et éviter de froisser le représentant des gus en blouses blanches. Expression qu'il n'avait cessé de répéter à Eric sur la route qui conduisait de Champagny à Grenoble. Eric avait écouté d'une oreille distraite, concentré sur sa dernière conquête, une petite serveuse sympa dans un bar de Moutiers.

Les hommes suivirent le psychiatre qui les accueillit dans son bureau. A peine entrés, ils durent attendre que le médecin ait répondu au téléphone pour une histoire de prescription. Ce qui prit pas loin de 10 minutes.

- Comme vous voyez, je suis très demandé. Est-ce que je me suis présenté ?

- Vous êtes le docteur Mazink, indiqua Matéo qui souhaitait en venir au sujet qui le préoccupait le plus rapidement possible. Voici Fontenier, mon collègue de la brigade de gendarmerie de Champagny et je suis Sorrentino, voici nos cartes attestant de notre fonction.

Les deux gendarmes, exhibèrent leurs cartes, cartes que le psychiatre étudia attentivement.

- Vous êtes calabrais ?

- En effet, répondit Matéo sur un ton sec, trouvant que les présentations prenaient trop de temps à son goût.

- J'y suis allé en vacances, du côté de...

- Peut-on aborder le motif de notre présence.

- Vous avez raison. Que puis-je vous dire ? Madame Savier est parmi nous pour discordance avec la réalité. Elle est fréquemment délirante, et peut se mettre en danger.

- Peut-on savoir sur quoi porte son délire ou bien ses délires.

- Délire de persécution, elle est persuadée d'être une sorte de personnage mythologique qui serait attaqué par un homme. Elle a fait une fixation sur un patient de notre service.

- Est-ce sa fille qui est à l'origine de la demande d'internement ?

- Non, cela fait suite à une interpellation, madame Savier avait tenté de mordre un jeune homme au niveau du cou. Elle s'est acharnée sur lui, il a fini aux urgences, il s'en est fallu de peu qu'il décède des suites de ses blessures.

- Et l'homme sur lequel madame Savier a fixé son délire, comment va-t-il ? questionna Eric.

Matéo lança un regard exaspéré à son collègue, n'appréciant pas trop qu'il intervienne dans l'enquête, surtout avec le paquet de conneries récentes qu'il traînait derrière lui.

- C'est difficile à dire, il nous a faussé compagnie.

- Et lui, il était là pour quelle raison ?

- On l'avait retrouvé tout nu dans la campagne, la bouche pleine de sang, il avait attaqué une chèvre à pleines dents. Et ce qui avait motivé le fait qu'il passe par chez nous, il était persuadé d'avoir une mission, éliminer des Malvaloirs.

- C'est quoi ? continua Eric sans se soucier de Matéo qui s'agitait sur sa chaise.

- Je ne sais pas, il n'a jamais voulu s'étendre sur ce point.

Matéo avait tout d'abord suivi cet échange d'une oreille distraite ne voyant pas l'intérêt porté à ce type. Ils étaient là pour la mère de Laetitia, pas pour s'occuper de tous les frappingues de l'hôpital. Son attention fut alors captée par un élément, l'homme tout nu dans la prairie.

- Peut-on avoir une photo de ce monsieur ?

- Je croyais que vous étiez là pour madame Savier.

- Et tout ce qui la touche de près ou de loin.

Le docteur décrocha son téléphone, demanda qu'on lui apporte le dossier de l'inconnu qu'on avait retrouvé nu dans une prairie.

- Voulez-vous un café en attendant ?

Eric acquiesça sous le regard interloqué de Matéo, qui avait autre chose à faire que de boire du café. Le médecin lança la machine à expresso et déposa deux tasses devant chacun des gendarmes.

- Sucre ?

- Non, coupa Matéo, nous le buvons noir.

Eric, qui mettait autant de sucre que de café, en était pour ses frais. Le psychiatre s'installa à son bureau avec son café et deux sucres, qu'il remua longuement. On frappa à la porte, la secrétaire entra et déposa un dossier sur le bureau.

- Voici à quoi il ressemble.

- Ce n'est pas notre homme, dit Matéo après avoir étudié longuement la photo.

- Non, c'est l'écrivain, coupa Eric.

- L'écrivain, mais de quel écrivain tu parles ? L'écrivain ! s'exclama Matéo tout en tapant du poing sur le bureau. Putain, mais tu as raison !

Le psychiatre étudia Matéo d'un air dubitatif tout en protégeant son café.

S'en suivit la visite à la mère de Laetitia qui n'apporta rien de plus. Son regard était fixé sur le lointain et elle ignora totalement la présence des trois hommes. Une fois de retour dans leur véhicule, Matéo contacta le commandant pour l'informer des découvertes. Il fut suffisamment fair-play pour ne pas s'attribuer les lauriers, ce qui eut pour effet de faire remonter la cote d'Eric dans la brigade. Moins d'une heure plus tard ils étaient de retour. Le commandant les attendait, pressé de s'entretenir avec les deux gendarmes.

- Bravo, je crois que nous venons de faire un grand pas dans cette enquête. Une question demeure, si l'écrivain est l'homme que nous avons retrouvé près de la rivière, comment se fait-il que nous ne l'ayons pas identifié ?

- Il doit avoir un complice et ce que nous avons pris pour une dissociation de la personnalité, ne l'était pas. Il y avait alors effectivement deux hommes sur place, dont un qui est passé inaperçu, expliqua Matéo. Tu en penses quoi ? dit-il en se tournant vers Eric.

Eric fut tellement surpris qu'on s'adresse à lui pour demander un avis, qu'il mit du temps à réagir. Il pensa tout d'abord que Matéo parlait à quelqu'un d'autre.

- Alors, t'en penses quoi ?

- Soit tu as raison, soit l'écrivain est le roi du déguisement. On a une photo de lui ?

- Non.

- Je vérifie sur le moteur de recherche.

Les deux hommes avaient le regard rivé sur le commandant qui pianotait sur son ordi.

- Bizarre, il n'y a pas la moindre occurrence sur lui. Pour un auteur de roman, c'est étonnant.

- Il doit utiliser un nom d'emprunt. Il faudrait connaître son éditeur.
- Vous allez chez lui, s'il n'est pas là, vous avez l'autorisation de pénétrer dans la maison, le procureur nous suivra. Maintenant qu'on commence à avoir des éléments solides contre lui, ça change la donne.

- Et les deux filles, on fait quoi ? intervint Eric.

- Ce ne sont plus nos priorités, on laisse de côté.

Eric et Matéo grimpèrent dans le 4x4 pour rejoindre la maison de l'écrivain. Pendant ce temps-là, Marthe arrivait au café suite à l'appel de la femme d'Hugo. Elle n'avait pas très bien compris de quoi il était question, mais pour que Mireille soit ainsi aux cent coups, ce qui n'était pas dans ses habitudes, ça valait le déplacement. Elle poussa la porte, entra et ne trouva personne excepté la femme d'Hugo et celle de Fabrice. Depuis la mort du chasseur, elles étaient devenues amies et c'était sur les conseils de celle-ci que Mireille avait demandé à parler à Marthe.

- C'est le désert aujourd'hui ! Y a une occasion particulière qui m'échappe ?

- Hugo a été obligé de donner son fusil à Chiara, elle l'a menacé. Elle lui a volé aussi sa boîte de cartouches.

- Elle a dit pourquoi ? Parce que ce n'est pas vraiment son genre. Je crois bien qu'elle ne sait même pas se servir d'une arme.

- Aucune explication, elle a enjambé le comptoir et elle a menacé mon mari avec un couteau. Celui-ci !

Elle désigna un couteau sur le comptoir.

- Hugo laisse traîner les couteaux maintenant !

- Non, elle l'a pris dans la boîte, là-haut sur l'étagère, puis elle l'a jeté sur le sol avant de déguerpir.

- Je peux lui parler au Hugo ?

- Il est avec toute la bande, ils sont armés et ils filent en direction du refuge. C'est Gilles qui a vu l'Audi qui s'engageait sur le chemin.

- Elle n'ira pas loin, avec toute cette neige. Bon, je n'aime pas trop cette histoire, je préviens le commandant et je monte au refuge.

Potard et saturation à 3

- Vous êtes donc la sœur de Olivier Mayre, l'écrivain qui a pour pseudonyme Fred Mauly.
- Excusez-moi, mais c'est l'inverse, je suis la sœur de Fred.
- Vous voulez donc dire que Olivier Mayre n'est pas son nom.
- Il a changé de nom après que nous nous sommes disputés.
- A quelle occasion ?
- Nous faisons du tir et de la chasse. Au départ, il était de loin le meilleur, puis à force d'entraînement, c'est moi qui ai gagné en confiance. Il n'a pas supporté d'être humilié par une femme, qui plus est, sa petite sœur. Mais il n'y avait pas que ça. Très vite, il est devenu fatiguant avec ses histoires de roman. Il était persuadé qu'il allait devenir la révélation du siècle. A table, il se prenait pour l'un ou l'autre des personnages, il arrivait déguisé. On se serait cru à la comédie française, moins le talent !
- Qu'en pensaient vos parents ?
- Nous les avons très peu connus. Moi en particulier. Ils sont morts dans l'incendie de notre maison. Je devais avoir trois ou quatre ans et lui une dizaine d'années. Nous avons été placés en famille d'accueil. Déjà à ce moment, il n'allait pas très bien dans sa tête. Il croyait que les parents de cette nouvelle famille étaient de faux parents qui jouaient un rôle pour nous recruter dans une secte. Il s'est enfui à plusieurs reprises et a fini dans un centre d'accueil.
- Et quand vous êtes-vous retrouvés ?
- C'est lui qui m'a retrouvée.
- Est-ce à son initiative que vous avez partagé le même logement ?
- Je vivais dans une chambre de bonne minable, alors quand il m'a proposé de le rejoindre à Lyon dans une maison qu'il louait, je n'ai pas hésité longtemps. Puis c'est devenu insupportable, il était toujours comme je vous l'ai décrit avant. Ensuite j'ai décroché un super travail dans un cabinet d'avocats conseils pour entreprises. Je me suis fait un nom. Je crois que c'était pire pour lui. Il n'arrivait pas à percer et il devait se contenter d'une place de chef de rayon dans une grande enseigne. Il gagnait bien sa vie, mais ce n'était pas là son ambition.
- Est-ce qu'il serait possible, comme cela a été suggéré dans certains médias à scandale, qu'il ait volontairement mis le feu à la maison de vos parents ?
- A l'époque, je n'aurais pas soutenu une telle idée, mais maintenant, je peux dire que c'est bien possible. Quand je repense aux derniers moments passés ensemble, il avait perdu la tête. Je regrette une chose, ne pas m'être rendu compte de la gravité de son problème.
- Pourquoi ne pas avoir réagi, lorsque vous avez reçu la lettre dans laquelle il disait vouloir tuer ses personnages de roman ?
- D'abord, je n'avais plus de nouvelles de lui depuis plusieurs années. Ensuite j'étais habituée à ses délires, et puis je croyais que c'était encore une façon à lui de vouloir se rapprocher de moi.
- Amandine, je peux vous appeler Amandine ?
- Evidemment puisque c'est mon prénom. Et mon vrai prénom !
- Comment allez-vous traverser cette épreuve ?
- Avant tout, je voudrais dire que j'ai surtout de la peine pour toutes les personnes qui ont été tuées par mon frère. Elles et leur entourage. Pour ma part, je vis toute cette histoire à distance. Je vous le répète, mon principal regret, c'est de ne pas avoir compris que son état psychique nécessitait un internement. Internement qui a fini par avoir lieu, dommage qu'il ait réussi à fausser compagnie à ses surveillants.
- Vous n'en voulez pas trop à mesdemoiselles Scoldi et Savier d'avoir mis fin brutalement à la vie de votre frère.
- J'aurais préféré qu'il reste en vie et qu'il puisse rendre compte de ses actes devant un tribunal, mais je ne leur en veux pas, elles n'ont fait que se défendre. D'ailleurs je n'ai pas

bien compris ce qui s'est passé dans ce chalet. Les gendarmes étaient au courant puisqu'ils avaient été alertés.

- Oui, par Hugo le patron du bar de Champagny-en-Vanoise.

- C'est cela, Hugo. Je ne veux pas les accabler les pauvres, ils ont fait ce qu'ils ont pu, mais à quelques minutes près ils auraient pu éviter un énième carnage.

- Comptez-vous vous porter partie civile ?

- Pas le moins du monde !

- Etiez-vous au courant qu'il vivait à Champagny-en-Vanoise dans la vallée de la Tarentaise ?

- Non, je ne l'ai appris que très récemment.

- Et qu'il avait une femme et des enfants.

- Pareil, ce fut une réelle surprise. Je ne suis pas très étonnée cependant en y repensant, il parlait constamment de fonder une famille modèle. Une famille où règnerait une harmonie entre tous.

- Ecoutez pour un premier entretien, ça paraît prometteur. Nous essayerons la prochaine fois de détailler un peu plus certains aspects.

- Et ce reportage sera diffusé quand ?

- Oh là, il faut d'abord que nous ayons les droits, que le service juridique explore toutes les failles. Ensuite il faudra convaincre les producteurs de l'audience potentielle, puis construire un budget. Vous voyez ce n'est que la première étape d'une longue série. Vous êtes mariée ou bien vivez-vous avec quelqu'un ?

- C'est toujours pour le reportage, parce que je vois que vous avez éteint votre micro.

- Non, c'est pour discuter comme ça et puis c'est un aspect que nous n'avons pas abordé. Votre vie personnelle, la partie intime.

- Offrez-moi un verre et on verra ce que vous pourrez tirer de moi.

- Vous me draguez ?

- Ne plaisantez pas, je pourrais être votre mère. Vous m'êtes sympathique, ça s'arrête là.

- Bien, je vous libère, nous en avons terminé. J'ai été très heureuse de faire votre connaissance.

- L'exercice était plus amusant que je ne le pensais. Tenez-moi au courant pour la suite du reportage, s'il y a une suite.

- Suite ou pas, je vous tiendrai personnellement au courant. Bon retour... Ah au fait, pour ce verre, on peut dire vendredi en quinze, ça vous va ?

- Parfait, vous avez mon numéro et j'ai le vôtre, s'il y a un souci de dernière minute on s'appelle.

L'attachée de production, rangea son matériel, jeta les gobelets en plastique dans la poubelle ainsi que la bouteille d'eau. Elle garda la sienne et la rangea dans son sac à main. Lorsqu'elle quitta la salle, elle tomba sur le rédacteur en chef.

- Alors, première impression ?

- Je pense que ça peut le faire. Le sujet est encore chaud, on aura une bonne accroche au niveau de l'audience. C'est même le problème, presque trop récent. Pour l'aspect juridique ça va être un vrai bordel.

- Marie-Cécile s'en occupe et elle a déjà bien avancé. Elle est du genre à ne rien laisser de côté. Mais question contact tu la sens comment ?

- Elle est prête. J'ai établi avec elle une relation de confiance. Ça va me coûter une soirée bistrot autour d'un verre, mais ce sera un bon investissement pour la suite.

- Tu mets ça dans les frais professionnels. Tu y vas mollo quand même !

- Tu me connais.

- Bah justement, c'est parce que je te connais. Je ne te rappelle pas la soirée au Mumm chez Castel !

- C'était pour dégouter une interview de Jean-Pierre Marielle ! Et on a fait un carton.
- Je te taquinai.
- Tu fais quoi ce soir ?
- Je suis invité à un vernissage.
- Bonne soirée alors... C'est où ?
- Dans le Marais... On rencontre qui demain ?
- Marthe je sais plus comment, la gendarme.
- Elle n'a pas l'air commode. Tu vas user de ton charme légendaire, je suppose !
- Je crois que c'est pas le genre bonhomme si tu vois ce que je veux dire.
- Et tu as déduit ça à partir d'un coup de téléphone !
- J'ai le flair pour ce genre de chose. Regarde, toi par exemple, au premier coup d'œil j'ai su !
- Ça ne t'a pas empêché de me draguer ouvertement !

Potard et saturation à 4

Lorsque l'attachée de presse entra dans la salle en compagnie de Marthe, elle n'était pas très à l'aise. La rencontre avait mal débuté. « Vous avez le bras long » avait ironisé Marthe, « Avoir convaincu la direction de nous faire participer à votre pseudo enquête, au point que le commandant en personne se donne la peine de m'appeler, félicitations ! ». Méline avait dû prendre sur elle pour ne pas réagir à la provocation. Elle avait proposé de prendre ça comme un jeu que de toute évidence la gendarme n'avait guère le choix de refuser et qu'elle comprenait ses réticences. Du coup l'atmosphère s'était un peu détendue.

- Bonjour Marthe, comment allez-vous ?

- Bien.

- Pouvez-vous nous rappeler qui vous êtes.

- Je suis Marthe Nantière, gendarme à la brigade de Lisieux.

- A l'époque des meurtres vous étiez à Champagny-en-Vanoise, quelle était votre fonction ?

- Adjointe.

- Comment en êtes-vous arrivés à la conclusion que Olivier Mayre, en réalité Frédéric Mauly, était l'auteur de tous ces meurtres.

- A vrai dire, assez tardivement. Il nous a menés en bateau avec son roman.

- Il prétendait que celui-ci s'écrivait tout seul, d'une certaine façon.

- Pas exactement, il prétendait que quelqu'un profitait de lui pour commettre ses méfaits en toute impunité. C'est un concours de circonstances qui nous a ouvert les yeux. Notre secrétaire a mis en évidence qu'il nous mentait, à partir de là nous avons compris qu'il nous menait en bateau depuis le début.

- Quel a été le rôle exact de cette secrétaire ?

- Lucie, elle se prénomme Lucie. Une histoire de clef, l'endroit où il prétendait avoir dormi pendant l'exécution de notre commandant n'était pas ouvert comme l'affirmait Olivier.

- Mouta Kidjo, la chef de brigade.

- Je vois que vous êtes bien informée.

La journaliste crut avoir fait une gaffe, que Marthe allait se refermer comme une huître et qu'elle n'en tirerait rien de bon. Mais ce ne fut pas le cas.

- C'est une personne de grande qualité et sans son acharnement nous n'aurions jamais pu comprendre la logique de cette affaire. Je tiens tout particulièrement à saluer sa mémoire.

- Nous ne manquerons pas de le faire, soit par votre bouche, soit par un hommage en voix off.

- Merci.

Marthe avait les larmes aux yeux, Méline comprit qu'elle avait partie gagnée.

- Pouvons-nous revenir à notre entretien, ou bien souhaitez-vous un moment seule.

- Non, ça ira, mais je boirais bien un café.

- Evidemment.

L'attachée de presse ouvrit la porte et appela un stagiaire. Elles patientèrent silencieusement jusqu'à l'arrivée du café.

- Je vous ai mis un sachet de sucre, ça ira ?

- Noir, ce sera parfait.

- Tu veux quelque chose d'autre ? demanda le stagiaire.

- Parfait, tu es gentil.

Il ressortit aussi discrètement qu'il était entré et l'entretien put reprendre.

- Pouvez-vous, en quelques mots, évoquer ce qui a conduit à l'assassinat de votre supérieure.

- Nous sommes arrivés à la conclusion, si nous recoupons les informations concernant l'état mental de l'écrivain, qu'il avait décidé d'éliminer les personnages de son histoire. D'autre part, nous avons la certitude que Mouta, la capitaine Kidjo je veux dire, avait compris qui il était vraiment.

- Si l'on suit la logique qu'il voulait tuer ses personnages, comme cela nous été rapporté aussi par sa sœur, quel rapport y a-t-il avec Teresa Tosquela, Raka Padmakar et peut-être Sylvain Déquari assassinés à la Plagne.

- Pour le dernier, rien n'est sûr, mais pour les autres, c'est en lien avec mesdemoiselles Scoldi et Savier. Il les suivait à la trace et voulait les intimider ou bien détruire tout ce qui les touchait de près ou de loin. Qui plus est, elles étaient intégrées au roman.

- Il y a eu ce randonneur aussi, retrouvé sous le plancher d'un refuge.

- La seule piste, c'est la page de roman trouvé au même endroit. Les explications restent de simples conjectures. La présence de ce pauvre homme pourrait être liée à un des personnages du roman.

- Est-ce que cette histoire de meurtres en série remonterait à l'assassinat de votre précédent commandant de brigade, monsieur Dugomier ?

- C'est fort possible. Visiblement, il avait découvert quelque chose, mais il était plutôt sur la piste d'une femme qui aurait été témoin d'une agression de touriste. Ce dernier ayant eu la chance d'échapper à la mort. Mais cette piste n'a rien donné.

- Pouvez-vous maintenant évoquer ce qui a conclu d'une manière certaine à la folie meurtrière de l'écrivain.

- Le premier élément, c'est que nous avons retrouvé la voiture d'un randonneur qui se préparait pour un trail. Il avait disparu sur le sentier de la Dent.

- Un sentier au-dessus du village de Champagny.

- Oui, oui. Nous avons eu cette information par sa petite amie qui était inquiète. Traces de sang de la victime dans le coffre, empreintes nombreuses d'Olivier Mayre, pardon Frédéric Mauly. Désolée, je ne me fais pas à sa véritable identité. Il avait vendu la voiture pour destruction, heureusement pour nous, le propriétaire de la casse avait d'autres chats à fouetter. Puis nous nous sommes intéressés à la maison. La première surprise fut de découvrir le corps de la belle-mère enterré dans le sous-sol, puis celui de sa femme.

- Qu'en est-il des enfants ?

- Ils étaient vraiment en voyage en Afrique du Sud. Pendant un moment nous avons eu peur qu'il ait exécuté toute la famille.

- Pour quelle raison a-t-il fait ça ?

- J'en vois plusieurs. La principale, je pense que sa femme se doutait de quelque chose et il l'a tuée avant qu'elle ne fasse part de ses doutes. D'autre part, son idée de la famille en parfaite harmonie battait de l'aile. Et pour finir, l'écriture devenait son seul loisir, au point d'en oublier sa famille.

- Et sa belle-mère ?

- Là nous avons manqué de perspicacité, il faut le reconnaître. Visiblement elle est arrivée jusqu'à chez eux, mais elle a été estourbie rapidement, quand elle a compris que sa fille n'était pas partie la rejoindre sur l'île de Ré.

- Pour quelle raison dites-vous avoir manqué de perspicacité ?

- Nous savions que sa femme avait disparu et nous aurions dû comprendre plus vite. Mais à cette époque nous étions obnubilés par une piste qui ne devait mener nulle part.

- Celle des deux filles, Scoldi et Savier. Quand avez-vous compris qu'elles étaient les victimes d'une machination ?

- Malheureusement bien trop tard. Lorsqu'il s'est attaqué à Laetitia. Que la femme du patron du café a demandé à me parler.

- Est-il vrai que dans son roman, au départ, c'était l'inverse qui était prévu. Attaque de Chiara dans la voiture, puis attirer Laetitia dans le refuge.

- En effet. Nous savons maintenant que cet idiot a raté Chiara de peu. Il a confondu avec une autre Audi. Heureusement, les occupants sont sains et saufs.

- Il a quand même envoyé une famille entière à l'hôpital !

- Oui, mais on a peut-être évité le pire. Imaginez ce qui aurait pu traverser l'esprit de ce fou furieux. Il aurait pu récupérer la voiture. Heureusement pour nous, quand il est l'homme de la rivière, il ne sait plus conduire. Bref, il s'est attaqué à Laetitia à la sortie de son bureau. Coup à la tête, si l'on s'en tient au témoignage de Laetitia. Là, il a suivi à lettre ce qui était prévu. Ensuite il l'a montée au refuge et a fait une photo pour attirer Chiara dans le piège.

- Excusez-moi, mais comment a-t-il pu monter la fille jusque-là haut, inconsciente ?

- Il l'a portée sur son dos. Nous avons les traces de pas qui mènent jusqu'au chalet, il a coupé par les prés.

- Quelle endurance !

- Il n'était pas ce qu'il laissait paraître, un homme vivant dans son petit confort, incapable du moindre effort. Tous disaient qu'il ne dépassait pas le bout du chemin derrière le village, avant la bifurcation.

- Quelle a été la suite des événements dans ce refuge ?

- D'après le témoignage de Chiara, nous savons que lorsqu'elle a pénétré à l'intérieur, Laetitia était ligotée, déposée aux pieds de Frédéric Mauly. Il la menaçait avec une lame de rasoir placée sous la gorge. Ensuite il a exigé que Chiara s'entaille le bras, ce qu'elle a fait montrant un sacrifice sans pareil pour donner une chance à son amie.

- C'est ce qu'on peut appeler une véritable preuve d'amour.

- On peut le dire. Chiara s'est vidée de son sang sur le sol. Frédéric Mauly l'a crue morte, erreur de jugement fatal, elle a trouvé la force de se saisir du fusil, l'a assommé d'un coup de cross et quand il s'est relevé, elle l'a abattu, puis a perdu connaissance. Heureusement le groupe de chasseurs est arrivé à ce moment-là et l'un d'entre eux, Gilles pour ne pas le nommer, lui a fait un point de compression. Il lui a sauvé la vie. Les urgentistes ont été formels, sans son intervention elle mourait. Ça s'est joué à quelques secondes. Plus tard, à l'hôpital, ils n'ont pas expliqué comment elle a pu survivre à une telle perte de sang.

- Une dernière question, même si je pense que nous n'avons pas épuisé le sujet. Mais nous pourrions compléter cet entretien plus tard. Comment est-il possible qu'il vous ait dupé sur sa double personnalité. Parce que l'homme de la rivière, comme il est appelé dans les différents procès verbaux, vous l'avez eu en face de vous ?

- Tout d'abord, je voudrais rappeler que dès le départ c'était un homme qui aimait à jouer des rôles. Rappelez-vous les propos de sa sœur, quand il descendait à table, déguisé en l'un de ses personnages.

- Oui, elle nous en a parlé et c'est à partir de ce moment que les choses ont dégénéré dans leurs rapports.

- Elles avaient déjà dégénéré bien avant, je vous rappelle le placement en foyer d'accueil et la forte présomption que ce soit l'auteur de l'incendie de la maison familiale. Mais passons. Il avait une capacité à transformer son visage, la posture du corps et la gestuelle qui nous a bluffés. Puis autre élément, nous avons découvert dans le sous-sol de sa maison, un atelier de maquillage et de transformation du visage. Un véritable roi de la duperie. Je me suis fait avoir comme les autres, même si je l'ai moins côtoyé que Mouta, il se peut d'ailleurs que ça lui ait mis la puce à l'oreille.

- Comment avez-vous traversé cette épreuve personnellement ?

- Je préfère ne pas en parler, car ça été avant tout la perte d'une amie et un échec pour nous.

L'attachée de presse était sur le point de faire entrer Gilles. Elle se ravisa lorsqu'elle aperçut le producteur de l'émission Enquête en Coulisse. Il était occupé avec le secrétaire chargé d'organiser le planning. Elle s'approcha et se posta à ses côtés attendant qu'il daigne s'intéresser à elle.

- Ah, bonjour Méline, justement je voulais vous parler.

- C'est au sujet de Gilles Lelong ?

- Oui, je ne te suis pas, on veut du sérieux et tu nous amènes ce type, pilier de comptoir. Nous risquons le ridicule !

- Je comprends votre point de vue. Mais il apportera un peu de rupture dans l'ensemble, sinon ce que nous risquons, c'est de perdre une partie des auditeurs en cours de route. L'émotion nous permet une bonne accroche, l'aspect sordide de l'histoire aussi, mais ce ne sera pas suffisant. De toute façon, il s'agit d'une première rencontre, on pourra toujours abandonner cette idée au moment du débrief !

- Tel que je te connais, tu ne lâcheras pas l'affaire. Voilà pourquoi je préfère aborder le sujet avant.

- Si vous le souhaitez, je ferai une présentation et je sortirai au moment de délibération. Ainsi vous aurez tout le loisir de trancher.

- Parfait, on dit comme ça. Je te laisse, je crois que ton client s'impatiente.

Méline était satisfaite, elle avait bien manœuvré, surtout qu'elle pouvait compter sur l'assistante du réalisateur qu'elle tenait par les sentiments. Son idée depuis le départ était d'aller vers une émission de télé réalité en augmentant le temps de débat et en espérant qu'il y ait des positions extrêmes menant à des esclandres. Gilles était son va-tout. Elle se dirigea vers lui, il se leva instantanément, il allait pester contre le retard, mais en découvrant la jeune femme, il fut subjugué par sa beauté et pensa à tout autre chose.

- Désolée pour l'attente, un problème de dernière minute à régler.

- Je comprends, ce sont des choses qui arrivent.

- Bien, suivez-moi.

Ils gagnèrent la salle de briefing, elle lui proposa un siège et s'installa en face de lui. Elle remarqua immédiatement son regard insistant sur ses jambes.

- Vous habitez Champagny-en-Vanoise depuis longtemps ?

- Une bonne dizaine d'années.

- Vous vous appelez Gilles Lelong, vous êtes marié et avez trois enfants.

- C'est bien ça, je vois que vous connaissez parfaitement votre dossier.

- Pouvez-vous nous expliquer à partir de quand cette affaire a intéressé les gens du village.

- C'est la bête qui sévissait sur les pentes de la Dent, dit-il tout en mimant des guillemets avec les doigts.

- Vous pouvez développer.

- Eh bien très vite nous nous sommes rendu compte que des bêtes étaient attaquées. Moutons, vaches. Elles étaient déchiquetées au niveau du coup puis éviscérées, le cœur arraché. Nous avons d'abord pensé à des loups.

- Loups qui ont été réintroduits dans la région par la ligue de protection animale.

- Une bande d'écolos énervés qui se croient plus malins que les chasseurs. Ils vivent dans leurs petites maisons, bien souvent dans de grandes villes et ils ne connaissent rien à la vie à la campagne. Ils décident de ça dans leur coin, ils viennent foutre le bordel et après bonjour bonsoir, y a plus personne pour assumer les conséquences.

Méline jubilait, elle avait son personnage. Sur son calepin elle ajouta qu'il fallait inviter des représentants de la ligue ou bien des écologistes.

- Et qu'avez-vous décidé lorsque vous appris ces méfaits ?

- On a voulu organiser une battue, mais les gendarmes ont tout fait pour nous décourager. Si ça ce trouve nous aurions déjà réglé cette affaire.

- Est-il vrai que lors d'une seconde tentative, un homme a été blessé par l'un des chasseurs.
- Si on l'avait liquidé du premier coup, on n'en serait peut-être pas là où nous en sommes aujourd'hui.

- Mais ce jour-là, vous visiez un loup.

- Une erreur d'appréciation, c'est tout. Et puis, qui se promène dans la montagne à poils et gambadant comme une biquette ? Je vous le demande, c'est des coups à se faire tirer comme un lapin !

- Passons à un autre élément de l'enquête. Si mes informations sont justes, vous auriez été agressé par l'écrivain dans le village.

- Une chose est certaine, j'ai effectivement été agressé. Je pissais du haut du parapet après une bonne... Enfin, j'ai été agressé à ce moment-là. J'ai porté plainte, il y avait même un témoin. Mais dans la pénombre on n'a pas reconnu l'individu.

- Etes-vous certain qu'il s'agissait d'un homme, avec ce manque d'éclairage ça aurait pu être une femme ?

- Une femme avec cette force, laissez-moi rire. Les gonzesses, pardon, les filles, c'est bien connu, c'est moins fort que les hommes.

Méline n'en revenait pas, elle avait fait bonne pioche, le beauf par excellence. Elle voyait comment le présentateur allait pouvoir le manœuvrer avec facilité pour provoquer des débats percutants.

- Revenons à cette bête, a-t-elle commis d'autres méfaits ?

- Un peu, elle a attaqué notre ami Paul, un habitué de la chasse. Il était avec son frère, il n'a rien vu venir.

- Comment en êtes-vous certain ?

- Bah il aurait fait feu. Cette bête est d'une force incroyable, au point qu'on a pensé à un ours. Mais chez nous, y a pas d'ours qui ont été réintroduits.

- Vous semblez parler d'une bête au présent, comme si pour vous elle existait encore.

- Justement, on me fera pas avaler que l'écrivain ait pu s'attaquer à un chasseur aguerri avec une telle puissance. C'est des conneries. Ce con n'aurait pas été foutu de monter jusqu'au chalet sans faire un infarctus ! Un jour qu'on faisait une initiation au tir, ce crétin est tombé sur son cul au premier coup de feu, c'est vous dire.

- Pourtant sa sœur parle de compétition de tirs et qu'il a été longtemps meilleur qu'elle.

- Une gonzesse, c'est pas étonnant.

- Ou bien il jouait la comédie et préférait laisser croire qu'il ne savait pas tirer pour ne pas qu'on s'intéresse à lui.

- Je dis pas, mais quand même !

- Continuons à parler de ce que vous nommez la bête, de quoi s'agit-il ?

- Pour moi c'est une sorte de Voirloup, une bête maléfique.

- Un loup garou ?

- Plutôt un cousin du loup garou. Le Voirloup peut se transformer en d'autres bêtes, comme les ours.

Méline était tombée sur une pépite. Il concentrait toutes les qualités pour faire exploser l'audience !

- Si mes notes sont exactes, c'est vous qui êtes arrivé en premier sur place. Lorsque mesdemoiselles Scoldi et Savier ont été attaquées.

- Laetitia et Chiara, oui.

- Peut-on avoir votre version des faits ?

- Hugo venait de se faire voler son fusil et une boîte de cartouches, du calibre 12 avec du plomb à trente trois cinq. Je peux vous dire que ça déménage. D'ailleurs...

- Parlez-moi plutôt de ce qui vous a conduit au refuge.

Gilles se renfrogna, mais Méline tenait son homme à portée de main et il irait dans le sens qu'elle lui intimait.

- Donc après le vol, j'ai vu Hugo dans la rue qui gueulait. Au même moment j'ai aperçu l'Audi de Chiara qui s'engageait sur le sentier de la Dent. Je me suis même fait la réflexion, qu'est-ce qu'elle va aller foutre par là, elle va planter sa bagnole dans une congère. Et ça n'a pas manqué. Une fois que le Hugo nous a expliqué la chose, on a pris le 4x4 de Fabrice, on a suivi l'Audi, mais de loin. Elle conduisait comme une dingue, jamais j'aurais cru qu'elle puisse aller aussi vite et aussi loin avec sa bagnole. Puis on a été bloqués par l'Audi qu'était en travers du chemin. On a essayé de contourner, mais tout ce qu'on a réussi à faire, c'est embourber le 4x4. J'ai continué à pied, puis Fabrice m'a suivi. Les autres n'étaient pas loin, avec la gendarme.

- Marthe n'est-ce pas ?

- C'est bien ça. Quand j'ai ouvert la porte du refuge, c'était un vrai bain de sang là-dedans. Le Olivier, il avait pris une balle dans le buffet, il avait son compte. Chiara, elle, elle était dans un piteux état. J'ai immédiatement fait un point de compression comme on nous l'a expliqué au cours de secourisme. Au boulot c'était obligé, mais au final, je ne regrette pas.

- Que faisait Laetitia pendant ce temps ?

- Elle était ficelée comme un saucisson. Ensuite Marthe est arrivée avec les autres, puis les secours. Voilà toute l'histoire.

- Vous lui avez tout de même sauvé la vie.

- C'est ce qu'on dit. Un coup de pouce du destin aussi. Ça s'est joué à rien, à croire que le bon Dieu avait tout chronométré !

- Parfait, je pense que nous avons tous les éléments importants. Nous nous reverrons pour compléter si nécessaire. Je vous raccompagne.

- Ça vous dirait pas de prendre un verre, si vous avez cinq minutes ?

- C'est très gentil à vous, la prochaine fois, pourquoi pas, mais là il faut que je rende compte à mon directeur de production. Désolée.

- Je comprends, les patrons, faut toujours être à leur botte. Si jamais vous passez par chez nous, faites-moi signe, on ira s'en jeter un chez Hugo.

Méline avait beaucoup de mal à s'imaginer au milieu de tous ces campagnards, comme elle les dénommait poliment pour ne pas dire bouseux. La ville constituait pour elle les limites de l'acceptable. Elle visait une place à Paris et elle comptait bien se faire remarquer avec sa nouvelle vision d'Enquête en Coulisse.

Potard et saturation à 5

Chiara avait rendez-vous avec Méline à 14h30 et Laetitia le lendemain à la même heure. Elles avaient une tout autre idée en tête, elles avaient décidé de se présenter toutes les deux en même temps. Le midi, elles avaient mangé ensemble dans un petit restaurant chic. Longtemps elles avaient hésité à se présenter pour cet entretien préparatoire. Le « tout frais payé » avait emporté leur dernière réticence ainsi que l'idée du restau shopping. Le bâtiment de TV One était resplendissant et tout nouveau, il avait un air m'as-tu vu qui déparait avec l'ancienneté du quartier et son habitat bourgeois.

- C'est quoi l'étage déjà ?
- Il faut se présenter à l'accueil de toute façon.

Un bureau central en bois laqué était occupé par deux secrétaires, un casque sur les oreilles et un micro devant la bouche. On leur indiqua qu'elles étaient attendues au quatrième, qu'il suffisait qu'elles s'installent dans le petit salon en sortant de l'ascenseur.

Elles n'eurent guère le temps d'attendre bien longtemps, à peine eurent-elles fini leur jus de fruits qu'une belle jeune femme arrivait. Elle avait un look soigné, une robe bleue qui montait légèrement au-dessus du genou, les cheveux retenus en arrière par une tige en bois multicolore. Sur le front, une frange parvenait presque jusqu'aux sourcils.

- Bonjour. Je me présente, Méline, attachée de presse de l'émission Enquête en Coulisse et vous êtes mesdemoiselles Scoldi et Savier, n'est-ce pas ? Enchantée. Mais nous avons convenu de ne nous voir qu'avec vous Chiara.

- Non, en fera l'entretien ensemble, c'est à prendre ou à laisser.
- Bien, nous ferons ainsi.

Elles se serrèrent la main. Immédiatement Laetitia n'aima pas cette fille. Son côté branché et sa voix fluette, tout l'exaspérait, ce que ressentit Chiara. Elles suivirent l'attachée de presse jusqu'à la salle de conférence, elles s'installèrent sur les chaises désignées par Méline.

- Donc nous nous rencontrons en vue de préparer l'émission. Pour l'instant, c'est un projet. Il y a de grandes chances qu'il se réalise compte tenu de la qualité des rencontres auxquelles j'ai pu prendre part.

Laetitia comprit l'intention, leur mettre la pression pour les inciter à se dépasser.

- Tout d'abord pouvez-vous nous dire un mot sur vous ?

- Je suis architecte, je travaille sur un projet de Gymnase et mon amie est secrétaire médicale.

- Si mes informations sont justes, vous vivez ensemble.
- Elle a dit mon amie, je crois que c'est suffisamment explicite.

Méline comprit que la partie était loin d'être gagnée. Jouer de son charme ne fonctionnerait pas. Elle aurait préféré les recevoir une par une. Elle avait cédé trop facilement en perdant toute contenance.

- Pouvez-vous me relater le déroulement de cette prise d'otage, si l'on peut dire ?
- Eh bien comme on vous l'a raconté, dit Chiara en insistant lourdement sur le raconté.

Méline comprit qu'elle venait de faire une nouvelle gaffe. Elle était prise à son propre jeu de la séduction. Il lui était difficile de détacher son regard de Chiara. L'imaginer dans les bras de Laetitia provoquait chez elle un désir exacerbé qu'elle ne parvenait pas maîtriser totalement.

- Je me suis donc retrouvée dans le chalet, ligotée et Chiara a dû risquer sa vie en obéissant à ce fou pour me sauver.

- L'amour fait faire des choses incroyables.
- L'instinct de survie pour être précise.

L'entretien partait en vrille et Méline perdait pied. Si elle ne gagnait pas la confiance des deux filles, son émission, sans les principales protagonistes, tombait à l'eau.

- Vous avez dû vous ouvrir les veines devant votre amie. Ça a dû être une épreuve terrible dit Méline en fixant Chiara pour tenter de s'en faire une alliée. Mais ce fut Laetitia qui répondit.

- Vous auriez trouvé ça comment vous ? Insupportable, agréable, amusant ?

Méline ne sut que répondre, elle laissa passer un temps avant de reprendre ses esprits, mais ce temps fût le temps de trop.

- Je pense que nous en avons fini, intervint Chiara.

- Je suis d'accord, et bien bonne chance pour votre émission.

Les deux filles quittèrent les lieux, laissant Méline sidérée. Le producteur salua Laetitia et Chiara, puis fila vers la salle de conférence.

- C'était court non ?

Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre la déconfiture de sa collègue.

- Reprends-toi, tu vas me rattraper le coup d'une façon ou d'une autre. Tu y laisses ta petite culotte s'il le faut, mais tu vas me transformer ce fiasco en réussite.

Méline était certaine d'une chose, ces deux filles avaient une connivence qui dépassait l'entendement. Elles anticipaient les tentatives de séduction, comprenaient les intentions et se jouaient des gens. Elle aurait aimé pouvoir entendre cette gendarme qui avait été tuée. Connaître son avis sur ces deux filles et surtout, avoir accès à ses soupçons. Leur esprit froid et calculateur en faisait de possibles meurtrières, elle le jurerait. Pourtant, elles étaient disculpées et il était clair qu'elles ne pouvaient pas être les auteurs des crimes imputés à l'écrivain. Elle ne se faisait guère d'illusions sur la possibilité de rattraper le coup. Elle essaierait de reprendre contact et de les rencontrer là où bon leur semblerait. Si elle devait faire plusieurs centaines de kilomètres, elle les ferait, si elle devait se perdre dans la campagne, elle n'hésiterait pas. Méline était prête à toutes les compromissions pour obtenir ce droit à réaliser son émission.

Elle quitta le bureau assez tôt dans l'après-midi, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Au moins, elle pouvait profiter de son échec pour se détendre. Elle avait envie d'une boisson chaude pour se réconforter. Elle pénétra dans le Symphonie Orchestrale où elle avait ses habitudes. Elle s'installa au comptoir et commanda un chocolat et des croissants. Pour faire passer cette maudite journée, elle avait besoin de bonnes viennoiseries. On lui apporta sa commande, elle sortit sa carte bleue pour payer, mais le garçon refusa.

- C'est de la part des deux demoiselles près de la baie vitrée.

Méline chercha des visages connus qui avaient l'habitude de fréquenter cet endroit. Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir Laetitia et Chiara. Elle prit sa tasse et son panier de croissants et gagna leur table.

- Merci, mais que me vaut l'honneur ?

- Nous avons été un peu brusques avec vous, n'est-ce pas Chiara ? Aussi nous essayons de nous racheter.

Méline avait une chance de rattraper le coup, elle était décidée à ne pas laisser filer cette occasion. Elle rassembla ses esprits, prit le temps de réfléchir à une stratégie. La stratégie vint toute seule se déposer à ses pieds.

- Avec ma copine, reprit Chiara, on a réfléchi et on s'est dit que votre émission n'était peut-être pas si mal et qu'il était important, qu'à notre façon, nous rendions hommage à ceux qui ont sauvé la vie de Laetitia ainsi qu'à ces gendarmes qui ont perdu deux des leurs.

- Je trouve que c'est en effet une façon honnête de concevoir le devoir qui vous oblige envers eux. Comment peut-on repartir sur un bon pied pour avancer ?

- Venez nous rendre visite à Champagny, ainsi vous pourrez vous faire une idée du village. Nous vous accompagnerons sur les lieux où Laetitia était prisonnière. Vous aurez une meilleure vision des éléments qui composent ce drame. Vous aurez aussi la possibilité de prendre un café chez Hugo.

- Ce n'est pas la meilleure partie de la visite, mais c'est à voir, très rustique, la campagne dans toute sa splendeur. Qu'en pensez-vous ?

- Je vais réfléchir, mais pourquoi pas.

Méline ne voulait pas trop montrer son impatience ni laisser voir qu'elle tenait absolument à cette rencontre sans laquelle son projet d'émission tombait à l'eau.

- Nous avons des emplettes à finir, on veut acheter quelques fringues. Désolées de vous laisser à votre petit goûter.

- Pouvez-vous nous conseiller quelques boutiques, vous qui êtes sur place.

- Eviter l'aller piétonne, on y trouve que de piètres boutiques. La galerie marchande est de loin le meilleur endroit. Chez Jennifer, vous serez enchantée par sa collection. En plus elle vient de rentrer de nouvelles tenues.

- Merci pour ces précieux conseils. Nous comptons sur vous, ne nous oubliez pas ! dit Chiara en se levant.

- Ça ne risque pas, laissa échapper Méline.

Elle crut percevoir un petit sourire qu'elle eut du mal à interpréter. Ironique ou amical ? Elle en resta là de ses supputations.

Potard et saturation à 6

- Est-ce que tu crois qu'elle a mordu à l'hameçon ? questionna Chiara.
- Evidemment, as-tu vu comment elle te déshabillait des yeux !
- Tu exagères !
- Il n'y a que toi pour ne pas te rendre compte.
- Tu es bien plus attirante que moi, je te jure.
- C'est l'amour qui te fait dire n'importe quoi... et le fait que tu me dévores et pas que des yeux !
- Oh ! s'offusqua Chiara tout en collant une tape sur l'épaule de sa copine. Je ne le fais plus depuis le refuge.
- Pour en revenir à Méline, elle va venir. Elle fait genre je verrai, mais en réalité, elle n'a qu'une envie, nous revoir. Et puis si j'ai bien compris, son émission repose en grande partie sur notre présence.
- Crois-tu que nous allons pouvoir nous rassasier en la buvant sans que cela n'éveille de soupçons ? Peut-être est-ce un peu tôt.
- Je suis prête à parier un restau qu'elle n'en aura parlé à personne. Elle ne veut pas se ridiculiser plus en cas d'échec.
- Et puis il faut que tu reprennes des forces, tu as perdu beaucoup de sang. Il s'en est fallu de peu que notre plan n'échoue.
- Je ne pensais pas que ces imbéciles de chasseur mettraient autant de temps à faire le chemin.
- Comment savais-tu que l'écrivain serait au refuge ?
- Il n'avait plus d'autre endroit où se rendre. Et cesse de l'appeler l'écrivain, il était redevenu l'homme de la rivière comme disent les flics.
- En tous les cas, bien vu pour la mise en scène.
- Bravo pour les nœuds, une vraie ligoteuse. Tu devrais te lancer dans le bondage ! ironisa Laetitia
- Mais pour en revenir à cette journée, le tuer avec le fusil d'Hugo était risqué. On aurait pu entendre le coup de feu bien avant et notre mise en scène tombait à l'eau.
- J'avais tout calculé, y compris le moment où j'allais te saigner.
- Au fait, as-tu récupéré après m'avoir nourrie de ton sang pour que je puisse supporter l'épreuve de la perte de sang jusqu'à l'arrivée des chasseurs ?
- J'avais pris la précaution de manger énormément de viande rouge avant. En parlant de ça, viens prendre ta ration.
- Chiara suivit Laetitia, les bras ballants, elle n'aimait pas cette dépendance. Laetitia dégagea les draps, allongea Chiara sur le lit et l'embrassa longuement sur la bouche.
- Tu es tendue, laisse-toi aller, c'est la meilleure façon de contrôler ton désir.
- Pourquoi veux-tu que ce soit moi qui t'entaille ? Je risque d'aller trop loin, ou bien de ne pas couper là où il faut.
- C'est toi qui va trancher la jugulaire de Méline, il faut que tu apprennes à ressentir la pression du sang qui circule dans les veines.
- Laetitia tendit son bras comme une offrande. Chiara tentait désespérément de contrôler son tremblement.
- Je ne suis pas prête.
- Attends, j'ai une idée. Déshabille-toi. Allez, fais ce que je te dis.
- Laetitia fit de même. Le corps nu de Laetitia excita tellement Chiara que les tremblements disparurent instantanément. Elle eut une envie soudaine de sang frais. Elle avança la lame en direction du bras.

- Attends encore un peu, tu es sous emprise. Tu dois apprendre à savoir quand tu es dangereuse et quand tu ne l'es pas. Tu dois te persuader que je ne suis pas une proie comme Méline.

Chiara n'avait plus de volonté, elle voulait ce bras dans sa bouche, sentir le sang chaud s'écouler dans sa gorge et se perdre dans les yeux mourants de Laetitia. Elle inspira profondément. Etait-elle prête pour ce sacrifice ?

Lorsque Chiara ouvrit les yeux, elle était étalée sur le sol de la chambre, nue. Elle se leva d'un coup, découvrit Laetitia inanimée sur le lit couvert de sang. Elle eut peur, très peur, elle s'affola, courut chercher un bandage pour resserrer la plaie afin qu'elle se referme rapidement. Une fois son travail bâclé dans la précipitation, elle débuta un massage cardiaque.

- Tu veux ma mort ! hurla Laetitia que la pression sur le cœur avait sortie de sa léthargie apparente.

- Je croyais que tu l'étais justement, dit Chiara.

- Et le sommeil, tu connais ! Ça ressemble à la mort, mais ce n'en est pas.

- Excuse-moi, je suis désolée.

- Pendant qu'on en parle, il faut que tu contrôles encore mieux tes pulsions. Ce n'était pas trop mal, mais tes yeux ont encore changé de couleur. Heureusement ça n'a pas duré. Garde ces sensations pour la prochaine victime. Et n'oublie pas qu'à partir de maintenant, ce sera aussi à toi de me nourrir.

- Je veux un enfant de toi.

- Tu ne vas pas recommencer avec les bébés.

- Je serai bientôt prête, je ne le mangerai pas.

- Pense à la chair tendre que tu auras dans les bras, au sang frais.

- Arrête, tu n'es pas drôle, se fâcha Chiara tout en se jetant sur sa copine.

- Tu veux qu'on le fasse tout de suite ? Je ne te savais pas aussi pressée.

Chiara arriva dans la cuisine et trouva Laetitia à table entourée d'un copieux petit déjeuner. Elle s'approcha pour embrasser son amie. Laetitia passa sa main sous le peignoir.

- T'as pas mis de culotte, c'est de la provocation.

- Occupe-toi de finir ton petit déjeuner au lieu de faire des cochonneries !

- Tu peux parler, veux-tu que je te rappelle celles de la nuit précédente ?

- Pas la peine.

Le téléphone interrompit la discussion et les intentions scabreuses. A la première sonnerie, Chiara était en train de fourrer sa main dans le peignoir de Laetitia pour lui caresser les seins.

- Qui ça peut bien être ?

- Enlève tes mains de mes seins et décroche comme ça tu le sauras.

Chiara disparut dans le couloir pour attraper le combiné et lancer un « Allô » empreint de toute la mauvaise humeur dont elle était capable.

- Ah c'est vous Méline ! Excusez-moi je croyais avoir affaire avec un enquiquineur matinal.

Laetitia en entendant le prénom de Méline se leva de sa chaise et vint rejoindre sa copine.

- Mets en ampli, dit-elle à voix basse avec force mimiques.

- Vous êtes d'accord alors.

« Oui, j'arrive demain, si ça vous va évidemment ? »

Chiara confirma tout en observant la réaction de Laetitia qui faisait oui de la tête.

« Pour venir, je me débrouille. J'ai repéré la route puis le GPS fera le reste. Mais comment trouver votre maison ? »

- Facile, c'est un petit immeuble de trois étages à l'entrée du village. Vous ne pouvez pas vous tromper, il dépare avec le reste. On est au premier, porte 4.

« Attendez, je prends note... premier porte 4, voilà, c'est fait. »

- Et bien nous vous attendons avec impatience, vous aimez tout ?

« Je suis vegan, désolée. »

- On trouvera sur internet de quoi vous nourrir !

« Je vous dis donc à bientôt, mais ne vous embêtez pas avec la nourriture, je mangerai plus tard ! »

- Non, non, on ne voudrait pas que vous mouriez d'inanition !

- Et puis comme ça, grâce à vous, on va connaître la nourriture sans viande, ajouta Laetitia en s'approchant du combiné.

Chiara raccrocha, puis se tourna vers Laetitia.

- J'ai déjà envie d'elle, je ne devrais pas ?

- Sexuellement parlant ?

- Ne dis pas de bêtise !

- Pourquoi, c'est une excellente entrée en matière. Un petit plan cul avant de passer au dessert, tu ne trouves pas ça mignon ?

- Maintenant que tu le dis.

Potard hors contrôle 1

Olivier relut une dernière fois la page qu'il venait de pondre. Il ajouta le mot « fin ». Le nombre de pages atteignait les 170 au format A4, ce qui devait approcher les 200 au format poche. Il déposa la dernière page sur le dessus de la pile, à l'envers comme toutes les autres. Maintenant un whisky et une cigarette. Les verres à whisky étaient dans le salon, mais il en gardait un sous la main, prêt à l'emploi. Une bouteille de Chivas Regal qui côtoyait les différents manuscrits entassés sur l'une des étagères du meuble. Une première dose, suivie d'une deuxième pour compléter, comme à chaque fois. Il ouvrit son tiroir, en sortit un paquet de cigarettes et s'en alluma une. Il fit tomber le gros briquet en plaqué or offert par sa première maison d'édition. Le bruit résonna dans toute la pièce. Olivier se dit que sa femme allait rappliquer et qu'il n'avait même pas ouvert la fenêtre. Il mit le nez à la porte, personne. Il se dépêcha d'aérer la pièce et revint à son verre de whisky. Une bonne inspiration pour se délecter de l'odeur agréable du breuvage, suivie d'une première gorgée.

Il écrasa son mégot, mit le nez à la fenêtre et observa le paysage. Quelle bonne idée avait eue sa femme en voulant s'installer ici, au calme, près des montagnes. Elle aimait la rando, pas lui, alors il l'accompagnait jusqu'au premier lacet puis s'en retournait. Bien souvent elle était avec la femme de Paul surtout depuis qu'il souffrait de problèmes cardiaques. Il regarda sa montre, près de 18 heures. Olivier s'étonna que sa femme n'ait pas encore pointé le bout de son nez. Il quitta son bureau pour la rejoindre, soit au salon, où elle aimait lire ses romans préférés, soit en cuisine à préparer le repas du soir. Hier ils avaient mangé quoi ? se demanda Olivier. Un bœuf aux carottes, lequel avait été délicieux, comme d'habitude. Qu'avait-elle en tête pour ce soir ? Après avoir traversé le salon, il arriva en cuisine. Il s'approcha de l'ardoise sur laquelle étaient inscrits les menus. Salade Caesar. Il fut quelque peu déçu. Les salades ce n'était pas son truc. Enfin il se rappela la raison qui l'avait amené en cuisine, trouver sa femme et elle n'y était pas. Il pensa chambre. Plus rarement, elle aimait à se détendre en écoutant de la musique classique, allongée sur le lit. Il grimpa les escaliers, poussa la porte et entra.

- Qui êtes-vous et que faites-vous là ?

- Mais je suis toi, ton autre toi-même.

Olivier se frotta les yeux pour vérifier qu'il ne rêvait pas.

- C'est quoi ces âneries !

- Il m'a fallu du temps pour que nous nous retrouvions enfin. Maintenant que nous sommes réunis nous allons pouvoir parler et tu vas me guider comme avant. Surtout depuis que nous sommes enfin débarrassés des deux Malvaloirs. J'ai d'ailleurs suivi ton plan à la lettre.

- Quel plan ?

- L'accident de voiture, le kidnapping de Chiara pour attirer l'autre Malvaloir dans un piège. Tout quoi.

- Mais ce ne sont que des conneries et puis tu ne sais pas te servir d'un portable !

- Ah, je vois que nous sommes à nouveau en phase. Pour le portable, rappelle-toi, tu m'as appris avec le tien. Si tu ne me crois pas, regarde dessus, il y a encore les essais de photo.

Olivier sortit le téléphone de sa poche, il l'alluma et trouva des images de lui dans le salon, hilare. Images qu'il n'avait jamais prises, il en était certain.

- Ah !

- Rassure-moi, tu n'as pas zigouillé les deux filles, Laetitia et Chiara ?

- Bah si, nous avions convenu qu'il était nécessaire de débarrasser le pays des derniers Malvaloirs.

- Mais ce ne sont que des histoires, je ne suis pas toi et tu n'es pas moi. Tu es un taré évadé de l'hôpital psychiatrique, un point c'est tout. Nous avons passé un accord avec le docteur à la condition de te faire disparaître grâce à l'hypnose !

- Et bien ça n'a pas marché, je suis revenu.

Olivier était quelque peu désarçonné, il décida d'oublier ce type qui n'était qu'une hallucination et il partit à la recherche de sa femme.

- Katarine ! Où es-tu ?

- A la cave.

Olivier sursauta en découvrant l'homme qui avait squatté la chambre.

- Tu ne peux pas apparaître ainsi à tout bout de champ, je n'ai pas besoin de toi !

- Si, pour retrouver ta femme.

- Crétin.

Olivier ouvrit la porte qui menait à la cave où ils avaient installé la buanderie, après tout, ce n'était pas une si mauvaise idée que ça. L'interrupteur était à sa droite en haut des escaliers, mais il n'eut pas besoin d'allumer, c'était déjà fait.

- Katarine, tu es en bas ?

- Evidemment qu'elle y est, mais elle ne t'entend pas.

La baisse d'audition de sa femme lui revint en mémoire. Il lui avait même conseillé de consulter car ces temps-ci elle ne répondait plus à ses appels. La machine à laver regorgeait de linges et elle attendait qu'on lance le programme. Olivier poussa la porte où étaient entreposés les légumes et les fruits, ainsi que les conserves et les bouteilles. Personne. Il ressortit et tomba nez à nez avec le type. Ce dernier lui tendait une pelle.

- Que veux-tu que je fasse avec ça ?

- Si tu veux retrouver ta femme, il va te falloir une pelle.

- Les plaisanteries les plus courtes sont toujours les meilleures, il est temps que tu le comprennes.

Le type commença à creuser le sol de la cave, la partie meuble en terre battue. Une bonne vingtaine de minutes plus tard, le corps de Katarine apparut, enrobé dans de la bâche plastique.

- Mais tu es fou, qu'as-tu fait !

- Moi, rien, c'est toi. D'ailleurs qui tient la pelle ?

Olivier en découvrant qu'il avait l'outil dans les mains, le jeta au loin.

- C'est de la folie, je n'ai pas pu faire ça !

- Non, c'est moi qui t'ai aidé à te débarrasser d'elle. Rappelle-toi, elle fourrait son nez partout, elle entraît sans frapper quand tu étais plongé dans tes rêveries éveillées. Pour ce qui est de la folie, il faut bien reconnaître que nous deux, pour nos congénères, nous sommes bons pour l'internement.

- Il n'y a qu'elle enterrée ici ?

- Malheureusement non, il se trouve que ta fille et ton gendre sont arrivés peu de temps après et ils ont compris que tu mentais quand tu t'évertuais à expliquer qu'elle était partie en voyage ! Il faut dire que tu as manqué d'imagination et pour un écrivain c'est mauvais signe. Au fait, tu en es où avec ton bouquin ?

- Il est fini.

- Je peux le voir ?

- Evidemment, il est sur mon bureau.

Olivier grimpa les escaliers et fila dans le bureau. L'homme l'attendait, installé dans son fauteuil. Olivier avait du mal à reconnaître l'endroit, tant il était poussiéreux et sale. Des boîtes de pizza traînaient sur le sol, les verres s'entassaient à côté de la machine à écrire dans laquelle était inséré une feuille.

Potard hors contrôle 2

Mouta était assise à son bureau. Le nez en l'air, elle attendait que le temps passe...

- C'est un bon début.
- La suite est là !

Olivier retourna la pile de feuilles, il ouvrit des grands yeux. Il les parcourut d'abord une à une, puis les étala sur le bureau et poussa un cri guttural.

- C'est bien ce que je craignais, il n'y a donc que le début, celui que je viens de lire. Pour la suite, elle n'est que dans ton esprit.

L'accélérateur enfoncé à fond, la voiture roulait à tombeau ouvert en direction de Grenoble. A côté d'Olivier, l'homme de la rivière, silencieux, observait la route qui défilait. Il leur fallut une bonne heure pour gagner Grenoble. Olivier ne prit pas la peine de garer son véhicule, il l'abandonna au milieu de la circulation. Un concert de klaxons salua l'idée, mais Olivier n'en avait que faire.

- Dépêche-toi un peu et cesse de faire la tête.
- Je ne crois pas que ce soit une très bonne idée.
- Parce que les tiennes, elles sont meilleures. Zigouiller ma famille et massacrer deux pauvres filles, tu trouves que c'est mieux ?
- J'ai agi sous ton emprise.
- Emprise de mes deux oui, tu t'es fait plaisir. Où est-ce déjà ?
- Premier étage, l'accueil est à la sortie de l'ascenseur. Mais tu aurais dû passer par les urgences, on aurait gagné du temps. Et avant que tu ne poses la question, c'est le service du docteur Mazink.

Olivier se présenta à l'accueil, on lui expliqua poliment qu'il fallait passer par les urgences, que le service ne recevait pas de patient à cette heure de la nuit.

- Je te l'avais dit !
- Ta gueule !
- Pardon, s'offusqua l'infirmière.
- Vous, je vous parle pas !

Olivier s'énerma tout seul, renversa tout ce qui était à portée de main, il criait, tempêtait. Il fallut l'intervention de plusieurs infirmiers pour le calmer et une piqûre de tranquillisant.

Le lendemain, il fut reçu par un interne.

- Il est revenu !
- Qui est revenu ?
- L'autre qui assassine les gens sans scrupule et il a tué ma femme, ma fille et mon gendre, sans parler des deux filles !

- C'est bien ce que je pensais, il a décompensé, dit l'interne en s'adressant à l'infirmière. Vous le maintenez sous antipsychotique en attendant qu'il soit reçu par le docteur Mazink. Il faudra aussi informer la police pour qu'ils aillent vérifier ses dires. C'est le moins qu'on puisse faire !

Histoire sans « fin »